

T. TRILBY

Lulu, le petit roi des forains



BeQ

T. Trilby

Lulu, le petit roi des forains

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 365 : version 1.01

Lulu, le petit roi des forains

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

À mon petit ami devenu grand.

Guy de Chambure.

I

Cette nuit de Noël, la fête installée à Montmartre, sur les boulevards étroits, bat son plein. Autour des baraques étincelantes de lumière, la foule se presse.

Les loteries donnent des lots superbes, bouteilles de mousseux aux étiquettes dorées, et les mains se tendent vers les planchettes où sont inscrits les numéros. Avec quelle émotion les yeux suivent le voyage circulaire de la grande roue entourée d'un cercle de feu ! À quel numéro s'arrêtera-t-elle, quel sera l'heureux gagnant ?

Perdu, tant pis, on recommence. Il faut gagner.

À côté d'une loterie, un fakir en costume bariolé attend les clients qui veulent savoir ce que l'année prochaine leur réserve, son immobilité est effrayante et, insensible, il se laisse enfoncer des aiguilles dans ses bras nus, dont la peau est d'une couleur qui pourrait bien ne pas être naturelle.

En face du fakir, un cirque est installé et deux clowns annoncent la représentation unique, que la direction, ce soir de Noël, offre aux spectateurs. Vêtues de jupes de mousseline, trois fillettes dansent, accompagnées par un jeune nègre qui joue de l'accordéon. Leurs visages, maquillés, sont violets, mais leurs lèvres sourient et leurs petites mains rouges se tendent vers le public pour l'inviter à entrer dans la salle où, prétend Gugusse, le chauffage central est installé à tous les étages. Au milieu de cette foule, une jeune femme, portant un bébé enveloppé d'un châle de laine blanche, se laisse emmener par le flot. Devant la femme-tronc elle s'arrête, mais s'en va dès que les spectateurs commencent à entrer. Un manège, puis un tir, semblent l'intéresser.

Elle n'entre nulle part, ne joue à aucun jeu, et se contente de se promener. Étrange promenade, la cohue la rend fatigante, elle semble épuiser la femme qui la fait. Un moment sa lassitude est si grande qu'elle s'arrête près d'un arbre et appuie son corps contre le tronc puis, remuant ses bras engourdis par le doux fardeau, elle ferme les yeux. Son visage pâle aux traits tirés crie la

souffrance, cette femme est malade et ravagée par la douleur. À côté d'elle un jeune forain joue du piston et cherche à dominer le tintamarre.

Se reposer au milieu de cette cacophonie, c'est impossible. La femme appuyée contre le tronc d'arbre se redresse, elle penche la tête vers le petit visage que le châle de laine recouvre, en murmurant : « Mon Lulu, donne-moi du courage », puis elle se mêle de nouveau à la foule. Mais elle ne s'arrête plus devant les baraques, elle n'écoute plus les parades, elle va, tourne autour de chaque métier, cherchant la roulotte, c'est devant la voiture qu'elle s'arrête.

Qu'est-ce qui peut donc l'intéresser dans ces habitations roulantes, que cherche-t-elle à voir dans ces petites maisons dont tous les volets sont clos ? Parfois, lorsqu'elle s'approche, un chien, gardien fidèle, essaie de se jeter sur cette femme, mais une chaîne le retient et il doit se contenter d'aboyer.

Devant les voitures sans gardien, la femme reste plus longtemps, et après s'être assurée que personne ne l'observe, elle monte l'escalier et

cherche à voir l'intérieur de ces maisons roulantes, mais les maisons sombres ne livrent pas leurs secrets. Elle fait ainsi l'inspection de quelques voitures et, après les avoir longuement examinées, elle revient vers une caravane rouge qui semble appartenir aux propriétaires de ces grandes balançoires, qui emmènent vers le portique étincelant de lumières, dans de petites nacelles blanches et rouges, les occupants.

Elle reste longtemps devant ces balançoires. Ce n'est pas les occupants des balançoires qu'elle regarde, mais l'homme et la femme qui surveillent et font payer les voyageurs en donnant des conseils de prudence. Cet homme et cette femme, des forains, ont de bons visages, tous deux ont dépassé la cinquantaine et ont l'air de posséder une excellente santé. Les balançoires ne désemplassent pas, les amateurs sont nombreux, tout va bien, cette nuit de Noël rapportera une jolie somme.

La femme et son enfant restent si longtemps devant les balançoires que la foraine finit par l'apercevoir et, toute souriante, lui crie :

– Vous ne voulez pas balancer le gosse ?

Cette phrase met en fuite la jeune femme, serrant son petit Lulu contre sa poitrine que la fièvre rend haletante, elle l’emporte loin, le plus loin possible des balançoires et de la caravane rouge. Mais après s’être promenée encore une fois dans la fête, elle se rend compte qu’elle va tomber.

De l’autre côté du boulevard, il y a un petit café, dont les tables extérieures ne sont pas occupées, elle va s’y reposer. Après avoir traversé la chaussée encombrée où les autos se succèdent, elle se laisse tomber sur une chaise.

De l’intérieur du café, un garçon aperçoit cette cliente, il s’approche pour lui demander ce qu’elle désire.

Cette question, pourtant si naturelle, surprend la jeune femme, elle reprend contact avec les gens et les choses. D’une voix enrouée, toute cassée, elle dit :

– Un café bien chaud.

Chaud, avoir chaud, ah ! que ce serait bon !

Elle a un manteau de laine, noir, élimé, pas doublé, et la petite robe de cotonnade qu'elle porte a été achetée l'été dernier.

Monsieur Lulu, qui a dix mois passés, a dormi pendant la longue promenade de sa maman, et le tintamarre de la fête n'a pas troublé son sommeil, que la marche berçait. Le brusque arrêt du balancement le réveille. M. Lulu se met à crier d'une voix d'enfant bien portant.

Sa maman n'essaie pas de le bercer, lorsque Lulu ne veut pas dormir tout est inutile. Elle prend dans un sac en toile cirée qu'elle porte à son bras, un paquet enveloppé, de ce paquet sort un biberon qui s'est conservé bien chaud et qu'elle offre aux petites lèvres rouges qui s'empressent de le prendre. Satisfait, Lulu tranquillement boit son lait. Le café chaud est apporté et payé, la jeune femme a refusé la brioche offerte, elle possède pour toute fortune, le café payé, un franc.

Biberon bu, le bébé s'est endormi. Sa maman prend alors dans le sac de toile cirée un papier et un crayon et, sur la table, écrit quelques lignes.

Cela fait, avec une épingle double elle attache ce papier sur la brassière de Lulu, puis referme soigneusement le châle de laine blanche.

Combien de temps reste-t-elle assise à cette table, elle ne se rend plus compte de ce qui se passe autour d'elle.

– On ferme, la petite dame.

Ces paroles la surprennent, elle ouvre ses yeux fiévreux, où est-elle ? Elle se souvient, se redresse, et avec une énergie farouche se lève, puis fait quelques pas, traverse la chaussée où les voitures sont rares et rentre dans la fête maintenant endormie. Les lumières sont éteintes, les baraques fermées, la foule a disparu. Lentement la jeune femme remonte le boulevard, elle a un but.

La voici revenue devant les grandes balançoires où les nacelles sont maintenant enchaînées. La roulotte rouge est éclairée, derrière les persiennes closes on aperçoit de la lumière, puis, tout à coup, cette lumière s'éteint, les habitants vont prendre un repos qu'ils ont bien gagné.

La jeune femme s'arrête, elle est arrivée là où elle voulait venir. Elle regarde autour d'elle, personne. Il est deux heures du matin, les rares passants marchent sur les trottoirs. Elle est seule, personne ne s'occupe de cette ombre.

Sa main droite se lève et en un geste brusque et violent la femme attire une balançoire. Elle touche les sièges de bois, le plancher. Tout cela lui paraît froid. Elle lâche la corde, se recule comme si elle voulait fuir, puis revient et, décidée, pose son enfant dans la nacelle. Installation difficile et qui semble à la maman si peu confortable, elle arrache son manteau pour en faire un matelas. La nacelle ainsi arrangée devient presque un berceau, mais le changement de position réveille Lulu qui fait entendre de petits cris mécontents. Alors d'une voix pleine de sanglots sa maman chante une berceuse que Lulu aime particulièrement.

Dors mon petit roi

Dors mon enfant à moi

Dors mon chéri

Dors mon petit

La voix maternelle apaise Lulu, et dans sa nacelle de bois il se rendort. Le voici installé aussi bien qu'il peut l'être quand on a une maman malade qui n'a plus ni argent, ni logis.

Près de cette balançoire où le bébé repose, la mère, qui n'a plus sur elle qu'une robe de cotonnade à manches courtes, grelotte et claque des dents. La brise glaciale met le feu dans cette poitrine malade, il semble à la jeune femme qu'elle étouffe, sa respiration devient difficile et provoque dans le côté une douleur insoutenable. Lulu est bien installé ; la pauvre maman, qui n'a plus sur la terre aucun ami, recommande son enfant à ce Dieu né dans une crèche pour apprendre aux hommes à aimer la pauvreté.

Immobile, près de la nacelle, elle reste encore un long moment. Dans un sanglot elle murmure : « Dors, mon Lulu, dors, mon petit roi », puis elle s'enfuit. En courant, elle traverse la chaussée,

puis disparaît dans la nuit.

Bien à l'abri dans sa nacelle de bois, ne sentant pas la bise qui souffle dur, Lulu dort paisiblement, sous un ciel criblé d'étoiles et où une planète plus grande, plus brillante, plus belle que les autres, semble s'être arrêtée au-dessus du berceau de bois, crèche d'un autre genre, où un petit enfant a été confié à Celui qui, ayant connu toutes les souffrances humaines, entend toutes les prières.

II

Ce jour de Noël est presque un jour de printemps. Toute promenade sera agréable, et les forains installés à Montmartre se réjouissent de cette faveur que le ciel leur envoie.

Les forains ne se lèvent pas de bonne heure, et la matinée est déjà avancée quand les volets des petites voitures s'ouvrent.

Les propriétaires des grandes balançoires, M. et M^{me} Foulon, se sont réveillés alors que le soleil s'était depuis longtemps emparé de la terre, ils ont pris leur café préparé la veille et de fort bonne humeur. M. Foulon entrouvre la porte de la roulotte et s'avance sur le balcon. Le soleil l'aveugle et le réjouit.

– Ça, c'est de la veine, crie-t-il joyeux, on se balancera encore aujourd'hui. Viens voir, la vieille, si c'est un joli temps !

Vêtue d'une robe de chambre bien chaude, la vieille s'approche et répond :

– Pour sûr qu'il fait beau !

– Tu me fais un bon déjeuner, des huîtres, du boudin, des petits pois et une vieille bouteille. J'irai chercher la bouteille.

– Pas d'imprudance, tu sais que le médecin t'a dit : à ton âge faut faire attention.

– Une fois en passant c'est permis. Noël, ma vieille, c'est Noël. Au moment où M. Foulon s'apprête à descendre son petit escalier, les cris d'un enfant se font entendre.

– Il y a un mioche par ici ? demande-t-il à sa femme en désignant les roulottes voisines.

– Pas que je sache. Là ce sont les Corbin, à côté les Mainard avec leurs trois garçons. Quel est donc ce mioche qui crie ainsi ? On dirait que c'est du côté des balançoires.

Madame Foulon se penche et regarde. Devant les balançoires il n'y a personne, mais les cris continuent.

– Dis donc, Édouard, où peut-il bien être ce

gosse qui fait tant de tapage, tu ne vois pas une voiture d'enfant quelque part ?

M. Foulon regarde autour de lui, et il n'aperçoit aucune petite voiture. Guidé par la voix perçante, il se dirige vers les balançoires. Mais il constate qu'il n'y a personne devant leur métier. Il s'approche pourtant des nacelles enchaînées et s'aperçoit qu'une d'elles a été déplacée.

Les cris ne se font plus entendre, mais avant d'aller chercher le journal et la vieille bouteille, M. Foulon veut mettre en place la balançoire dérangée probablement par un passant. Il s'approche de la nacelle et, au moment où il saisit la chaîne, s'arrête, stupéfait. Dans la balançoire, ayant rejeté le châte de laine blanche, assis, M. Lulu dresse sa petite tête blonde et sourit à ce visage qu'il voit pour la première fois.

Un enfant, est-ce possible ! M. Foulon, le père Édouard, comme les forains l'appellent, est-il bien réveillé et le mousseux pris hier soir, ne lui a-t-il pas donné un de ces cauchemars si bien ordonnés qu'on croit les vivre. Cramponné à la

chaîne, se tournant vers la roulotte où M^{me} Foulon est restée sur le balcon, il crie :

– La vieille, viens donc voir ce que le diable a mis dans notre balançoire !

La vieille ne se presse pas, elle suppose qu'un mauvais plaisant a trouvé drôle de jeter dans une des belles petites nacelles, fraîchement repeintes, quelque ordure ménagère volée aux poubelles.

M^{me} Foulon s'approche lentement de cette balançoire sur laquelle est penché son mari. À son tour elle aperçoit M. Lulu dont les yeux bleus la dévisagent, et elle est si stupéfaite qu'elle murmure :

– C'est pas possible, non, c'est pas possible, qu'est-ce que tu dis de ça, Édouard ?

– Moi, je ne dis rien. C'est du toupet, tout de même, de poser là ce gosse, et puis de s'en aller.

M. Lulu de nouveau s'impatiente, agitant ses petits bras, il se remet à crier.

Le père Édouard et sa femme ne savent que faire, ils n'ont jamais eu d'enfants et tous deux sont très embarrassés. Pourquoi ce bébé crie-t-il ?

Il n'est pas bien dans cette balançoire, il faut le prendre, l'emporter dans la roulotte, après on verra.

Le père Édouard s'écarte afin que la vieille puisse prendre l'enfant, mais Lulu crie si fort, qu'effrayée, M^{me} Foulon hésite. Énervé, son mari attrape d'un seul coup tout le paquet et l'emporte.

Heureux de ce changement de position, Lulu se tait, et, avec son poupon, le père Édouard rentre dans la roulotte, suivi par sa femme. Il s'assied avec son paquet et commande à M^{me} Foulon d'enlever le châle qui emprisonne le bébé. Débarrassé, Lulu apparaît dans une petite combinaison de tricot bleu, de la couleur de ses yeux ; un bavoir, bien propre, est tenu par une épingle de sûreté, et ses petits pieds ont des chaussons qui montent haut et garantissent les mollets fermes. Lulu a des cheveux blonds frisés, c'est un superbe enfant.

M^{me} Foulon s'est assise et regarde le bébé qui multiplie les sourires. Elle répète :

– En voilà une histoire. Un enfant dans une balançoire, c'est-y possible, je te le demande,

Édouard ?

– C’est possible, puisque le gosse est là, mais dis donc, la vieille, il a peut-être faim ?

– Qu’est-ce tu veux que je lui donne ?

– Du lait, que je crois.

– Du lait, j’en ai bien un peu, mais à cet âge-là, ça doit encore téter, faut un biberon, une tétine, tout un matériel que nous n’avons pas.

– Ah ! que tu es empotée, ma pauvre vieille, on voit bien que tu n’as jamais eu d’enfant. Fais chauffer le lait, mets-y du sucre, on verra après.

M^{me} Foulon allume un petit fourneau et en peu de temps le lait est chaud et mis dans une tasse. Lulu suit avec attention les préparatifs comme s’il comprenait ce qui se prépare, mais quand M^{me} Foulon approche la tasse de ses petites lèvres, il détourne la tête et sa main se lève pour repousser le lait. M^{me} Foulon recule et dit désespérée :

– Il va tout renverser et j’ai encaustiqué hier !

Le père Édouard s’impatiente, il est convaincu que le bébé a faim.

– Laisse-moi tranquille avec ton encaustique, il faut nourrir cet enfant, sûr qu’il n’a pas mangé depuis cette nuit. Donne-moi la tasse.

Maladroitement, mais avec une douceur surprenante, le père Édouard approche des lèvres du bébé la tasse pleine de lait chaud, mais il a eu soin auparavant d’immobiliser les petits bras. M. Lulu consent à goûter et apprécie, et, comme il a faim, il boit lentement le lait chaud.

L’absorption de la tasse dure quelques minutes, qui paraissent terriblement longues au père Édouard.

Repu, M. Lulu gazouille, sourit, et ne demande qu’à s’amuser. Le père Édouard dit à sa femme d’un air de reproche :

– Prends-le donc un peu.

Maladroite, M^{me} Foulon obéit. Ce changement ne plaît pas à Lulu, il se met à crier, et tend ses petits bras vers celui qu’il vient de quitter. Le père Édouard n’en revient pas, un gosse de quelques mois qui a déjà des préférences. Secrètement flatté, il reprend Lulu. Furieuse, sa

femme s'écrie :

– Qu'est-ce que tu vas faire de ce gosse ?

– Est-ce que je sais... puis après un court silence, où les yeux des deux vieux se sont interrogés, il ajoute : pour être un bel enfant, c'est un bel enfant.

– On ne sait pas d'où il vient.

– Non, on ne sait pas.

– Faudrait peut-être le porter au commissariat ?

– Et qu'est-ce qu'on en fera au commissariat ?

– Le commissaire se renseignera, ça le regarde ces histoires-là, dit M^{me} Foulon.

– Tu crois ?

– Qui veux-tu que ça regarde ? C'est pas nous qui pouvons retrouver la mère du petit.

– Si la mère du petit voulait qu'on la retrouve, elle n'aurait pas mis le gosse dans la balançoire.

– Alors... faut conduire l'enfant à...

Le père Édouard regarde sa femme avec des

yeux presque méchants.

– Où veux-tu le conduire ? demande-t-il d'une voix où la colère rôde.

– Mais il y a des endroits où on prend les enfants qui n'ont plus de parents.

– L'Assistance, c'est ça que tu veux dire.

– Qu'est-ce que tu veux, Édouard, que je te dise, je ne sais pas moi, un enfant qui tombe chez vous comme ça, sans prévenir, ça vous rend malade. Tiens, il a sommeil, regarde, il ferme les yeux, les enfants dorment toujours après avoir mangé.

– On va le mettre dans notre lit, il aura bien chaud, et puis on avisera.

Dans le grand lit qui tient tout le fond de la roulotte, les deux époux arrangent Lulu avec un soin touchant, et M. Lulu s'y trouvant bien, consent à s'endormir. Avec précaution M^{me} Foulon ferme la petite porte qui sépare la chambre de la salle à manger, puis, elle s'adresse à son mari et lui dit d'une voix mécontente :

– Il faudrait pourtant s'occuper du déjeuner.

Le père Édouard est un colosse, mais il craint par-dessus tout la mauvaise humeur de sa femme.

– Je vais aller faire les courses, répond-il.

– N’oublie rien surtout, boudin, huîtres, petits pois, fromage et ta bouteille, puisque tu en as envie.

– Et pour le petit ?

– Le petit... mais...

– C’est pas le jour de Noël, avec le temps qu’il fait, qu’on peut s’occuper de son histoire. Il dormira pendant qu’on travaillera et un de nous deux pourra bien s’échapper pour lui donner son lait. On verra demain à arranger tout pour le mieux.

– T’es fou, mon pauvre homme, fais comme tu voudras, mais cette nuit où couchera-t-il le gosse ?

– T’en fais pas, je lui fabriquerai un lit où il sera aussi bien que dans la balançoire.

– T’es fou que j’té dis, t’es fou.

Le père Édouard s’en va avec le filet à

provisions. Rien ne l'ennuie comme de faire le marché, mais, aujourd'hui, ce n'est pas un jour ordinaire et le père Édouard se dirige vers les fournisseurs avec au cœur une allégresse.

En allant chez le charcutier, le père Édouard s'aperçoit que la pharmacie est ouverte et comme il a une écorchure au doigt qui lui fait un peu mal, il va entrer dans la boutique, histoire de se renseigner. Justement, la boutique est vide, il va pouvoir demander une petite consultation en achetant une pommade dont il ne se servira jamais.

Le père Édouard explique l'accident et montre son gros doigt calleux qui a déjà eu bien des aventures. Écrasement, panaris, coup de marteau, mais cette fois ce ne sera rien, un pansement humide et, après, pommade.

De cette ordonnance il était certain, il paie sans rien dire, mais ne s'en va pas. Il a autre chose à demander au pharmacien.

– Dites donc, Monsieur le pharmacien, j'ai un ami qui a un gosse tout petit.

– De quel âge ?

Le père Édouard est embarrassé, cette question est bien précise, il hésite, et puis il répond :

– Ah ! il n’y a pas bien longtemps qu’il est né, quelques mois peut-être, je ne sais pas au juste.

– Faudrait savoir, il est malade cet enfant ?

– Pas plus que vous et moi, il est tout rose et blanc, seulement mon ami ne sait pas ce qu’il faut lui donner à manger.

– Et sa femme ?

– Sa femme ne sait pas plus que lui.

– Est-ce que la mère le nourrit ?

– Il n’a plus de maman. C’est, comment que je vous expliquerai ça, des gens qui ne sont plus de la première jeunesse, et... ils ont ce gosse pour quelques jours.

Un client entrant dans la pharmacie, le pharmacien tend une brochure en disant :

– Vous trouverez là-dedans tous les renseignements, la nourriture est toujours en rapport avec l’âge de l’enfant.

– Merci bien... mais... comment reconnaît-on l'âge d'un enfant ?

– À ses dents. Votre ami trouvera toutes les indications dans ce petit livre.

Le père Édouard comprend qu'il n'obtiendra aucun autre renseignement. Il met la brochure dans la poche intérieure de son veston et s'en va chez le voisin du pharmacien, le charcutier.

La boutique est envahie, le père Édouard se rend compte qu'il va falloir attendre. Au milieu des clients qui se pressent, le père Édouard aperçoit une femme portant un bébé. Après avoir regardé ce petit qui lui semble être du même âge que celui trouvé dans la balançoire, il se rapproche de la mère et de l'enfant, sourit au bébé, en disant à la jeune maman :

– Ce qu'il est beau ce petit !

Heureuse, la mère répond :

– Oui, pour son âge, il est fort.

Content de cette réponse, le père Édouard demande :

– Quel âge a-t-il donc ?

- Dix mois.
- Il a des dents ?
- Six, il en a une qui a percé ce matin.
- Et j’suis sûr qu’il mange bien ?
- J’vous crois. Trois soupes par jour.
- Des soupes, de vraies soupes ? questionne le père Édouard.

– Mais oui, des bouillies avec de la bonne farine qu’on paie cher et quelquefois la soupe aux légumes, bien passée, il adore ça.

Le père Édouard répète tout bas : il adore ça, et puis comme une vendeuse est libre, il se fait servir et s’en va.

Dehors, il cherche un épicier bien assorti, où il trouvera tout ce dont il a besoin, et puis il achètera une boîte de bonne farine. La bouteille qu’il voulait s’offrir, il n’y pense plus. Un litre de lait chez le crémier, un pain long et le filet plein à crever, le père Édouard revient vers la roulotte.

En ouvrant la porte de la caravane, sa femme le reçoit par ces mots :

- Père Édouard, il y a du nouveau.
- Du nouveau pour le gosse ?
- Oui, d’abord je sais son nom, il s’appelle Lulu.
- Lulu ?
- C’est gentil, tu ne trouves pas ?
- Oui, très gentil.
- Et c’est sa maman qui l’a abandonné parce qu’elle était malade et qu’elle n’avait plus d’argent : voilà.
- Mais, mais comment sais-tu tout cela ?
- D’abord pose ton filet, et pendant que je déballe, écoute-moi.

Le père Édouard obéit, et tout en préparant le déjeuner sur le petit fourneau qui met dans la roulotte une douce chaleur, M^{me} Foulon raconte.

– Quand tu as été parti, comme Lulu dormait, je me suis mise à faire de l’ordre. J’ai ramassé les chiffons qui entouraient l’enfant, un vieux paletot de laine noir tout usé et un châle bien propre et, dans le châle, j’ai trouvé ceci : M^{me} Foulon tend à

son mari un papier sur lequel il lit :

« Je suis malade, très malade, je n'ai plus d'argent, pas de famille, pas d'amis. Ayez pitié de mon Lulu, mon petit roi, mon enfant, ayez pitié, pitié. »

« Sa maman »

– Qu'est-ce que tu penses de ce billet ? demande M^{me} Foulon.

– Je pense... je pense que c'est bien malheureux que des choses comme ça arrivent, une jeunesse qui a perdu la tête et qui n'a pas voulu porter son gosse à l'Assistance. Je la comprends, mais elle pouvait se renseigner. Il y a peut-être des gens qui lui auraient pris son enfant pendant sa maladie.

– Tu déraisonnes, père Édouard, se charger d'un enfant qu'on ne connaît pas, c'est pas une chose qu'on fait quand on a son bon sens, elle le savait bien, la maman de Lulu.

– Oui, elle le savait.

Un silence suit, pendant lequel M^{me} Foulon vaque à ses occupations de ménagère. Le couvert est déjà mis sur la table, un couvert qui fait honneur à la ménagère. Toile cirée à carreaux rouges et blancs, verres et assiettes non ébréchés, couverts brillants.

Le père Édouard a déplié son journal et se met à lire, mais derrière ce journal il dissimule à sa femme ce qu'il fait. Il prend dans sa poche la brochure donnée par le pharmacien et, avec l'attention d'un élève consciencieux, il se met à lire, s'efforçant de comprendre et de retenir les conseils donnés aux jeunes mamans.

La première chose à savoir, c'est l'âge de l'enfant. Dès que Lulu se réveillera, le père Édouard inspectera la petite bouche et comptera les dents. Déjà, il est presque certain qu'il a dix mois au moins, dix mois, trois bouillies par jour. Faudrait peut-être bien rappeler à sa femme que Lulu réveillé aura faim. Derrière son journal, avec indifférence, il dit :

– Eh ! la vieille, quand ce sale gosse ne dormira plus il réclamera encore de la nourriture,

y as-tu pensé ?

– D’abord ce gosse n’est pas sale. Pendant que tu étais parti, je lui ai fait sa toilette. C’était utile et il n’a rien dit du tout. Au contraire, il paraissait content d’être propre et naturellement j’ai pensé qu’il aurait faim. J’ai un bon tapioca qui attend son réveil.

– Faut lui donner à manger toutes les trois heures.

– Qui t’a dit cela ?

– Mais... mais... je l’ai entendu dire.

Méfiante, M^{me} Foulon regarde son mari.

– Tu l’as entendu dire ? J’ai idée que tu as été chez le pharmacien.

– Tu devines tout. Mon petit doigt me faisait mal, j’ai acheté une pommade et alors je me suis renseigné.

– Voyez-vous ça, tu crois que je ne sais pas ?

– Où aurais-tu appris ?

– Père Édouard, les femmes, même quand elles n’ont pas eu d’enfant, sont toujours des

mamans. Je saurai m'occuper de ce gosse aussi bien qu'une autre et puis, pour un jour, faut pas se creuser la tête, on fera bien ce qu'il y a à faire. Au lieu de lire ton journal à l'envers regarde donc ce que Lulu devient. Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, mon vieux, mais tu es quasiment comme si tu avais bu. À propos où est-elle la bouteille, je ne l'ai pas trouvée dans le filet ?

– J'ai oublié de l'acheter.

– T'es piqué, j'te dis, t'es piqué. Et cette boîte de farine, pourquoi faire ?

– J'avais pensé au tapioca et comme le pharmacien m'a raconté qu'on donnait des bouillies aux enfants, j'ai pensé qu'il...

– C'est bien, on lui en fera une ce soir, ça le changera. Mais va donc voir ce que Lulu fait, voilà deux fois que j'te l'dis.

Lulu est réveillé et de très bonne humeur, il sourit au père Édouard et tend ses petits bras. Mais le père Édouard est prudent, il ne veut pas contrarier la vieille et lui crie :

– Il ne dort plus, qu'est-ce qu'il faut faire ?

– Prends-le, pardi, c’que c’est empoté un homme !

Tout content, le père Édouard s’empare de Lulu et le ramène dans la salle à manger. En les voyant revenir, la mère Foulon dit :

– Si on avait une chaise d’enfant, on aurait eu la paix pour déjeuner.

– Il y a un brocanteur dans la rue qui monte à la basilique, veux-tu que j’aïlle voir s’il a une chaise ?

– Pour un jour, c’est une dépense inutile, et puis, qu’est-ce que nous en ferons après ?

– C’est vrai, tu as raison.

– Naturellement que j’ai raison, mais ce n’est pas une solution, nous ne pouvons rester toute la journée avec un enfant sur les bras. Donne-moi Lulu et va chez le brocanteur.

Comme s’il devinait que dans la roulotte M^{me} Foulon est l’ennemie, Lulu accepte d’aller avec elle et lorsqu’il est dans ses bras, audacieuse sa petite main se met à caresser le visage fané. Cette caresse d’enfant surprend M^{me} Foulon, elle

s'assied et, tout émue, murmure :

– Ce qu'il est aimable ce gosse.

Et comme le père Édouard s'en va aussi vite qu'il le peut vers le brocanteur, elle pose sur la petite main un baiser craintif, qui ne veut pas encore être maternel.

Bien installé sur les genoux de M^{me} Foulon, Lulu se met à regarder la drôle de petite maison qu'il habite. Les murs, revêtus de bois, et le buffet sont de la même couleur, la table ronde est toute petite et le fourneau ressemble à un jouet pour grande poupée. Le toit semble tout proche, au milieu un plafonnier où les ampoules électriques sont entourées de fleurs artificielles, d'un rose vif, criard. Le nez en l'air, Lulu tend ses petites mains vers les fleurs. Or, ce plafonnier, orné par M^{me} Foulon, est son orgueil et si Lulu pouvait deviner qu'il doit plaire à la maîtresse de la maison, il n'agirait pas autrement.

M^{me} Foulon attrape une rose, la plus belle de toutes.

La joie de Lulu est sans bornes, tenant bien

serrée la fleur qu'on vient de lui offrir, il la regarde avec extase, puis il regarde aussi le visage qui est près du sien. Et, se souvenant d'un geste qu'on lui a appris, ses lèvres s'approchent de la joue de M^{me} Foulon et il donne un baiser maladroit, un baiser d'apprenti, à celle qui lui a fait un si beau cadeau.

M^{me} Foulon est aussi surprise que Lulu quand il a reçu la belle rose, elle murmure :

– Ce petit, non ce petit, c'est haut comme trois pommes et ça vous a déjà des manières de grand garçon.

Elle tourne sa chaise et regarde par la petite fenêtre si elle aperçoit le père Édouard, puis, jetant un coup d'œil vers la porte, sûre, bien sûre qu'elle est seule, elle se décide à rendre le baiser qu'on lui a donné. Elle pose ses lèvres fanées sur la joue en fleur et s'excuse :

– Petit Lulu, c'est Noël, et comme ta maman n'est pas là, aujourd'hui, seulement aujourd'hui, je la remplace.

Lulu est perdu dans la contemplation de la

rose artificielle et ne fait aucune attention aux paroles de M^{me} Foulon.

Triomphant, le père Édouard revient. Pour cinquante francs, il a une chaise d'enfant un peu bancale et ce panier d'osier qui fera un lit superbe.

Le père Édouard ne dit pas exactement le prix d'achat. Le brocanteur a vendu plus du double la chaise et le panier. Mais le père Édouard n'a pas acheté la vieille bouteille à laquelle il avait droit, il peut bien offrir au gosse quelque chose de confortable. Ça ne servira qu'un jour, c'est entendu, mais pour un jour il faut que l'enfant soit bien.

Installé dans sa grande chaise, entre le père Édouard et sa femme, Lulu, qui tient toujours sa rose, est un convive charmant, il se contente de regarder ses hôtes et de taper avec la rose sur la table en bredouillant des syllabes.

Tout en mangeant, M. et M^{me} Foulon l'observent :

– Dis donc, la vieille, on ne pensait pas avoir

ce monsieur à déjeuner.

– Ma foi non, et il n'est pas plus désagréable qu'un autre, il est même très gentil.

– Oui, il est gentil, répond-il avec indifférence. Le père Édouard connaît sa femme, il ne faut pas qu'il ait l'air d'avoir de la sympathie pour le nouveau venu.

– Tu ne connais pas les enfants, reprend M^{me} Foulon moi je te dis que celui-là est particulièrement gentil et intelligent pour son âge.

– Quel âge a-t-il ? demande le père Édouard. La vieille est embarrassée.

– Son âge, son âge... au juste, c'est assez difficile, peut-être bien qu'il a tout près d'un an.

– Faudrait voir s'il a des dents.

– Cette question ! Mais oui, il a des dents, je les ai vues tout à l'heure, elles sont blanches et pointues comme celles d'un petit chien.

– Alors, il doit manger trois soupes par jour.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– C'est une maman qui me l'a dit chez le

charcutier.

– Tu questionnes donc tout le monde au sujet de ce gosse, il te tourne la tête, s’il restait plus d’un jour, tu deviendrais fou. Passe-moi la casserole, on va le faire manger, et puis on ira s’occuper du métier. Aujourd’hui, il y aura du monde de bonne heure.

Le père Édouard se lève, il veut bien obéir, mais il dit en prenant la casserole :

– Y a-t-il trois heures qu’il a mangé ? Faut pas le rendre malade ce petit.

– Trois heures ! Qu’est-ce qui t’a raconté cela ?

– Je l’ai lu dans une brochure, « conseils aux jeunes mamans », c’est le pharmacien qui me l’a donnée.

– Voilà que tu lis les conseils aux jeunes mamans, maintenant, quand je te dis que tu es piqué, je ne me trompe pas. Donne-moi la soupe et ne discutons pas, je sais ce que je sais. Il faut que le petit mange, qu’on le couche et qu’on aille travailler, et on aura trois heures de tranquillité,

trois, tu entends, puisque tu y tiens.

Attentivement Lulu observe la casserole, puis la main qui tient la cuiller et enfin ses yeux bleus, couleur du bluet, regardent le visage de M^{me} Foulon. Que se passe-t-il dans le cerveau du bébé, ce geste, que lui rappelle-t-il ? Ses petites lèvres s'entrouvrent et très clairement il dit deux fois de suite : maman.

Saisis, les époux se taisent, ce nom, cet appel, ils ne le prévoyaient pas. Un petit, si petit, peut donc se souvenir ? Maman, celle qui a écrit : « Ayez pitié de Lulu, mon petit roi », ne saura jamais que son enfant l'a appelée.

Lulu réclame sa soupe et M^{me} Foulon met la cuiller dans la bouche ouverte. Lulu goûte et apprécie, régulièrement, il entrouvre ses lèvres roses, attendant comme les petits oiseaux, la becquée, et le père Édouard, qui n'a jamais vu un bébé manger, s'écrie émerveillé :

– Dis donc, la vieille, il m'a tout l'air d'apprécier ta cuisine.

– Va donc enlever les chaînes et vérifier les

balançoires, tu ne vas pas rester toute la journée à regarder ce gosse.

Le père Édouard obéit, aujourd'hui sa femme peut demander tout ce qu'elle veut, il le fera sans discuter.

Les chaînes enlevées, les balançoires, bien alignées, attendent les clients et le père Édouard les attend aussi. Il aurait bien envie de rentrer dans la roulotte, mais il n'ose le faire.

Les clients arrivent. M. Foulon a beaucoup de travail et, si sa femme pouvait venir l'aider, il en serait bien content.

Enfin, à trois heures, la vieille paraît. Elle a mis sa belle robe des dimanches. Bien coiffée, avec ses cheveux gris, M^{me} Foulon a fort bon air.

Prudent, le père Édouard ne demande pas des nouvelles de celui qui l'intéresse, il attend que sa femme veuille bien lui en donner et pendant que les balançoires s'en vont vers le portique, M^{me} Foulon le renseigne.

– Lulu ne voulait pas dormir, monsieur prétendait jouer, il n'a pas quitté sa rose et j'ai dû

chanter presque tout le temps ; c'est insupportable les enfants.

– Insupportable.

– Heureusement qu'il aime les chansons, il devait en avoir l'habitude, car dès que je me suis mise à chanter, il a fermé les yeux. Il dort maintenant, nous voilà tranquilles mais il faudra tout de même aller voir de temps en temps ce qu'il fait

– Quelle corvée ! s'écrie le père Édouard qui est en train d'attacher deux jeunes enfants dans la plus petite des balançoires.

Et tout en encaissant le prix des places, la vieille répond :

– Quelle corvée ! Eh bien ! tu n'iras pas, je m'en charge, les hommes, tiens, c'est pourri d'égoïsme. Voilà un pauvre petit qui a perdu sa maman et qu'on a pour un jour, un jour c'est pas bien long, mais ça gêne Monsieur, Monsieur qui, depuis trente ans, a une femme pour lui tout seul, toujours prête à le servir. Alors Monsieur ne veut pas que ça change, mais aujourd'hui ça changera

et faudra t'en accommoder, tu entends, père Édouard ?

Père Édouard entend, et s'il osait, il se frotterait les mains tant il est content, mais la vieille est maligne et il ne faut pas qu'elle devine que son mari dit tout le contraire de ce qu'il pense.

Pour bien faire comprendre qu'il ne se soucie pas des reproches, il hausse les épaules et lance d'une voix qui arrive à dominer le haut-parleur, le piston et le tambour :

– Par ici, Mesdames et Messieurs, qui veut faire un voyage, un beau voyage dans le ciel bleu. Dix francs la partie.

Pour attirer la clientèle, le père Édouard n'a pas son pareil. La voix, forte, perçante, bien timbrée, est entendue, les gens s'arrêtent, écoutent le boniment, prennent place dans les balançoires. Mais à force de parler le père Édouard s'enroue, et sa femme qui sent le sac s'alourdir, lui dit :

– Père Édouard, tu as assez parlé pour le

moment, il y a du café sur le fourneau qui t'attend, tu en profiteras pour regarder ce que Lulu fait.

Ah ! le père Édouard ne se fait pas prier, il se dirige vers la roulotte, il a bien gagné le café chaud qu'il va prendre. Tout doucement il ouvre la porte, si par hasard Lulu dort encore il ne faut pas le réveiller.

Mais il y a belle lurette que Lulu ne dort plus, les musiques des manèges ont réveillé ce petit qui n'a pas l'habitude de les entendre, et bien bordé dans le grand lit, il a écouté sagement la cacophonie dans laquelle il est tout à coup plongé.

Le père Édouard a enlevé sa casquette et s'approche à petits pas du lit, Lulu tourne vers lui son visage rosé et ses yeux bleus.

Le café est sur le coin du fourneau et ferait du bien à la gorge irritée, mais le père Édouard n'y pense pas, il est seul avec le petit et peut tout à son aise l'admirer.

Ce petit a un visage si frais qu'on est tenté de

le respirer. Le père Édouard s'approche de la petite joue rose et sans trop savoir comment cela se fait, vite, il embrasse le bébé.

Ces baisers peureux chatouillent Lulu, il se met à rire, et le père Édouard aperçoit les petites dents blanches et pointues comme celles d'un jeune chien. Il en compte six. Six, trois bouillies par jour et à peu près dix mois. Il y a bientôt trois heures que Lulu a mangé, a dit la vieille, le père Édouard, puisqu'il est là, va s'occuper de lui.

Le lait bouilli est dans une casserole, sur le coin du fourneau, avant de venir au métier, M^{me} Foulon, bonne ménagère, a préparé ce qu'il fallait pour ses hommes : café et lait attendent.

Les hommes : Le père Édouard rit, n'est-ce pas malheureux que le second homme reste si peu de temps ? Mais... mais... on pourra peut-être prolonger le séjour, cela dépend de la vieille.

Le lait mis dans une tasse, le père Édouard, déjà moins maladroit, installe sur ses genoux Lulu qui consent à boire sans se faire prier mais, quand il a fini, il prétend s'amuser et ce ne sera pas facile de lui persuader de dormir. Et puis un

petit garçon qui a dix mois et de la connaissance, ça ne peut pas rester dans un lit toute la journée.

Le père Édouard est bien embarrassé. Il réfléchit pendant que Lulu s’amuse avec les boutons de sa veste. Que faire, la vieille au métier doit s’impatier et Lulu n’a aucune envie de dormir. La chose est simple : Lulu dans sa chaise, entouré du châle blanc qui lui a tenu chaud cette nuit, sera porté près du métier.

Aussi vite que possible, le père Édouard installe Lulu, il entoure les petites jambes, les bras, et ainsi enveloppé, il apporte à M^{me} Foulon l’enfant en disant d’un air maussade :

– Voilà le petit, il a bu, mais il s’est mis à crier, je crois que c’est toi qu’il réclame.

Toutes les balançoires étant occupées, M^{me} Foulon est momentanément libre, elle regarde Lulu qui tend ses bras emprisonnés par le châle.

– Cette idée, dit-elle, et comment est-il arrangé cet enfant ! Un saucisson. Ah ! mon pauvre homme, quand on te sort de ton métier, tu ne sais rien faire.

Elle arrange Lulu, libère ses bras, puis le met tout près du portique, là où elle se tient quand les balançoires sont occupées. Et Lulu, émerveillé, regarde les petites nacelles blanches et rouges qui vont et viennent. Il est si content, que pour témoigner sa joie, ses petites mains tapent l'une contre l'autre comme les grands quand ils s'amuse^{nt}. M^{me} Foulon n'en revient pas, et le père Édouard, qui de l'autre côté du portique, regarde sans en avoir l'air, rit presque autant que le petit.

Lulu, c'est certain, n'a jamais vu une fête et ces musiques, ces parades, tout ce tintamarre lui plaît plus que tout ce qu'il a vu et entendu au cours de sa petite vie. Avec rapidité Lulu s'adapte à ce milieu que sa maman a choisi pour lui, avec l'espoir qu'un de ces forains, dont la vie est si rude, aurait pitié de ce tout petit.

La maman de Lulu a erré toute la nuit de Noël. Elle est entrée dans une église où les fidèles s'entassaient, elle y a eu chaud, mais quand la messe a été finie, il a fallu retourner dans la rue qui lui a semblé plus froide encore.

Cette fois, elle s'est acheminée vers l'hôpital où, brutalement, la semaine dernière, un médecin lui avait dit : « Si vous ne voulez pas vous soigner, vous serez morte d'ici peu et avant de mourir vous aurez donné à cet enfant votre maladie. »

Elle a résisté quelques jours, mais le docteur ne s'était pas trompé, son état s'est aggravé et elle a dû chercher à caser Lulu. L'Assistance publique lui a fait peur, des œuvres charitables elle n'en connaissait pas, et locataire d'une chambre dont elle devait deux termes, elle était mal vue par la propriétaire de l'hôtel où elle habitait. Alors étant sans amis, sans parents, elle était partie avec vingt francs dans sa poche, se disant que la nuit de Noël Dieu ne l'abandonnerait pas.

L'hôpital de la Pitié est le plus bel hôpital de Paris, et, ce matin de Noël, le concierge a trouvé près d'une des petites portes, appuyée contre le mur, une femme vêtue d'une robe de cotonnade qui délirait.

À l'hôpital on a l'habitude de toutes les

misères, deux infirmiers ont apporté un brancard et la maman de Lulu a été conduite à l'interne de garde.

Hospitalisation décidée immédiatement et, comme la malheureuse était incapable de donner des renseignements sur son état-civil, on a fouillé dans le sac de toile cirée pendu à son bras. On a trouvé une bouteille vide avec une tétine, une couche et un papier sur lequel un nom était tracé : Lulu. Alors sur le registre des entrées on a écrit M^{me} Lulu et cette malade, dans la salle où elle a été hospitalisée, est devenue le n° 19, un numéro qu'on a signalé au grand patron quand il est venu ce matin de Noël, voir les malades.

À la fête, Lulu rit et s'amuse ; brûlée par la fièvre, sa maman délire et ne cesse de répéter : Dors, Lulu, dors mon petit roi, dors, mon chéri, dors, mon Lulu.

III

Les coussins de velours rouge dont M^{me} Foulon est si fière ont été mis par elle-même dans le panier d'osier que le père Édouard a acheté au brocanteur et, sur ce lit improvisé, M. Lulu a dormi la nuit entière. Le jour est depuis longtemps venu quand il ouvre les yeux et comme dans la petite chambre il n'y a personne, il pousse de petits cris.

Levé depuis peu, après avoir pris le bol de café noir, le ménage Foulon vaque à ses habituelles occupations sans avoir l'air de songer au bébé qui dort. Le père Édouard a été acheter son journal et comme M^{me} Foulon ne pouvait quitter la roulotte, il a dit qu'il rapporterait le pain et le lait.

Le mari et la femme n'ont pas prononcé le nom de Lulu, ils savent qu'ils vont se séparer du petit bonhomme et comme cela ne leur semble

pas du tout une chose agréable ils trouvent inutile d'en parler.

Ah ! Lulu est un malin petit bonhomme, depuis qu'il est arrivé dans la roulotte il a su faire tout ce qu'il fallait pour que ses hôtes n'envisagent son départ qu'avec regret. Et ce dernier matin qu'il va passer avec M. et M^{me} Foulon, il prodigue ses grâces, tend ses petits bras, distribue sans les compter ses sourires, particulièrement à M^{me} Foulon, comme s'il se doutait que le vrai maître de la roulotte est cette femme sévère, ménagère admirable, qui depuis son mariage a obligé le père Édouard à faire tout ce qu'elle voulait.

Avec autorité, M^{me} Foulon sort le petit Lulu de son berceau improvisé et, naturellement, elle commande :

– Je vais faire la toilette du petit, sa soupe est prête, mets-la dans un bol pour qu'elle ne soit pas trop chaude.

Le père Édouard voudrait bien rester là, il vient d'apercevoir deux petits pieds roses, adorables, qui commencent une danse qu'il n'a

encore jamais vue, mais sa femme entend être obéie et puis elle ne désire pas que le père Édouard s'aperçoive qu'elle est un peu maladroite.

Avec des gestes peureux et des mots de tendresse, seule dans la petite chambre près du lavabo, elle procède à la toilette de Lulu, qui accepte sans rien dire l'eau sur son visage et sur toutes les parties de son corps. Les cheveux blonds frisés sont par elle brossés avec sa propre brosse et font au visage rose une auréole légère du plus joli effet.

Fière que la toilette ait été faite sans que l'enfant ait poussé un cri, M^{me} Foulon l'emporte dans la salle à manger. Le père Édouard est assis devant le bol de soupe et, la tête penchée, souffle pour refroidir la bouillie. Assis dans sa chaise, Lulu se juge parfaitement heureux et, pour exprimer son bonheur, il tape de toutes ses forces sur la table. Malgré elle, M^{me} Foulon dit, tout en donnant la soupe à cette petite bouche qui la réclame :

– Vraiment, il est aimable ce petit. Le père

Édouard approuve et répond :

– Oui, il n'est pas désagréable, heureusement !

Heureusement ! Cet adverbe ne plaît pas à M^{me} Foulon. Depuis que cet enfant est entré dans la roulotte, il n'a pas été une minute ennuyeux. Que peut lui reprocher le père Édouard ? Ah ! que c'est égoïste les hommes !

– Dis donc, père Édouard, demande M^{me} Foulon agressive, heureusement, qu'est-ce que cela signifie ?

Surpris, affectant de ne pas regarder Lulu qui continue à manger et à témoigner sa joie en tapant sur la table, le père Édouard répond :

– Je ne sais pas moi.

– Ah ! ne fais pas le finaud, avec M^{me} Foulon, mon bonhomme, faut savoir ce qu'on dit. Si tu as des reproches à faire à ce pauvre petit, t'es bien méchant, car on ne peut pas être plus gentil. Regarde-le, père Édouard, est-il beau ce petit, pas un forain n'en a un pareil, si je me promenais avec lui dans la fête tout le monde voudrait l'admirer. N'est-ce pas, mon Lulu, qu'on

t'admirerait ?

Mon Lulu ! Jamais le père Édouard n'aurait pensé que sa femme pût parler de la sorte. Mon Lulu, appeler ainsi un enfant dont on va se séparer. Quand le petit aura fini sa soupe, il va falloir discuter la chose, prendre une décision. Où va-t-on le conduire, où la vieille voudra, mais pas à l'Assistance. Ça vous fend le cœur de penser que Lulu serait un numéro qu'on enverrait à la campagne chez n'importe qui. Il peut tomber sur de braves gens, mais il peut tomber aussi chez des méchants. M^{me} Foulon conduira Lulu où elle voudra mais pas à l'Assistance, le père Édouard s'y oppose.

La soupe va être finie, l'instant de la discussion approche, le père Édouard attend. Mais ce n'est pas lui qui attaquera, il faut être prudent.

La vieille se lève, emporte le bol vide et dit :

- Tu sors, père Édouard ?
- Sortir, pour sortir, ça ne me dit rien ce matin.
- Faut pourtant s'occuper du petit.

- Cela te regarde.
- Naturellement, tant qu’il est ici c’est mon affaire, mais il faut songer à le caser.
- Je ne me mêle pas de ces choses-là.
- Et qui donc doit s’en mêler ?
- Toi.
- Moi, comme si je connaissais quelque chose à ces manigances-là.
- Tu en as parlé hier.
- J’en ai parlé, oui j’en ai parlé, parce que tout le monde sait où on porte les enfants qui n’ont plus de parents.
- Lulu a encore des parents.
- Sa mère, où est-elle à cette heure ?
- Elle a écrit qu’elle était malade, elle guérira peut-être ?
- Je ne le crois pas ; pour qu’une mère abandonne un enfant comme Lulu, faut qu’elle soit tout près de la fin.
- Alors...

– Eh bien, s’écrie M^{me} Foulon impatientée, il faut prendre une décision. Dis ce que tu penses, après, on verra.

Grognon, de mauvaise humeur, le père Édouard répond :

– Je ne pense rien.

– Dès qu’on te parle de cet enfant, tu es désagréable, tu as une tête comme si le métier était cassé. Qu’est-ce qu’il t’a donc fait, ce pauvre petit ?

– Oh ! rien du tout, seulement c’est une histoire qui m’ennuie, comme tu dis, faut prendre une décision, après on n’en parlera plus.

– Bien sûr. Alors on devrait se renseigner, il y a de bonnes sœurs qui s’occupent des enfants, on pourrait monter jusqu’à l’église et demander.

– Qui pourrait monter jusqu’à l’église ?

– Père Édouard, mets-toi en route.

– Je ne sais pas parler aux bonnes sœurs.

– C’est au Curé que tu auras à faire, il te donnera des adresses.

– Je ne sais pas parler au Curé.

– C’est bien, tu veux faire la mauvaise tête, je me débrouillerai seule. Ce que je te demande, par exemple, c’est de surveiller Lulu pendant que je vais aller aux renseignements. C’est une chose que tu peux faire, je pense ?

– Oui, c’est une chose que je peux faire.

La vieille est mécontente, le père Édouard est vraiment trop désagréable. Elle s’habille avec ses affaires du dimanche, pour parler à M. le Curé et peut-être bien aux sœurs, il faut avoir une bonne tenue. Prête, elle regarde si dans la petite salle à manger rien ne traîne, et s’approche de Lulu pour lui faire des recommandations.

– Joue avec ta rose, mon petit, et puis voici une cuiller, tu seras bien sage, tu n’ennuieras pas le père Édouard, tu sais il n’aime guère les enfants, ce n’est pas sa faute. Qu’est-ce que tu veux, que je t’embrasse, c’est facile. Maintenant tu veux m’embrasser pour montrer au père Édouard que tu sais aussi m’embrasser. Allons vas-y, mon bonhomme, et M^{me} Foulon approche son visage des lèvres roses qui recommencent ce

qu'elles ont déjà fait hier.

Cette fois, le père Édouard oublie de jouer le rôle qu'il s'était imposé.

– Ah, s'écrie-t-il avec admiration, si petit, il embrasse !

Et déjà jalouse en pensant que son mari va demander au petit la même faveur, M^{me} Foulon dit bien vite :

– Il n'embrasse que quand cela lui plaît, du reste ce n'est pas bon pour la santé des enfants, j'ai lu ça l'autre jour sur le journal.

– Bien sûr, répond le père Édouard.

Rassurée, M^{me} Foulon s'en va. La porte fermée, elle regarde par la vitre et voit que les deux hommes sont tranquilles, le petit tape avec sa cuiller et sa rose et le père Édouard est plongé dans son journal. Les deux hommes n'éprouvent l'un pour l'autre, c'est certain, aucune sympathie, mais c'est la faute du grand qui ne veut rien faire pour le petit.

Agile, vive, portant gaillardement ses cinquante années, M^{me} Foulon se dirige vers la

basilique blanche qui domine Montmartre, et, tout en grim pant, elle réfléchit au petit discours qu'elle va tenir à M. le Curé.

M. le Curé, où peut-on mettre un enfant qu'on ne veut pas abandonner à l'Assistance ? Donnez-moi une adresse chez de bonnes sœurs où on pourra de temps en temps aller voir ce qu'il devient.

Ça n'est pas compliqué de dire ces choses, elle s'en tirera très bien.

Hier, la basilique a connu l'affluence des grands jours et la nuit de Noël a amené la foule des fidèles, mais aujourd'hui, lendemain de fête, la grande église est à peu près vide.

Son signe de croix fait, M^{me} Foulon cherche la sacristie.

Devant la porte elle n'hésite pas, elle est venue pour se renseigner, et elle entre comme si elle pénétrait dans sa roulotte.

Un bedeau s'approche et lui demande ce qu'elle veut.

– Parler à M. le Curé, ou, s'il n'est pas là, à

celui qui le remplace.

– M. le Curé est occupé, il vous recevra tout à l'heure. Veuillez attendre dans l'église, je vous appellerai.

La porte est de nouveau ouverte et M^{me} Foulon est obligée de quitter la sacristie. Attendre, c'est ennuyeux, mais elle attendra, elle est venue pour se renseigner, et ne reviendra pas bredouille à la roulotte.

À droite de la sacristie, se trouve la crèche, éclairée par de nombreux cierges, c'est là qu'elle attendra. Elle espère que M. le Curé la recevra sans tarder, car elle a encore le marché à faire et elle se demande ce que peuvent bien devenir les deux hommes.

Les deux hommes ! Ah si M^{me} Foulon les voyait ! Après le départ de sa femme, le père Édouard a continué à lire son journal cinq bonnes minutes, mais il ne lisait pas il gardait simplement la pose car ses yeux, encore excellents, suivaient la silhouette de la vieille qui s'en allait vers Montmartre. Quand il a été bien sûr qu'elle ne reviendrait pas, il a plié son

journal, puis il a regardé Lulu et s'est mis à parler à ce petit, comme s'il pouvait comprendre.

– Dis donc, mon Lulu, tu ne voudrais pas, histoire de faire bisquer la vieille, m'embrasser comme tu l'as embrassée. C'est pour voir si vraiment tu sais, et si ce n'est pas par hasard que tu as donné ce baiser. Et puis comme elle a dit que tu n'embrassais pas tout le monde, je verrai bien si pour toi je suis tout le monde. Tu veux, dis, Lulu ?

Certainement Lulu n'a rien compris à ce discours, mais comme le père Édouard approche près de lui son visage et sa tête coiffée d'une casquette, rapide, la petite main se dresse et s'empare de la casquette.

Le père Édouard rit de tout son cœur.

– Ah ! que tu es malin, mon Lulu, mais ce n'est pas la casquette que je t'offre, c'est ma joue, pour que tu m'embrasses comme tu as embrassé la vieille. Embrasse, mon Lulu, embrasse, mon petit roi.

Ces mots rappellent-ils à l'enfant une phrase

qu'il a eu l'habitude d'entendre, avec bonne volonté Lulu s'exécute, et ses petites lèvres roses mettent un baiser sur la joue qu'on lui présente.

Ah ! que le père Édouard est content. Lulu a beau garder la casquette et s'en servir comme d'un torchon pour essuyer la table, le propriétaire ne s'en soucie pas. Ce baiser d'enfant lui met au cœur une telle joie que s'il osait il rendrait ce baiser. Et pourquoi n'oserait-il pas ? Il est seul avec Lulu, la vieille ne reviendra pas de sitôt. La montée à Montmartre, la causette avec M. le Curé, le marché, elle en a bien pour une heure, pendant une heure, Lulu appartient au père Édouard. Et le forain embrasse les petits cheveux soyeux, la joue rose, les menottes qui tiennent toujours la casquette.

Lulu accepte ces baisers et comme ils le chatouillent, il rit en montrant ses petites dents.

Cette fois le père Édouard a pu les compter : huit au moins, Lulu doit approcher de sa première année. Un an, ça compte, c'est déjà un personnage un enfant d'un an et peut-être bien que Lulu sait un peu marcher. Si on essayait.

Avec les plus grandes précautions, le père Édouard sort Lulu de sa haute chaise en le prenant sous son bras, comme il a vu faire aux jeunes mamans, il pose les petits pieds de l'enfant par terre. C'est une joie. D'abord Lulu, incohérent, gambade, levant ensemble ses pieds comme s'il voulait sauter, puis il juge qu'il faut être raisonnable et il montre au père Édouard toute sa science. Lulu se tient parfaitement debout et sait déjà qu'il faut avancer un pied puis l'autre pour arriver à marcher.

Après quelques minutes de cet exercice, Lulu en a assez et s'assied par terre, sur le linoléum, et il regarde le père Édouard comme s'il l'invitait à en faire autant...

Et voilà que le père Édouard s'assied, non sans peine, à côté de l'enfant. Cela plaît à Lulu, et ses petites mains tapent de toute leur force l'une contre l'autre, geste qui témoigne sa joie.

Que vont-ils faire par terre ? on dirait que Lulu réclame quelque chose. Qu'est-ce qu'il peut désirer ? c'est peut-être tout simplement une chanson. Et la grosse voix du père Édouard se fait

douce :

Au clair de la Lune, mon ami Pierrot.

Lulu écoute avec une attention extrême, cette chanson lui plaît et quand le père Édouard se tait, la petite voix claire s'élève dans la roulotte et l'enfant dit avec autorité : entore ! entore !

Le père Édouard est fou de joie, il attrape le bébé, le plante sur ses genoux et recommence la chanson, une autre lui succède, cette fois c'est un refrain de troupier. Lulu rit, tape des mains et des pieds, c'est un beau tapage dans la roulotte.

Pendant que les deux hommes s'amuse ainsi, M^{me} Foulon, assise dans la chapelle, devant la crèche, attend que M. le Curé soit libre, elle attend en regardant, ce qui est devant elle. Et voilà qu'elle découvre les personnages qui entourent l'Enfant divin. La Vierge, vêtue d'une robe bleue, a un charmant visage, et saint Joseph une belle figure qui ressemble un peu à celle du père Édouard.

Après avoir regardé les Rois Mages aux beaux

costumes, la mère Foulon regarde la crèche où sur la paille repose l'Enfant divin. La crèche, cette mangeoire qui servait aux animaux de l'étable, est en bois, comme la petite nacelle où, la nuit de Noël, la maman de Lulu a déposé son enfant, espérant qu'on en aurait pitié.

Maintenant, M^{me} Foulon regarde le bébé blanc et rose au doux visage et elle trouve que cette petite statue ressemble à Lulu. Depuis que cet enfant est venu dans la roulotte, il l'a occupée si exclusivement qu'elle pense avec plaisir qu'à son retour, elle retrouvera le visage rieur et les yeux clairs pleins de malice.

Mais ce retour agréable ne sera suivi d'aucun autre, puisqu'elle va rapporter l'adresse des bonnes sœurs auxquelles on va confier l'enfant. Cet après-midi ou demain matin au plus tard, Lulu va s'en aller. Dommage, car Lulu est bien gentil et quand il ne sera plus dans sa grande chaise, la roulotte paraîtra vide.

C'est peut-être ridicule, mais on s'attache à un petit. On dirait que cet enfant a été envoyé par Celui qui, dans le ciel, s'occupe de tous les

hommes. C'est une vérité qu'il faut croire car la maman de Lulu aurait pu abandonner son enfant tout autre part. La fête est immense, on est trois mille forains à Montmartre, trois mille forains dont la plupart n'auraient pu se charger d'un enfant, tandis qu'eux, les Foulon, sont des gens à leur aise, tout le monde le sait. La chose est sûre, la maman de Lulu et le Bon Dieu ont travaillé ensemble pour le bonheur du petit.

Mais, mais... ce bonheur est fragile et de courte durée, depuis hier le petit a été bien soigné, gâté, presque aimé, demain, à l'adresse que M. le Curé va donner, les bonnes sœurs sauront-elles lui faire cette bouillie bien cuite et bien sucrée que Lulu paraît adorer ? Et où couchera-t-il ? Lui donnera-t-on un lit aussi doux que les beaux coussins de M^{me} Foulon qui, actuellement, lui servent de matelas. Aura-t-il une grande chaise, une rose qu'il pourra tout à son aise abîmer et une petite cuiller avec laquelle il tapera sur la table. M^{me} Foulon ne veut plus penser à l'avenir de Lulu, c'est trop triste, mais elle ne quitte pas des yeux Jésus dans sa crèche, ce Jésus qui ressemble tellement à l'enfant blond

venu dans la roulotte. Et voici que Celui qui a voulu naître dans une étable, cette poupée de cire qui n'est qu'une mauvaise image du plus beau des enfants des hommes, parle à cette foraine de cinquante ans qui voulait jouir paisiblement d'économies amassées au cours d'une vie laborieuse.

Il lui dit que Lulu doit devenir son enfant. Il faut qu'elle accepte cette tâche, lourde parfois, mais qui lui donnera de la joie, car toute tâche gaiement acceptée donne du bonheur.

D'abord, M^{me} Foulon ne veut pas comprendre, elle se révolte, refuse, discute avec Celui qui, après avoir prié, ordonne. Elle parle du père Édouard, de son âge, soixante-cinq années passées, ce n'est pas quand on est vieux qu'on peut se plier aux caprices d'un enfant, sa mauvaise humeur depuis ce matin en est la preuve. Hier, il ne savait pas ce que c'était qu'un petit, il a voulu être bon, l'accueillir, il a fait le marché, rapporté les conseils des jeunes mamans, la chaise, le panier d'osier, mais une journée de travail, avec les exigences de Lulu, qui a montré

qu'un enfant dérangerait ses habitudes et, depuis ce matin, il fait la tête et a hâte qu'on le débarrasse de Lulu. Non, ce n'est pas possible d'obéir à l'Enfant de la crèche. Ah ! comme le bedeau tarde, s'il venait la chercher, l'envoûtement qu'elle subit serait dissipé. Brusquement M^{me} Foulon se lève, elle n'attendra plus, elle a le marché à faire, un déjeuner à préparer et ses deux hommes sont seuls dans la roulotte. Elle reviendra demain ou après-demain, on peut bien garder Lulu un ou deux jours à la roulotte, la plupart des forains ont des enfants et s'en arrangent.

Un dernier regard à la crèche et pour toute prière elle murmure, promesse vague d'une femme qui ne veut pas encore céder : on verra, on verra. Et aussi vite qu'elle est entrée, M^{me} Foulon quitte la basilique.

L'air et le soleil remettent de l'ordre dans les pensées de M^{me} Foulon, elle se hâte vers la rue où elle pourra faire son marché.

En se dirigeant vers cette rue elle passe devant la boutique d'un brocanteur où, sur le trottoir et

derrière les vitres, les choses les plus hétéroclites s'entassent. Elle s'arrête, en pensant que c'est là où le père Édouard est venu faire des achats. Lulu a tout ce qu'il faut maintenant pour un court séjour, il lui manque bien une chose qui serait très commode si on le garde le temps de trouver, sans se presser, une maison où il serait bien, c'est une voiture, une de ces voitures où un enfant peut dormir dehors par n'importe quel temps. Peut-être le brocanteur en a-t-il une ?

Elle entre dans la boutique sordide et interroge un bonhomme qui sort d'un arrière-magasin noir.

– Avez-vous une voiture d'enfant en bon état, et pas chère ?

– C'est-y la perle rare qu'il vous faut ? Bon état, pas chère, avec ça, rien de plus je pense ?

Ces paroles ne plaisent guère à M^{me} Foulon, on est marchand ou on ne l'est pas, et il faut accueillir les clients poliment.

– Voulez-vous vendre ou ne pas vendre ?

– J'veux bien vendre, mais j'veux pas perdre, et à cette heure, tous ceux qui veulent acheter

voudraient vous ruiner. Une voiture d'enfant ? J'en possède trois dont une très belle qui pourrait servir pour un enfant de prince, mais les princes ne viennent jamais dans ma boutique. Si vous voulez voir, c'est par ici.

Il désigne une pièce sombre où les objets sont entassés les uns sur les autres. Une ampoule électrique éclaire cette arrière-boutique où des drapeaux voisinent avec des casseroles, un polichinelle, une salamandre et des seaux à charbon rouillés.

Dans un coin, les unes sur les autres, M^{me} Foulon aperçoit les trois voitures. Le vieux les aligne et les vante, une seule est en bon état, c'est celle qui pourrait servir à un enfant de prince et la discussion sur le prix s'engage. Elle est chaude, chacun garde ses positions, le marchand a bien deviné que la cliente en a envie et la cliente ne veut pas être roulée. Enfin, pour cinq cent cinquante francs on conclut l'affaire, et après avoir exigé un époussetage consciencieux et le polichinelle par-dessus le marché, M^{me} Foulon paie comptant et emmène la voiture.

Cette fois, il faut faire vite le marché, elle prend l'indispensable pour le déjeuner, cet après-midi elle sortira avec Lulu dans sa voiture et s'occupera du dîner.

Lulu dans sa voiture ? ce qu'il sera content le bonhomme, déjà elle se réjouit de sa joie.

Il est près de onze heures quand elle revient vers la roulotte avec la voiture où elle a mis les provisions. Onze heures, les forains sortent de leurs caravanes et rôdent dans les alentours de la fête, les femmes pour faire le marché, les hommes vont au métier pour le vérifier. Et, la chose était inévitable, M^{me} Foulon rencontre des amis qui s'étonnent de la voiture. Ne voulant pas raconter l'histoire de Lulu, M^{me} Foulon explique l'achat qu'elle vient de faire :

– Le filleul de mon mari nous a amené son gosse pour quelques jours, j'ai pris son équipage pour faire le marché, c'est rudement commode, les taxis s'arrêtent et vous laissent passer.

Arrivée dans la roulotte, elle range la voiture près de l'escalier et prend ses provisions, puis, doucement, sans faire de bruit, voulant

surprendre les deux hommes, elle monte l'escalier. Mais les deux hommes se méfient, Lulu est revenu dans sa chaise, le père Édouard journal plié, les mains croisées, attend qu'on le relève de la surveillance imposée. Son humeur va-t-elle être bonne ou mauvaise ? Il ne sait plus très bien ce qu'il doit faire, mais ce qu'il sait parfaitement, c'est qu'il ne verra pas partir le petit, sans que quelque chose qu'il a dans la poitrine, à gauche, se déchire.

M^{me} Foulon entre et posant ses provisions sur la table dit :

– Voici le déjeuner, je n'ai que le temps de le faire. Il a été sage le petit ?

Et sans attendre la réponse, M^{me} Foulon va poser son chapeau et son manteau sur le lit. Elle remarque que, sur ce lit, les coussins, les beaux coussins rouges dont elle est si fière, sont revenus. Qui donc les a enlevés de la corbeille d'osier de Lulu, cette corbeille qui lui sert de lit. Le père Édouard. Une indication prouvant l'état de son esprit, il comptait probablement que le petit s'en irait aujourd'hui.

Pauvre père Édouard, lui qui a remis les coussins en place, afin que sa femme ne s'aperçoive pas que, tassés dans la corbeille, le velours en était tout chiffonné.

Dans la salle à manger, M^{me} Foulon revient et s'affaire autour du fourneau.

Ce silence impatiente le père Édouard. Qu'a-t-elle décidé ? Ah ! il ne faut pas qu'elle fasse ainsi la maîtresse et qu'elle règle l'avenir de Lulu sans en parler. Après tout, c'est lui qui a trouvé l'enfant, et les objets perdus appartiennent à ceux qui les ont trouvés. Lulu ne comprend rien à ce qui se passe, depuis une heure le père Édouard jouait avec lui, maintenant il le néglige, et M^{me} Foulon, celle qui donne à manger, ne s'approche pas avec le bol et la cuiller. Un petit cri, puis un autre, M. et M^{me} Foulon ne semblent pas les entendre. Cette fois, Lulu se fâche et réclame avec force qu'on s'occupe de lui.

La vieille se retourne, qu'est-ce qu'il veut cet enfant. Depuis l'autre matin où on l'a amené dans la roulotte, il n'a eu que des cris joyeux et des sourires. Tout en surveillant ses casseroles dont

une contient la bouillie de Lulu, elle dit :

– Il a faim, ce petit.

– Il n’y a pas trois heures qu’il a mangé, s’écrie le père Édouard.

– Tu m’ennuies avec tes trois heures, on ne va pas le contrarier pour quelques minutes. Tu as faim, eh bien ! quand ta soupe sera prête tu la mangeras, mon bonhomme.

– Tu le rendras malade !

– Ce n’est pas ton affaire et s’il est malade ce n’est pas toi qui le soigneras.

– Toi non plus.

– Tu n’en sais rien.

– Naturellement que je n’en sais rien, puisque tu ne veux pas dire ce que tu as décidé pour Lulu.

– Me l’as-tu demandé ?

– J’attendais, tu dois me mettre au courant.

– Voyez-vous cela, eh bien, mon vieux ! tu aurais pu attendre longtemps. J’aime la franchise moi, et je ne comprends rien à toutes ces manigances-là. Si tu veux savoir où Lulu va aller,

tu n'avais qu'à me le demander.

– Eh bien, je te le demande.

– Eh si je ne suis pas disposée à te répondre ?

Cette fois la vieille va trop loin, le père Édouard n'est pas commode et, quand il est en colère, il dit et fait des choses qu'il regrette après.

Il se lève et attrapant sa casquette il crie fort, très fort, pour se donner du courage.

– J'en ai assez, tu entends, j'en ai assez, je suis le patron ici, c'est moi qui commande, et Lulu que j'ai trouvé, car c'est moi qui l'ai trouvé, ira où je voudrai qu'il aille. C'est le père Édouard qui décide maintenant et ce n'est plus toi.

La vieille, qui tourne la bouillie, ne paraît pas troublée par cette colère et ces cris, elle en a entendu bien d'autres.

– Et où le mettras-tu ?

– Cela ne te regarde pas.

– Alors débrouille-toi

– Je me débrouillerai.

Le père Édouard met la main sur le bouton de

la porte et demande :

– Dans combien de temps faut-il revenir pour le déjeuner ?

Brusquement M^{me} Foulon se retourne, si son mari sort de la roulotte, il verra la voiture achetée pour Lulu et cela peut augmenter sa colère.

– Où vas-tu ?

– Cela ne te regarde pas.

– Tu n’as pas besoin de sortir, ça va être prêt tout de suite.

– Je connais ce que veut dire tout de suite.

– Ne t’impatiente pas, la bouillie est cuite, si tu n’étais pas un peu maladroit, le temps que je tourne l’omelette, tu commencerais à faire manger Lulu.

Faire manger Lulu, le père Édouard ne pensait pas qu’on lui donnerait pareille faveur.

Sa main quitte le bouton de la porte, il raccroche sa casquette et, subitement calmé, il se rapproche de la table en disant :

– Finissons-en une bonne fois.

– Finir quoi ?

– De me dire ce que tu as décidé pour le petit.

– C’est bien simple, je n’ai rien décidé.

– Pourquoi ?

– M. le Curé n’était pas libre, alors j’ai été forcée d’attendre.

– Après ?

– Et comme il a tardé, je ne l’ai pas attendu. En descendant, je suis passée chez le brocanteur et j’ai trouvé une occasion, une voiture d’enfant superbe, un landau que j’ai payé trois cents francs !

– Et où est-elle, ta voiture ?

– Dehors, pardi.

Le père Édouard se dresse d’un seul bond.

– Dehors, et je suis sûr que tu ne l’as pas enchaînée, tu veux donc qu’on la vole ?

– Non, mais la chaîne ça te regarde, je ne sais jamais où tu mets ton matériel.

Avec de la joie plein le cœur, le père Édouard

se précipite dehors, il range la voiture, une voiture que la vieille n'a sûrement pas payée trois cents francs, mais il accepte ce mensonge, n'en a-t-il pas fait autant hier ?

La voiture enchaînée, il rentre tout content. Lulu est en train de s'installer, la chaise, le lit, la voiture, ce n'est pas un départ qui se prépare. Non, la vieille a décidé quelque chose, il faut qu'elle le lui dise.

La bouillie mangée, Lulu a quitté la grande chaise et dans les bras de M^{me} Foulon, bien repu, il s'apprête à s'endormir. Avec des gestes maternels et tendres qui étonnent son mari, la vieille berce le petit comme si elle n'avait jamais fait autre chose.

Debout devant M^{me} Foulon, le père Édouard l'interroge, sa main calleuse, abîmée par les rudes travaux, s'approche de la tête blonde et effleure les cheveux de soie.

– Alors ? dit-il.

Levant vers lui son visage fané, revêtu d'une tendresse qui le rend beau, sa femme dit d'une

voix timide :

– Si tu veux, père Édouard, on le gardera.

– Si je veux, ma vieille, si je veux !

Il n'en dit pas plus, mais sa femme a compris et elle a vu que dans les yeux de son mari il y avait quelque chose d'anormal. Des larmes, est-ce possible, des larmes ! Quelle en est la cause : regret, joie, inquiétude, de se sentir déjà vieux quand on devient un papa. Est-ce un de ces sentiments-là qui fait trembler d'émotion le père Édouard et le force à s'asseoir sur la chaise près de sa femme ? Dans un geste de tendresse, il met son grand bras, encore fort, sur les épaules de M^{me} Foulon et l'attirant près de lui, il embrasse le vieux visage puis le jeune en disant :

– Ah ! ma vieille, tu es une bonne femme, une vraie femme, je suis content. Lulu, tu es notre gosse maintenant, notre petit gosse, et il ajoute en pensant à la lettre de la pauvre maman, notre petit roi aussi. N'est-ce pas la vieille ?

Et la vieille répond avec ferveur, en songeant à l'Enfant de la crèche qui lui a parlé en maître :

– Oui, notre petit roi.

IV

Saint-Cloud. Un mois de septembre merveilleux fait du parc de l'Empereur défunt un jardin où la splendeur de l'été se mêle aux grâces de l'automne. Les arbres ont encore toutes leurs feuilles vertes, mais de-ci, de-là, une tache jaune, orange, rouge annonce que l'été s'achève et que la fête de l'or va bientôt commencer.

Au milieu du parc comme chaque année, la fête est installée dans la grande allée qui longe la Seine et nombreux sont les manèges, les cirques, les baraques.

La fête a pris possession d'une partie du parc et, devant les cascades, où chaque dimanche les grandes eaux attirent un nombreux public, les belles attractions sont installées.

Bien à l'abri du grand soleil, sous les arbres, les roulettes, ces petites maisons ambulantes, sont rangées les unes près des autres, et les forains,

qui vivent presque toujours au milieu du tintamarre parisien, sont heureux de cette villégiature reposante où ils reprennent des forces pour l'hiver si pénible à passer pour eux.

La roulotte des Foulon, une des plus belles de la corporation, est garée sous les arbres qui longent le grand bassin, et Lulu y règne en maître. Il a pour lui tout seul deux esclaves à ses ordres, deux esclaves qui l'adorent et, il faut bien l'avouer, le gâtent outrageusement. Mais Lulu a une charmante nature et ne profite pas de cette adoration de deux personnes qui accepteraient tous les caprices, toutes les fantaisies de ce bonhomme devenu la raison de leur bonheur.

Neuf mois ont passés depuis qu'il est entré dans la roulotte et pendant ces neuf mois, Lulu a fait des progrès qui émerveillaient chaque jour les vieux. D'abord Lulu marche, après avoir été un bonhomme trébuchant, il est maintenant bien solide sur ses petites jambes, il monte seul et descend de même l'escalier conduisant à la terrasse installée devant la roulotte.

Autre merveille : Lulu parle, il sait beaucoup

de mots et commence à faire des phrases. Le père Édouard est devenu dans son langage : Père Douard et M^{me} Foulon, que son mari appelle toujours « ma vieille », est pour Lulu « Mabel ». Les mots sont à lui, il les a trouvés tout seul et, extasiés, reconnaissants, les deux époux les ont acceptés.

Dans ce parc de Saint-Cloud, Lulu trotte du matin au soir ; à peine levé, il s'en va avec le père Édouard voir le métier, le vérifier, et exige que son adorateur le balance. Rien ne l'amuse comme l'installation dans la petite nacelle, cette petite nacelle qui a été, une nuit, son berceau, et avec quelle voix il commande :

– Pousse, père Douard, pousse, et il ajoute ce qu'il a sans doute entendu dire par les clients des balançoires : plus haut, plus haut.

Bien souvent les deux hommes, M^{me} Foulon continue à les appeler ainsi, s'attardent, et se font gronder quand ils reviennent à la roulotte réclamer leur déjeuner qui les attend depuis un grand moment.

À Saint-Cloud, on travaille tous les jours et

Lulu, comprenant la situation, accepte, l'après-midi, de rester dans sa voiture près des balançoires.

Le soir, après le dîner, la fête bat son plein, les illuminations scintillent, toutes les musiques jouent à la fois et le public est nombreux. Ne parlez pas à Lulu de dormir, les lumières, les refrains, la foule, il veut tout voir. Il consent à rester dans sa voiture, et il attend que le sommeil ferme ses paupières et arrête ses petits bras.

Quand il est endormi, M^{me} Foulon l'emporte et, bien vite, le couche dans son lit, un beau lit qui ne ressemble pas au panier acheté chez le brocanteur.

Parmi les enfants des forains, Lulu a beaucoup d'amis, mais il y en a un qu'il préfère à tous les autres, c'est Zozo, un grand, Zozo a dix ans et déjà travaille.

Lulu a fait sa connaissance un jour, où, avec le père Édouard, il se promenait à travers la fête. Sur une estrade, paré de toutes les grâces enfantines, un petit garçon, vêtu de rouge, attirait l'attention du public. Avec élégance et souplesse,

il faisait tourner son petit corps autour de ses mains posées sur le sol.

Bien entendu, Lulu a admiré et applaudi et il a été un des premiers à crier, encore, encore.

Pour faire plaisir au petit spectateur enthousiaste, Zozo a recommencé l'exercice. Naturellement, Lulu n'a pas voulu s'en aller et il a exigé que le père Édouard le conduisît dans la baraque où le petit garçon, habillé de rouge, venait de disparaître.

Dans la baraque, il a trouvé un immense aquarium entouré de grandes glaces où des bêtes, qui avaient de longues queues et de béantes mâchoires paraissaient dormir. Tout à coup, dans cette piscine éclairée, un petit poisson rouge a surgi. Zozo, ce gamin de dix ans évoluait dans cette piscine, frôlant les crocodiles endormis, passant sur eux, sous eux, petit diable cherchant à réveiller les bêtes qui rêvaient peut-être de l'époque où, libres, elles vivaient dans les grands fleuves sans penser qu'il existait des prisons de verre.

Serré contre le père Édouard, ému, émerveillé,

Lulu a contemplé ce spectacle et quand le petit poisson rouge est sorti de l'aquarium, et est venu ruisselant d'eau saluer le public, Lulu, qui était au premier rang, a tendu vers Zozo ses petits bras.

Après les applaudissements, le public s'en est allé, mais Lulu ne l'a pas suivi. Il a de nouveau tendu ses bras, il voulait embrasser le visage mouillé.

Zozo a accepté ce baiser et l'a même rendu. Depuis ce jour, les deux enfants sont des amis inséparables, dès que Zozo ne travaille pas il est dans les parages de la roulotte des Foulon, promenant Lulu, inventant pour lui plaire tous les jeux qu'un jeune forain débrouillard et intelligent peut inventer.

M^{me} Foulon a permis cette amitié, elle connaît depuis des années les parents de Zozo, elle sait que ce petit garçon est un brave enfant auquel, malgré son âge, la mère confie ses deux petites filles.

Un matin de septembre, le père Édouard est très occupé à son métier, deux balançoires ont été faussées et, aujourd'hui jeudi, jour des enfants, il

faut que toutes les petites nacelles soient prêtes à recevoir les voyageurs. Naturellement Lulu est avec lui, et faut avouer qu'il se montre insupportable. Il touche à tous les outils, au risque de se blesser, et sous prétexte de vouloir aider père Douard, il change les vis de place, emmène les clous, traîne les chaînes, enfin met tout le désordre possible dans le matériel de réparation.

Sur ces entrefaites Zozo arrive et Lulu, abandonnant ce qu'il considère comme des jouets, se précipite dans les bras du petit garçon.

– Ah ! te voilà, Zozo, crie le père Édouard, j'ai du travail pour toute la matinée, si tu voulais emmener Lulu faire un tour, cela me permettrait d'en finir plus rapidement.

– Je venais le chercher, Monsieur Foulon, je prends en passant la voiture des petites et on s'en va tous les quatre, si vous le permettez, au réservé.

Le réservé, c'est le jardin particulier de l'Empereur, un jardin où il y a de belles fleurs et une terrasse d'où on voit tout Paris.

Pressé de finir, le père Édouard permet, et prenant Lulu par la main, Zozo s'en va jusqu'à la roulotte où les petites l'attendent dans leur voiture.

Les petites, deux jumelles, Mimi et Thérèse ont quinze mois et sont des bébés délicats.

Les petites, qui connaissent Lulu, acceptent ce compagnon de promenade et Zozo, poussant la voiture, ayant à sa droite Lulu se met en route vers le parc réservé. Il faut monter une allée raide, Zozo a bien du mal, mais Lulu qui se rend compte de l'effort fourni par son ami essaie, lui aussi, de pousser la voiture.

Rouges, couverts de sueur, fatigués, les deux garçons arrivent enfin à une pelouse entourée de grands arbres où il fera bon.

Zozo met la voiture à l'ombre et s'assied sur l'herbe roussie par le grand soleil. Lulu se met près de lui et les deux enfants, le petit comme le grand, se reposent. Il fait beau, le soleil dore les arbres et les rieurs et un petit vent léger, tout parfumé, est bon à respirer.

Après s'être reposé, Lulu pense que c'est le moment de réclamer une histoire à son grand ami. Posant sa petite main sale, qui a ramassé tout le cambouis des chaînes avec lesquelles il s'est amusé, il dit :

– Alors, Zozo ?

Cela veut dire : raconte-moi une histoire et c'est toujours la même que je préfère, celle du petit crocodile qui n'avait ni papa ni maman et qu'il a fallu élever comme on élève les petits enfants.

Mais Zozo, aujourd'hui, n'a pas envie de raconter des histoires, il se lève et dit :

– Lulu, on va travailler.

Travailler, Lulu ne sait pas au juste ce que cela veut dire, mais il sait que quand Zozo est debout, il faut l'imiter en tout ce qu'il fait.

Immédiatement Lulu s'est levé et il attend. Zozo, merveilleux professeur, commence à faire faire au gros poupon qu'est encore Lulu, des exercices de souplesse, et comme ce n'est pas la première leçon, Lulu sait très bien imiter son

jeune maître. Ses bras se lèvent, ses petites jambes se plient et quand Zozo termine par une culbute, Lulu la fait presque aussi bien que lui. Ceci, c'est le début du programme, maintenant il faut habituer le jeune élève à se servir de ses mains qui doivent arriver à remplacer les pieds. D'un mouvement nerveux, Zozo dresse son jeune corps et il marche sur la pelouse la tête en bas.

– Encore, Zozo, encore.

Mais Zozo répond, le visage congestionné :

– Non, Lulu, c'est à toi.

Lulu veut bien tout ce que veut son ami et il accepte avec docilité que Zozo lui mette les mains par terre, bien à plat sur la pelouse, et qu'il lui prenne les jambes pour les mettre à la place de la tête. Lulu ne trouve pas cette position très agréable, son petit visage devient rouge, mais pour rien au monde il refuserait de chercher à imiter ce que fait Zozo.

Après cet exercice, fatigant pour les deux enfants, le jeune professeur déclare qu'on va se reposer. Et Lulu et Zozo s'allongent sur l'herbe et

regardent le ciel bleu.

Ah ! qu'il fait beau et que c'est amusant de regarder le voyage des oiseaux et la danse des papillons. Mais hélas ! Mimi et Thérèse, un peu oubliées par les garçons, se mettent à crier, cris si perçants qu'il faut bien s'en occuper.

Les hommes se dressent. Qu'est-ce qu'elles ont les filles ? Tout simplement elles se battent. Mimi a arraché à Thérèse son chapeau et Thérèse s'est emparée d'une poupée en caoutchouc que Mimi suçait avec le plus grand plaisir.

Pour ramener le calme, Zozo reprend le chapeau, en recoiffe Thérèse, et rend la poupée à Mimi, puis comme elles continuent à hurler, il dit à Lulu :

– Faut les promener, sans cela elles ne se tairont pas.

Lulu a l'air de comprendre les responsabilités de Zozo et accepte.

Le balancement de la voiture ne calme pas tout de suite les petites et Zozo et Lulu sont obligés de faire le tour du parc réservé. Et quand

les filles, lasses d'avoir crié, se sont endormies, Zozo qui possède une montre en nickel, se rend compte qu'il faut redescendre car l'heure du déjeuner est proche.

La descente est plus difficile que la montée, il faut retenir la voiture et Lulu.

Arrivé devant la roulotte des Foulon, il crie :

– Madame Foulon, voici Lulu, et sans attendre, Zozo s'en va, car l'heure du déjeuner est venue.

Devant l'escalier de la roulotte Lulu s'apprête à monter pour aller retrouver Mabel, mais au moment de grimper avec les mains et les pieds, comme il en a l'habitude, il hésite, quelle idée passe dans sa petite tête ? Il se retourne, et aperçoit son ami Zozo qui s'en va.

Et voici que Lulu a le désir d'imiter Zozo et de se promener seul. Au lieu de monter les marches, il leur tourne le dos et, bien décidé, s'en va vers le bassin où il aime tant à regarder avec le père Édouard les poissons rouges. Lulu s'approche de l'eau que le soleil fait miroiter, il est ébloui par la

réverbération, mais ses petits yeux s'y habituent et les mains derrière le dos, il cherche à découvrir les bêtes rouges dont il aime à suivre les évolutions. Mais la chaleur incommode les poissons, ils restent au fond du bassin, cela ne plaît pas à Lulu, il est là, il veut voir quelque chose, et prenant des cailloux pour remplacer le pain qu'il n'a pas, il les jette dans le bassin.

Les poissons rouges s'agitent et un gros monte du fond et vient voir ce qu'on offre à sa gourmandise. Le poisson est-il vexé de ne rien trouver ? mais il tourne autour de l'endroit où Lulu a jeté des cailloux avec une agitation croissante, allant, venant, virant de gauche, droite, sortant sa bouche de l'eau, enfin il a l'air de gronder quelqu'un qu'on ne voit pas. Lulu rit, et pense que ce poisson ressemble à son ami Zozo quand il évolue dans l'aquarium. Il s'approche pour mieux le voir, et afin de bien admirer les exercices du gros poisson, il se penche de telle façon que son petit visage se mire dans l'eau. Cette image parfaite, ce Lulu qui bouge, il ne s'attendait pas à le voir là, et le poisson rouge se permet de venir lui aussi le

regarder. Lulu ne veut pas, non, il ne veut pas. Il se penche, il s'agenouille sur le bord du bassin, et sa main se dresse pour aller donner une gifle à ce gros poisson. Mais, hélas ! l'élan est mal calculé et le bras est élané si vigoureusement qu'il entraîne Lulu dans le bassin.

Midi, les foraines s'occupent de leur déjeuner et les forains vérifient leur métier, aucune grande personne ne regarde du côté du bassin, seule une fillette admirait l'audacieux et a vu la chute du petit garçon. Elle sait que ce désobéissant s'appelle Lulu et qu'il est l'ami du grand Zozo, et comme Zozo est en train de mettre le couvert sur une table, devant la roulotte, elle crie :

– Eh, Zozo, ton ami Lulu, il a fait pouf dans l'eau. Zozo apportait assiettes et fourchettes, il pose le tout sur la table et, inquiet, interroge :

– Qu'est-ce que tu racontes, Henriette ?

– Lulu, il a fait pouf dans l'eau, là ; et sa petite main montre l'endroit où est tombé l'enfant.

Zozo n'en demande pas davantage, il court jusqu'au bassin espérant que la petite fille se

trompe, mais effrayé, il aperçoit un tablier bleu qui flotte sur l'eau. Pas de doute, c'est Lulu. Se jeter dans l'eau, attraper le petit, c'est un jeu pour Zozo, poisson rouge de l'aquarium où vivent les crocodiles ; mais quand Zozo sort du bassin, il n'a dans ses bras qu'un Lulu pâle, sans connaissance, dont les paupières sont closes et les lèvres violettes.

Rapporter au père Édouard un Lulu noyé, qui est peut-être bien mort, comme le petit garçon du fakir qu'on a emporté l'autre semaine au cimetière, c'est affreux, mais Zozo n'hésite pas, il va à l'école, il sait qu'il faut donner des soins tout de suite aux noyés.

Courant avec son fardeau, il arrive à la roulotte des Foulon où il n'y a personne, car le père Édouard et sa femme cherchent l'enfant disparu.

Des forains ont vu Zozo courir en portant quelque chose, Henriette a continué à dire : Lulu a fait pouf dans l'eau et, devant la roulotte, ils accourent. Les Foulon arrivent à leur tour et quand, tremblants, ils pénètrent dans leur maison,

Zozo tout mouillé est en train de déshabiller Lulu qui n'est plus qu'un pauvre petit être, peut-être bien parti pour le Paradis.

En voyant son Lulu inanimé, si pâle, M^{me} Foulon pousse un cri, et se laisse tomber sur une chaise en sanglotant :

– Mon Lulu, mon Lulu, mon petit roi, ce n'est pas possible !

Elle est incapable de porter secours à l'enfant, la douleur l'a brisée.

Le père Édouard a tout de suite compris ce qui était arrivé, son cœur a été pris dans un étau et, pour respirer, il a fallu qu'il contracte sa poitrine. Mais le père Édouard a été, il y a bien longtemps, un soldat, et un jour où un bleu avait une syncope en prenant un bain trop prolongé, il a aidé le major à le faire revenir sur la terre.

Il attrape Lulu, ce paquet de chair sans vie, arrache les derniers vêtements et le met tout nu sur la table, puis saisissant les bras du petit, il les appuie contre le thorax et les conduit ensuite derrière la tête de l'enfant. Respiration artificielle

qui souvent, alors que tout paraît désespéré, redonne la vie.

Pendant qu'il agit ainsi, le père Édouard commande à Zozo de frictionner les jambes de Lulu sans arrêt, de toutes ses forces, et Zozo, qui a pourtant bien du chagrin, obéit, courageusement il frotte les belles petites jambes dont M^{me} Foulon était si fière.

La vieille, qui n'espère plus, continue à sangloter. Devant la roulotte, les forains sont là, comprenant le drame qui se joue dans la petite maison. Ce Lulu, venu un jour chez les Foulon, est aimé de tous. Lulu, toujours bien portant était aimable, et prodiguait ses sourires ; nul mieux que lui ne savait remercier d'un bonbon donné ou d'une frite croustillante offerte à sa gourmandise. Et puis il était l'enfant du père Édouard et le père Édouard, vieux forain, n'a jamais refusé d'aider un camarade malheureux.

Devant la roulotte, au lieu de parler comme d'habitude, tous se taisent, attendant avec anxiété les nouvelles.

Le père Édouard et Zozo ne désespèrent pas ;

l'un continue les mouvements de la respiration artificielle et l'autre, qui grelotte dans ses vêtements mouillés, frotte sans arrêt le corps de son ami.

Tant de persévérance et peut-être aussi la fervente prière que M^{me} Foulon a adressée à l'Enfant de la crèche, sont récompensées, les jambes rougissent, se réchauffent, les lèvres n'ont plus cette couleur violette, désespérante, elles s'entrouvrent et un souffle tout petit est perçu par le père Édouard et Zozo. Quel regard les deux sauveteurs échangent. Et merveille des merveilles, au bout de quelques secondes si longues à vivre, un cri faible, puis un autre plus fort, se font entendre. M^{me} Foulon se dresse, ne pouvant croire qu'elle est si vite exaucée et, tremblant encore, elle se rapproche de la table où Lulu s'est décidé à ouvrir les yeux.

M^{me} Foulon retrouve son énergie, c'est à son tour de commander. Le petit tout nu va avoir froid. Il y a de l'eau chaude sur le fourneau, elle fait une boule, ouvre le lit et ordonne d'y mettre Lulu enroulé dans une couverture de laine. Un

bon grog aussi bouillant que possible, achèvera la réaction obligatoire après ce bain prolongé.

Le père Édouard la laisse faire, il sait que Lulu est sauvé et qu'on peut l'abandonner aux soins d'une femme.

Le père Édouard donne des nouvelles aux forains qui attendent si nombreux, il serre des mains, il remercie, il ne se doutait pas qu'il avait tant d'amis.

Dans la roulotte Zozo est encore là, penché sur le petit lit, où Lulu vient de s'endormir en tenant la main de son ami. Zozo a un visage heureux mais il a gardé ses vêtements mouillés et, malgré la chaleur, il grelotte. Personne n'a pensé à lui. Le père Édouard a honte, vite, il lui fait un grog, exige que Zozo abandonne la petite main si chaude maintenant, et, quand le grog est bu, il quitte la roulotte afin de reconduire Zozo à ses parents.

Occupée avec Thérèse et Mimi, la maman de Zozo n'a rien su, rien vu, elle croyait que son fils avait été appelé par son père pour donner à manger aux crocodiles. En apprenant

l'imprudence de Lulu et le sauvetage, elle dit tout simplement :

– C'est bien mon petit, et elle ajoute, va te déshabiller, puis tu iras chercher le père, on travaille aujourd'hui à trois heures.

Le père Édouard n'est pas surpris, les phrases, les grands mots n'ont jamais rien prouvé, mais il sait que la mère de Zozo a compris qu'aujourd'hui son fils avait sauvé un enfant et, sauver un enfant c'est quelque chose dans la vie d'un homme de dix ans. La poignée de main que le père Édouard et elle échangent les font pour toujours amis.

Revenu dans la roulotte, le père Édouard trouve Lulu endormi et son petit visage d'enfant a repris la couleur de la santé.

M^{me} Foulon a tout à fait recouvré son équilibre, elle a mis le couvert et le père Édouard, qui sent son estomac vide, a le plaisir de pouvoir se mettre à table.

– Ah ! ma vieille, dit-il en s'asseyant, bon sang que j'ai eu peur, j'ai cru qu'il était mort,

notre Lulu, mort ! C'était pas possible, Dieu n'aurait jamais permis ça.

Et M^{me} Foulon en mettant le pain sur la table pense à la prière désespérée qu'elle a adressée à l'Enfant de la crèche, elle répond :

– Non, Dieu n'aurait pas permis ça.

Assis en face l'un de l'autre, ils se regardent, et le père Édouard qui a besoin d'un peu de tendresse, saisit la main de sa femme et murmure :

– Nous, sans Lulu, qu'est-ce qu'on serait devenu ? La roulotte, je n'aurais pas pu y vivre et le métier je l'aurais bazardé.

Et la vieille qui ne veut pas s'attendrir, répond :

– Des bêtises, n'empêche que Lulu tu ne l'as pas toujours si bien accueilli ; à Montmartre tu n'en voulais guère, et si je n'avais pas été là, où serait-il maintenant notre Lulu ?

Mécontent, le père Édouard se redresse, ce reproche l'atteint au plus profond de son être, il hausse les épaules et s'écrie :

– Tu as cru cela, toi, la vieille, toi, pourtant qui n’es pas une bête, non vraiment tu as cru cela. Mais tu n’as donc rien compris. J’avais peur que tu n’en veuilles pas, et pour que ta jalousie ne s’exerce pas sur ce pauvre petit, j’ai essayé de te faire croire que le gosse m’agaçait. Mais, dès que je l’ai découvert dans la balançoire, je l’ai aimé, comme un enfant qui serait le mien, avec tout mon vieux cœur de Papa qui n’avait jamais servi. Du jour où je l’ai tenu dans mes bras, il était à moi, et, jamais, tu l’entends, je ne te l’aurais laissé emporter pour le mettre à l’Assistance ou chez les bonnes sœurs comme tu en avais l’idée.

M^{me} Foulon est stupéfaite et vexée, stupéfaite parce que son mari ne l’a pas habituée à des discours si longs et vexée de voir qu’elle a été trompée.

– D’abord, dit-elle, je n’aurais jamais donné Lulu à l’Assistance ni aux bonnes sœurs, et quand j’ai été à l’église, je n’ai même pas attendu M. le Curé, ce M. le Curé que tu m’avais envoyé voir.

– J’avais voulu, pour t’occuper, histoire de

passer le temps.

– Et je n’ai rien demandé, moi aussi j’avais mon idée et je savais bien ce que je voulais. Il n’y a pas que toi qui as aimé Lulu, dès le premier jour, je peux bien te dire une chose que je t’ai cachée jusqu’à présent, c’est qu’il n’y avait pas deux heures que Lulu était chez nous qu’il a voulu m’embrasser, et il m’a embrassée comme s’il m’avait toujours connue.

– Moi aussi, il m’a embrassé.

– Peut-être bien, je n’étais pas là pour le voir, mais ce que tu ne peux nier, c’est que Lulu, les premiers temps, voulait toujours venir avec moi. Il te quittait, père Édouard, dès qu’il me voyait, il tendait ses petits bras, et il fallait que je le prenne, sans cela il savait faire comprendre son mécontentement. Petit, il me préférait, tu le sais bien.

– Naturellement, c’est toi qui lui donnais à manger et ne permettais à personne de te remplacer. Ah ! tu savais bien ce que tu faisais, mais dès que Lulu a grandi, il a compris.

– Il a compris quoi ? demande la vieille menaçante.

Et le père Édouard qui ne veut pas la contrarier, ajoute en riant :

– Qu’il devait nous aimer autant l’un que l’autre. Là, es-tu contente ? Et puis, peut-être qu’on ferait bien de ne pas se disputer, un jour comme aujourd’hui où si Zozo n’avait pas été le petit bonhomme qu’il est, notre Lulu ne serait plus là.

– Tu as raison, père Édouard, faut pas se disputer un jour comme aujourd’hui. Et même je peux te dire quelque chose que je n’ai jamais encore osé te dire.

– Tu n’as pourtant pas peur de moi.

– Non, mais vous, les hommes, parfois, vous avez de si drôles d’idées. Lulu, somme toute, c’est un enfant trouvé.

– Pas tout à fait, puisque c’est sa mère qui l’a mis dans la balançoire en nous demandant de le prendre.

– Naturellement, mais enfin, nous ne savons

rien de lui, même pas s'il est baptisé. Alors, pendant qu'on est à Saint-Cloud, et que Zozo a fait ce qu'il vient de faire, il faudrait aller trouver le curé, lui raconter l'histoire et s'il pense à un baptême, on prendra Zozo comme parrain, ça sera sa récompense.

Le père Édouard se gratte la tête, réfléchit, et dit :

– C'est une idée de femme, et ma foi pas mauvaise, mais si tu as trouvé le parrain, tu as peut-être aussi trouvé la marraine ?

La vieille se lève pour aller chercher le café, et répond avec indifférence :

– La marraine, non, je n'y ai pas pensé.

– Ça m'étonne beaucoup, et je ne serais pas étonné que tu proposes à ton M. le Curé d'être la marraine. Hein ! dis-le donc que tu en meurs d'envie, et que tu n'oses pas le raconter au père Édouard ?

La vieille a rougi comme une jeune fille, et tout en servant le café elle répond :

– J'ose pas, j'ose pas, tu crois vraiment que

j'ai peur de toi ?

– Des fois, mais rassure-toi, pour le baptême, si tu es d'accord avec ton M. le Curé ça pourra s'arranger, c'est une affaire de femme que je te laisse. Mais si tu as une idée, ma vieille, moi j'en ai une aussi. Lulu, n'est-ce pas, c'est notre enfant, tu es d'accord ?

– Bien sûr.

– Alors faut penser à son avenir, et les balançoires, vois-tu, c'est bon pour des vieux comme nous. Je vais vendre le métier et j'en achèterai un autre, un beau, que Lulu trouvera quand nous ne serons plus là.

M^{me} Foulon ne répond pas, elle regarde son mari attentivement et elle analyse sans s'en rendre compte les signes de sa vieillesse.

Le père Édouard va avoir soixante-sept ans, il est encore très robuste, mais tout de même le temps, ce grand destructeur, a commencé son mauvais ouvrage. Les bras sont encore solides et peuvent, comme par le passé, remuer de gros fardeaux, les jambes fournissent le travail qu'on

leur demande, et le père Édouard reste toute une journée et une partie de la nuit à appeler et à recevoir les voyageurs des balançoires. Mais, combien de temps cette santé durera-t-elle ? Peut-on espérer qu'il pourra travailler encore des années et assumer la charge d'une grande attraction ?

– Eh bien, tu ne réponds pas, la vieille ?

– Je réfléchis et je me demande si c'est raisonnable ce que tu proposes, on est vieux, tous les deux.

– On est vieux pas tant que tu le crois, je me sens encore très solide et capable d'entreprendre quelque chose pour mon Lulu. Ce gamin-là, c'est ma force et, bâti comme il est, il pourra bientôt m'aider. Alors vois-tu, je n'hésite pas et... et... si tu y consens, à Montmartre, à Noël, un bel anniversaire pour nous, on aura le nouveau métier.

M^{me} Foulon comprend qu'il faut céder. Le père Édouard a accepté le baptême et la marraine, elle doit accepter le métier.

Elle ne termine pas sa phrase, car le petit garçon, que le grog a plongé dans un lourd sommeil, s'agite dans son lit comme s'il voulait se réveiller et les deux vieux qui, tout en discutant, regardent sans cesse le cher visage, s'en aperçoivent ensemble et se précipitent vers le petit lit.

Père Douard et Mabel se penchent vers cet enfant qui rêve, espérant que Lulu pense à eux. Deux fois de suite ses petites lèvres s'entrouvrent et, d'une voix claire, distincte, Lulu, dit : Maman.

Ce nom qui appartient à une autre, les vieux croyaient que Lulu l'avait oublié et voilà que ce petit enfant appelle celle qui l'a abandonné parce qu'elle était malade et sans argent. Le papier trouvé sur Lulu est soigneusement conservé dans l'armoire à glace de leur chambre avec les petites affaires que Lulu portait ce jour-là.

En entendant appeler celle qui, en un soir de détresse, l'a écrit, les vieux pensent qu'il faudra, plus tard, parler à Lulu de cette maman qui est peut-être bien morte, mais qui l'a beaucoup aimé : Ayez pitié de mon Lulu, de mon petit roi,

de mon enfant.

Et pendant que les vieux pensent à cette inconnue qui, une nuit de Noël leur a fait un si beau cadeau, cette inconnue, après s'être débattue pendant neuf mois avec la mort, part aujourd'hui pour un sanatorium, et il lui faudra trois années au moins pour guérir, si elle guérit !

Faible comme on peut l'être après un long séjour dans un hôpital, sans argent, avec quelques vêtements usagés qu'une dame charitable lui a apportés, elle va être embarquée, ce soir, dans un compartiment de troisième classe, avec des compagnes aussi malades qu'elle, pour un long voyage. Comment supportera-t-elle cette fatigue ? Elle ne s'en soucie pas, elle doit partir à dix-sept heures et elle a eu la permission de quitter l'hôpital deux heures avant le départ, elle retrouvera à la gare ses compagnes.

Dès qu'elle a été dehors, elle s'est dirigée vers le métro, une camarade pitoyable lui avait donné deux tickets, car elle est toujours sans argent, pour faire la course urgente qu'elle désirait faire avant de quitter Paris.

Elle est descendue à Vincennes et à peine sortie du métro, elle se dirige vers la grande avenue où une fête foraine est installée.

Entrevoir son enfant avant de partir pour le sanatorium, c'est le seul bonheur qu'elle espère.

Avant de se mettre à parcourir la fête à la recherche des balançoires et de la belle roulotte rouge, elle se repose sur un banc. Il faut être solide et certaine de son cœur et de son courage pour voir de loin un petit qui est à vous et qu'on n'a pas le droit de prendre dans ses bras pour l'embrasser avant de s'en aller.

Reposée, elle se dirige vers la fête foraine, une petite fête où les baraques ne sont pas nombreuses. Déjà elle aperçoit, à l'entrée de la grande avenue, des balançoires.

Avec quelle angoisse elle s'en approche. Quelques enfants ont pris place dans les nacelles. Elle regarde ces petites coquilles de bois mais elle ne reconnaît pas la couleur ; ces balançoires sont vertes et jaunes et elle est certaine que celle dans laquelle elle a déposé son enfant était rouge et blanche.

Elle longe les baraques. Elle passe devant les manèges, elle ne s'arrête pas. Les balançoires, il n'y a que cette attraction qui l'intéresse.

Enfin, au bout de la fête, elle en découvre, mais ce sont des balançoires d'enfant, toutes petites, qui ne ressemblent en rien à celles dont elle se souvient. Va-t-elle ne pas retrouver ce grand portique où dix où douze nacelles étaient accrochées ! La nuit de Noël, la fièvre lui permettait-elle d'enregistrer ses souvenirs ? A-t-elle vu en délirante ou en personne sensée ? Quel problème ! Si elle guérit, comment pourra-t-elle retrouver son Lulu ? Oh ! elle ne pense pas à le reprendre, s'il est heureux et aimé, elle le laissera avec ceux qui l'auront adopté. Elle, que pourrait-elle lui offrir ? Une santé chancelante et la misère. Elle ne possède rien sur la terre, orpheline, elle n'a pas connu ses parents et le père de Lulu est mort avant que son fils ne vînt sur la terre.

De nouveau, elle passe devant les baraques, les manèges, s'imaginant qu'elle va découvrir les balançoires, mais sa recherche est vaine. Elle va

derrière la fête, elle y trouvera peut-être la roulotte rouge. Ah ! elle se rappelle bien, c'est une grande voiture avec de petites fenêtres, et devant la voiture un escalier en bois.

Mais elle longe les roulottes et ne trouve pas celle qu'elle cherche. Douloreuse promenade. Quand, pour la sixième fois, elle traverse la fête, elle est à bout de force et désespérée ; les balançoires qu'elle croyait reconnaître entre toutes, elle ne les a pas reconnues. Et pourtant les forains sont là, l'un près de l'autre, comme à Montmartre, et de Lulu, son petit roi, aucune trace.

Sur le banc où, en sortant du métro, elle s'est assise pour se reposer, elle s'assied de nouveau. C'est trop de misère, trop de chagrin, trop de douleur. Lulu, son Lulu est perdu, elle ne saura jamais ce qu'il est devenu.

Et voilà qu'au milieu de son immense douleur, Celui qui voit toutes les peines lui envoie un de ses anges. Un petit garçon, qui peut avoir cinq ans, passe près du banc et voit cette femme qui sanglote, il s'approche, et lui dit :

– Pourquoi tu pleures, Madame, on t’a battue ?

Et tendant la sucette qu’un camarade de son papa lui a donnée :

– Suce un peu, tu verras, c’est bon, t’es une maman ?

Paroles d’un enfant, geste de bonté d’un petit qui donne son cœur. Là-bas, à Saint-Cloud, d’une roulotte cachée sous les arbres, un nom s’est envolé, un ange l’a recueilli et est venu l’apporter à celle qui pleurait ayant perdu toute espérance. Elle caresse le petit garçon qui lui a parlé, elle refuse l’offre de la sucette, puis elle s’en va vers le métro qui la conduira à la gare où elle retrouvera ses compagnes.

Elle veut guérir parce qu’elle est une maman et qu’une maman ne doit jamais perdre courage.

V

Les petits forains ont leur école, deux longues voitures vertes, reliées entre elles par une terrasse. À partir de cinq ans les enfants, garçons et filles, viennent à cette école qu'une directrice dirige depuis des années avec la science qu'elle a acquise et le cœur que Dieu lui a donné.

Les enfants qui veulent travailler travaillent, mais ceux qui sont un peu paresseux, il y en a, hélas ! essaient chaque fois qu'ils le peuvent, de manquer l'école. La directrice, M^{me} Colas, déplore ces absences et quand, la fête installée, les paresseux reviennent, elle a une manière de leur demander des explications qui fait baisser la tête aux plus audacieux. M^{me} Colas est aimée de tous ses élèves, aussi parfois, pour elle, rien que pour elle, les paresseux renoncent à ces jours de congé qu'ils s'offrent.

Un des meilleurs élèves, c'est Lulu, le filleul

des Foulon. Venu à l'école dès son plus jeune âge, il s'est distingué par son application, son intelligence et son désir de rendre service aussi bien à ses maîtresses qu'à ses camarades. Zozo, son professeur promu parrain, lui a appris tous les exercices qu'il savait et il lui a appris aussi à être serviable et bon. Devenu un grand garçon Zozo est au régiment et Lulu, qui doit avoir à peu près onze ans, va, cette année, faire sa Communion Solennelle et passer son certificat.

À la fête du Trône, installée dans la large avenue qui conduit à Vincennes, chaque année cinq mille forains se retrouvent et ce jeudi de mai, l'école est ouverte.

Va-t-on travailler, aujourd'hui, jeudi, ce serait une chose extraordinaire. Alors pourquoi l'école est-elle ouverte et pourquoi M^{me} Colas, en grande toilette, est-elle assise devant son bureau sur lequel deux bouquets de lilas s'épanouissent ?

Souriante, M^{me} Colas reçoit les enfants qui arrivent les uns après les autres, ayant revêtu, les filles, leurs plus belles robes, les garçons, leurs plus beaux costumes.

Bien sagement, sans se pousser, les garçons s'asseyent sur les bancs, devant les petits bureaux rivés au parquet ; tout le côté droit de la voiture est occupé par eux et le côté gauche par les filles qui inspectent mutuellement leurs toilettes. L'école est pleine à craquer, toutes les classes sont là, et on a dû mettre des bancs supplémentaires pour asseoir les élèves.

Ce qui est extraordinaire et chose peu habituelle, c'est que le silence règne, les enfants sont émus, et cette émotion se lit sur leurs petits visages.

M^{me} Colas se lève et parle, les garçons ont croisé leurs bras, les filles ont joint leurs mains et avec quelle attention la directrice est écoutée !

– Mes enfants, je vais vous rappeler en quelques mots, afin que vous compreniez, ce que vous allez faire. Écoutez-moi bien.

Recommandation inutile, tous les petits visages sont tournés vers la directrice.

– À l'école foraine, reprend-elle, nous allons avoir un concours où vous pourrez tous

concourir. Vous allez, mes enfants, élire un roi ou une reine, mais ce roi ou cette reine, vous, mes petits, vous ne les choisirez pas seulement parce qu'ils seront beaux.

« En votre conscience vous allez descendre, c'est une descente qui se fait très facilement, on ferme les yeux, on rentre en son particulier et on s'interroge. Vous, les enfants de l'école foraine, vous devez faire roi ou reine le petit garçon ou la petite fille qui vous a semblé, non seulement le ou la meilleure élève, mais aussi le ou la meilleure camarade. Celui ou celle qui est toujours prêt à vous rendre service, à partager un goûter quand vous n'en avez pas reçu, à aider le plus petit, le plus faible, le moins heureux, à tâcher d'excuser la faute qui n'est pas sienne, enfin, celui ou celle que vous allez choisir, sera le roi ou la reine de la Bonté.

« La bonté, mes enfants, vaut mieux que la beauté, d'abord parce que la beauté est une chose périssable que les années emportent, tandis que la bonté est une qualité qui rend heureux d'abord celui qui la possède, puis sa famille et ses amis.

La bonté crée du bonheur. Vous êtes, aujourd'hui, mes petits amis, des électeurs et pour qu'une élection soit une chose juste, il faut la faire avec toute sa conscience. Réfléchissez, passez en revue, c'est permis aujourd'hui, tous vos camarades, rappelez-vous si leurs gestes ont été d'accord avec leurs paroles. Ne vous ont-ils pas promis des choses qu'ils n'ont pas tenues ? Chaque promesse qu'on ne tient pas est un mensonge et vous savez que le mensonge est un vilain défaut.

« Cherchez le ou la meilleure élève, celui ou celle qui vous donne l'exemple du travail, du courage. Rappelez-vous les récréations de chaque jour, quel est celui ou celle qui pense aux petits, qui les protège. Enfin, quel est la fille ou le garçon qui n'a jamais un mot méchant pour ses camarades ?

« Interrogez-vous bien, mes petits, je vous laisse dix minutes, c'est suffisant pour écouter sa conscience, et puis sur chacun des papiers blancs que vous trouverez dans vos pupitres, vous inscrirez un nom. Cela fait, vous plierez le papier

et vous le mettrez par la fente, dans cette boîte fermée. Et quand vous aurez tous voté, nous dépouillerons les bulletins avec deux de vous comme témoins. »

M^{me} Colas se rassied et, prenant le cahier des présences, elle a l'air de vérifier, mais elle observe les électeurs.

La plupart des garçons réfléchissent les yeux fermés, comme elle leur a recommandé. Lulu, le filleul des Foulon, Lulu qui a un charmant visage couronné par des cheveux couleur des épis mûrs, a enfoui sa tête dans ses mains et M^{me} Colas ne voit plus que les cheveux indisciplinés si légers que le moindre vent les éparpille et les fait friser comme ceux d'une fille. Lulu est descendu en son particulier et, ce petit garçon étant profondément honnête, M^{me} Colas est sûre qu'il désignera le ou la camarade qu'il juge digne du grand honneur. Roi ou reine de la bonté, qui donc parmi tous les fabricants actuels de majestés a pensé à cette royauté-là ?

Ce qui est admirable, c'est qu'aucun enfant ne se consulte, même les filles si bavardes et qu'il

faut toujours surveiller, les filles se taisent.

M^{me} Colas se rend compte de l'embarras des électeurs et elle intervient.

– Mes enfants, maintenant que vous avez réfléchi, il faut mettre le nom de celui ou de celle qui vous semble digne du titre que vous allez lui offrir. Les garçons, n'ayez aucun scrupule, ne vous imaginez pas que c'est humiliant pour vous de voter pour une de ces demoiselles, au contraire, si votre conscience vous le dit, obéissez-lui. Et vous, mesdemoiselles, ne redoutez pas de choisir parmi les garçons votre roi, si vous trouvez que l'un d'eux mérite ce titre, n'hésitez pas à l'écrire sur le papier qui est devant vous. Que la vieille rivalité existant entre les garçons et les filles disparaisse ! Aujourd'hui ne nous occupons que des qualités de chacun et, surtout, de la plus belle, de celle qui fait pardonner aux enfants la possédant tous leurs autres défauts.

« La bonté, voyez-vous, mes petits amis, devrait être le levier du monde, un levier, c'est une grande barre rigide qui sert de point d'appui

pour soulever les poids lourds. Eh bien ! si la bonté était la règle de vie de tous les hommes, il y aurait sur la terre beaucoup moins de misère et de souffrance. L'intelligence, c'est une chose superbe, mais quand la bonté n'est pas très près d'elle, elle peut faire beaucoup de mal. Réfléchissez encore un instant très court, puis, sans hésitation, maintenant, votez. »

Les enfants obéissent, tous, presque ensemble, écrivent un nom et, cela fait, plient le papier, attendent un geste de M^{me} Colas pour aller le mettre dans la boîte qui est sur le bureau.

M^{me} Colas appelle les garçons, c'est extraordinaire, mais dans toutes les réunions les hommes passent toujours avant les femmes ; maintenant les filles.

Tous les papiers sont dans la boîte et les enfants, retournés à leur place, attendent dans le silence. M^{me} Colas appelle une fille : Mimi, un garçon, Marcel ; ils vont être les contrôleurs du dépouillement.

Le contenu de la boîte est jeté sur la table et, debout, tant leur anxiété est grande, les enfants

regardent M^{me} Colas dépouiller les papiers et les ranger devant elle. La maîtresse explique ce qu'elle fait.

– Nous allons mettre tous les mêmes noms ensemble, puis, après, devant vous, je les compterai et le nom de l'écolier ou de l'écolière qui aura le plus de voix sera le gagnant du concours, c'est-à-dire le roi ou la reine des petits forains.

Garçons et filles ont quitté leurs bancs et se sont massés devant le bureau de M^{me} Colas : on ne peut pas attendre patiemment le résultat d'une pareille élection. Ceux qui ne peuvent approcher ont grimpé sur les bancs pour mieux voir et M^{me} Colas les laisse faire.

Une chose paraît aux enfants extraordinaire, il y a devant M^{me} Colas deux tas de bulletins, un est si petit qu'il semble n'avoir qu'un seul bulletin, tandis que l'autre est déjà très important et chaque papier que M^{me} Colas déplie vient le grossir. Pour le même roi ou pour la même reine les enfants ont tous voté. L'impatience devient générale et les électeurs interrogent leur

directrice.

– Madame Colas, qui c'est qu'est roi ?

– Madame Colas, a-t-on une reine ?

– Attendez, mes petits, il y a encore des papiers à regarder et puis, devant vous, nous allons compter. Vous étiez cinquante électeurs, vous avez fait, je crois, une belle élection.

– Qui c'est, Madame Colas ?

– Une fille ou un garçon ?

La directrice ne répond pas, mais elle a pris le gros tas des petits papiers et, lentement, en regardant les enfants, elle compte. Un, deux, trois, quatre, ainsi jusqu'à quarante-neuf. Quarante-neuf électeurs, l'unanimité moins une voix, ont désigné Lulu pour être roi de la bonté, roi des petits forains !

Au milieu de ses camarades, ne se doutant guère de la récompense qu'il va recevoir, Lulu, en entendant son nom suivi du titre qui lui échoit, devient tout pâle, puis très rouge, et ses yeux bleus regardent M^{me} Colas, des yeux qui demandent si, vraiment, leur propriétaire mérite

pareil honneur. Mais ses camarades répondent à cette muette interrogation.

– Vive Lulu, bravo Lulu, vive notre roi ; et garçons et filles se précipitent pour embrasser le nouveau monarque.

– Écoutez, dit M^{me} Colas, ravie de l'élection qui récompense son meilleur élève, une petite fille a eu une voix, c'est une camarade que vous aimez tous : Mimi. C'est l'électeur Lulu qui, probablement, l'a désignée, elle sera si vous le voulez bien, la demoiselle d'honneur de votre jeune roi.

Mimi ressemble à ces fleurs délicates qui ne peuvent quitter les serres, elle est aimée de tous les écoliers et, particulièrement, de Lulu, auquel Zozo l'a confiée. Mimi qui tousse chaque hiver est une petite fille délicieuse, élève manquant l'école à cause de sa santé, mais élève douce, attentive, et camarade gentille qui n'ose se mêler aux jeux des enfants bien portants. Mimi peut être la demoiselle d'honneur du roi, aucune des filles n'en sera jalouse.

Les garçons entourent le roi, en prennent

possession. Lulu est à eux, maintenant, autant qu'aux Foulon, les filles poussent Mimi, afin qu'elle prenne la place à laquelle elle a droit.

M^{me} Colas a disparu dans une petite pièce et revient avec un grand plateau où il y a des verres, une bouteille de sirop, de l'eau piquante et des biscuits. Surprise qu'elle réservait aux électeurs et à leur roi.

Sirop et eau piquante servis, garçons et filles trinquent avec entrain à la santé du roi. Le roi boit, vive notre roi ! Et après ces libations permises, les garçons décident qu'on va sortir tout comme les reines de beauté avec le roi et sa demoiselle d'honneur.

Mais une chose les embarrasse. Comment désigner Lulu à la foule qui doit l'admirer. Roi de la bonté, c'est un titre !

M^{me} Colas a pensé à tout, elle a pour le roi une superbe couronne en carton doré et la demoiselle d'honneur reçoit des branches de lilas blanc. C'est parfait, le cortège maintenant peut se mettre en route. Un baiser à M^{me} Colas qui leur a préparé un si beau jeudi, et les cinquante enfants quittent

l'école en criant :

– Vive Lulu, vive notre roi !

Le cortège s'organise. Les deux plus grands, une fille et un garçon, classe du certificat, ouvrent la marche, puis vient Lulu, couronne posée sur ses cheveux blonds tout bouclés et Mimi, très jolie dans sa robe blanche, qui tient bien serrés contre sa poitrine les lilas blancs. Les autres enfants marchent derrière eux, un garçon, une fille, un vrai cortège qui ressemble à ceux qu'on voit entrer les jours de mariage, dans les grandes églises de Paris.

La première visite qui s'impose, c'est la visite aux parents du roi. Le père Édouard a une des plus belles attractions modernes, des avions qui prennent des voyageurs et les font tourner dans le ciel à une vitesse telle qu'on croit faire un voyage aérien. Beau manège marchant à l'électricité, mais pour lequel il faut des monteurs très habiles, car toutes les pièces sont délicates et doivent être parfaitement ajustées. Mais le père Édouard, malgré ses soixante-quinze ans, surveille attentivement le montage et le démontage, aussi

son beau manège ne connaît pas les pannes.

Quand le cortège arrive devant le manège, le père Édouard, casquette sur la tête, lunettes sur le nez, est derrière la caisse, surveillant la caissière. Ce groupe d'enfants en tête duquel est Lulu, attire son attention et il vient voir de près ce qu'on a mis sur la tête de l'enfant. Marcel explique que Lulu vient d'être nommé roi des enfants forains, roi de la bonté, et que la belle couronne donnée par M^{me} Colas désigne sa royauté.

Le père Édouard ne s'étonne pas de cet honneur. Il embrasse la jeune majesté et sa demoiselle d'honneur et il invite le roi et ses courtisans à faire un voyage en avion.

Des cris de joie répondent et le père Édouard, retrouvant sa voix d'autrefois, sa voix de parade, prie les clients qui attendent de bien vouloir céder leur tour au petit roi des forains et à ses sujets.

Le public parisien adore les majestés, le petit roi des forains est admiré comme il sied, et lorsque le cortège est installé dans les avions, le jeune souverain et sa demoiselle d'honneur

apparaissent si gentils, que le public crie :

– Vive le petit roi des forains !

En plein ciel, avec Mimi blottie contre lui, Lulu entend ces acclamations et se rappelant ce qu'il a vu faire au Président de la République rencontré dans Paris, un jour où le Président se rendait à quelque inauguration, il soulève sa couronne remplaçant le chapeau qu'il n'a pas.

Le public comprend l'intention du jeune forain et les cris redoublent. Le père Édouard est content, si content que la joie chez les vieillards étant près des larmes, il a peur que ses employés s'aperçoivent qu'il pleure.

Quel malheur que la vieille ne soit pas là et qu'elle ne voie pas son Lulu avec sa couronne, acclamé par une foule qui paraît si contente de crier :

– Vive le roi !

À la descente des avions les enfants remercient gentiment le père Édouard qui leur a fait faire un si beau voyage, puis le cortège se reforme et le roi et sa cour vont continuer leur

promenade dans la fête.

En embrassant le jeune souverain, le père Édouard lui dit :

– N’oublie pas la vieille, elle sera si contente de te voir avec ta couronne.

Et Lulu répond :

– Sois tranquille, nous irons tous chez Mabel.

Pendant une heure les enfants promènent le roi, bien accueilli par tous les parents, et puis, comme le soir est venu, ils se décident à se séparer, mais avant il faut reconduire jusque chez lui le souverain.

Cette fois, ils quittent la grande avenue où est installée la fête, et passent derrière les boutiques où sont les roulottes. Devant une roulotte rouge, Lulu appelle : Mabel.

M^{me} Foulon est sur sa terrasse. Elle apparaît derrière les jardinières accrochées de chaque côté de la porte, où les géraniums roses fleurissent, c’est le jardin ambulant de Lulu.

Pour mieux voir, Mabel met ses lunettes sur son front et regarde Lulu coiffé d’une couronne,

qui tient par la main Mimi en grande toilette et, derrière le gentil couple, tous les enfants forains.

Marcel, le grand, explique le nouveau titre de Lulu et comme son mari, M^{me} Foulon trouve la chose naturelle.

Que faire pour remercier les petits forains qui ont si bien su choisir leur roi ? M^{me} Foulon est embarrassée. Des bonbons, ils ont dû en recevoir sur toute la fête, des gâteaux aussi. Que pourrait-elle leur donner ?

Après quelques secondes de réflexion, elle se souvient que ce matin, au marché, elle a acheté un panier de belles cerises dont elle veut faire demain des confitures. Ces cerises ne verront jamais le feu, prenant le panier plein elle donne à chaque petit une belle poignée. Ces cerises créent de la joie. Les enfants s'en parent les oreilles, et les tenant dans leurs mains s'en vont tout heureux de leur journée et de leur souverain.

Seule, Mimi est restée, Lulu a trouvé tout naturel de l'installer sur la terrasse afin qu'elle se repose un peu avant de s'en aller, la journée pour une petite fille si fragile a été fatigante. Thérèse,

sa sœur jumelle, s'est chargée de dire à ses parents que Lulu gardait quelque temps encore sa demoiselle d'honneur.

Ayant les deux petits pour elle toute seule, Mabel se fait raconter dans les plus petits détails la journée, l'élection et la promenade triomphale dans la fête.

Lulu est bien content, mais il désire être modeste. M. l'Abbé au catéchisme l'a recommandé, il voudrait raconter vite, mais Mabel et Mimi ne le permettent pas et quand le jeune roi oublie quelque chose, sa demoiselle d'honneur le lui rappelle. Ainsi, dans tous ses détails, M^{me} Foulon connaît cette journée de gloire de son Lulu qui sera pour elle une journée dont elle se souviendra toujours, une journée presque historique. Elle décide que Mimi restera à dîner avec le roi et comme elle va aller chez le pâtissier commander une glace et prendre chez l'épicier une bouteille de champagne, du vrai, elle prévient la famille de Mimi.

Encore alerte, malgré la soixantaine largement dépassée, M^{me} Foulon s'en va avec un panier vide

et une bourse bien garnie, les deux enfants restent sur la terrasse assis près du jardin suspendu de Lulu. Ils sont tous les deux un peu fatigués. Ils se taisent quelques minutes, puis la petite main libre de Mimi, l'autre tient toujours les branches de lilas, se pose sur celle de Lulu et de sa voix claire, si pure, elle dit :

– Quel malheur que Zozo n'ait pas été là, il aurait été content, si content, faudra lui écrire et tout lui raconter.

– On écrira, Mimi, on écrira.

– C'est beau, reprend-elle, en regardant avec tendresse son jeune ami, d'être roi.

– Crois-tu, Mimi, que ce soit si beau ? Les rois, tu sais, on leur fait bien souvent du mal, tout le monde ne les aime pas et, parfois, on les tue.

– Les vrais rois, oui, on apprend ça dans les livres d'histoire.

Et Lulu, un peu triste de voir contester la valeur de sa royauté, répond :

– C'est vrai, je ne suis pas un vrai roi, c'est pour nous amuser, pour rire, qu'on m'a donné un

titre et qu'on m'a mis une couronne sur la tête.

Craignant d'avoir fait de la peine, aucun roi au monde ne vaut son Lulu, Mimi dit bien vite :

– Mais, Lulu, tu es notre roi, à nous, rien qu'à nous, le vrai roi des petits forains et pas celui de tout le monde. Comme ça on est tranquille, les méchantes gens qui détestent les rois ne te tueront pas. Tu comprends ?

Et gravement Lulu répond :

– Je comprends.

VI

Au sanatorium de Brilloy, sanatorium bâti en plein midi, au flanc de la montagne, il y a rarement des lits disponibles, car ce sanatorium, bien dirigé, est connu des médecins et, longtemps d'avance, ils y font inscrire leurs malades.

Par quel hasard miraculeux ou voulu de Celui qui dirige notre vie, la maman de Lulu a-t-elle été envoyée dans ce sanatorium.

À l'hôpital de la Pitié, l'infirmière de service s'était intéressée à cette malade qui, dans son délire, répétait toujours la même chose : « Lulu, mon petit roi. » Ces mots prononcés avec tant de douleur ne pouvaient laisser indifférents ceux qui les entendaient, aussi pour calmer la délirante qui paraissait souffrir d'une peine secrète, l'infirmière avait répondu : Lulu est content, Lulu est heureux, ne vous tourmentez pas. Ces affirmations étaient-elles comprises de la malade,

on ne savait, mais chaque fois que l'infirmière compatissante prenait son service, le 39 devenait calme, cessait d'appeler Lulu et de pleurer.

Quand le délire s'apaisa la malade se révéla si patiente, si douce, que, non seulement les infirmières s'y attachèrent, mais les malades aussi s'intéressèrent à cette femme condamnée qui semblait vouloir guérir. Surpris de la défense qu'elle apportait à la maladie, le médecin parla de sanatorium. La surveillante demanda à l'Assistante Sociale de tâcher d'avoir pour le 39 une place à Brilloy.

Il fallut attendre de longues semaines, constituer un dossier du 39, la chose n'était pas facile puisque la jeune femme n'avait aucun papier d'identité et qu'elle disait avoir oublié son passé.

Et toutes les questions semblaient lui être si douloureuses que les plus curieuses des infirmières n'osaient la questionner.

Au bout de quelque temps l'Administration se décida tout de même à constituer un dossier qui ne ressemblait à aucun autre et, grâce à la

persévérance de l'Assistante Sociale, après six mois d'hôpital, M^{me} Lulu, ce nom lui restait, reçut un jour l'annonce de son admission au sanatorium de Brillloy.

Une année passa, M^{me} Lulu, qui avait eu d'abord beaucoup de peine à supporter l'air rude de la montagne, sembla vouloir guérir et, à la fin de l'année, le directeur l'appela dans son bureau pour lui dire que si elle pouvait trouver un petit emploi à la campagne, le médecin lui permettait de le prendre ; mais il lui fallait encore, pour fortifier des poumons très fragiles, de longs mois de grand air et de surveillance médicale.

Trouver un emploi quand on n'a ni argent, ni famille et que depuis deux années on est à l'hôpital ou au sanatorium, c'est une chose impossible. M^{me} Lulu le dit au directeur et lui demanda s'il ne voudrait pas l'employer au sanatorium, elle accepterait l'emploi le plus pénible.

Le docteur eut pitié de cet abandon avoué et offrit à la jeune femme d'aider la lingère, petit emploi peu rétribué mais qui lui permettait de

fortifier une santé encore chancelante.

Avec joie M^{me} Lulu accepta et elle fut une employée consciencieuse qui travaillait avec tant de courage qu'elle eut l'estime de la femme sous les ordres de laquelle elle était. Et un jour où une surveillante d'étage vint à manquer, le directeur, qui avait confiance en M^{me} Lulu, lui donna ce poste beaucoup plus rémunérateur que le premier.

M^{me} Lulu fut une surveillante remarquable, qu'infirmières et malades aimèrent. Le directeur la trouvait une employée de premier ordre mais s'étonnait de certaines choses qu'il avait découvertes la concernant. Elle était d'une économie si grande qu'elle ressemelait elle-même ses chaussures et n'avait aucune autre robe que les blouses blanches données par l'Administration. Jamais on ne la voyait faire la moindre dépense, ses jours de congé, elle refusait de descendre au village proche et toujours restait au sanatorium, profitant de son repos pour raccommoder jusqu'à l'extrême limite ses propres affaires.

M^{me} Lulu ne recevait jamais de lettres, un seul

journal lui arrivait régulièrement dont elle devait payer l'abonnement et qui s'appelait « L'Industriel Forain ». Quand ce journal lui était apporté avec les lettres des malades, il disparaissait dans une poche de son tablier et ce n'est que le soir, dans sa petite chambre qu'elle se mettait à le lire. Elle suivait les perpétuels voyages des forains, ces errants, qui sillonnent la France du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, mais elle savait aussi que tout un groupe de forains quittait rarement la périphérie de Paris. Elle s'intéressait aux annonces qui indiquaient les ventes de matériel, notant sur un petit carnet, caché sous son matelas, le prix de certaines caravanes proposées, ces caravanes sont les maisons roulantes où habitent les forains.

Sous son matelas, il y avait aussi toutes ses économies, et quand elle était lasse ou plus triste que d'habitude, elle prenait le sac de toile où les billets étaient serrés et comptait son trésor. Avare, peut-être, mais cette avarice avait un but que M^{me} Lulu ne confiait à personne, car M^{me} Lulu si douce, si bonne, ne bavardait jamais.

Un jour d'hiver, où la neige tombait, une malade était arrivée dans son service, une malade qui n'était pas de France, mais qu'une recommandation influente envoyait dans ce sanatorium.

Cette femme s'appelait Medgé. Née aux Indes, elle avait vécu une partie de sa jeunesse avec les plus célèbres fakirs de ce pays. À Paris, toute une saison, elle avait été à la mode, voyante extralucide, prédisant l'avenir et découvrant le passé. Mais la mode est capricieuse, Medgé eut moins de clients, et ne pouvant garder l'appartement luxueux qu'elle avait, elle s'installa dans une roulotte et courut les fêtes. Elle y gagna bien sa vie, mais un jour, la maladie s'abattit sur elle, elle n'avait pas l'habitude des hivers français froids et pluvieux. Cette fleur du soleil se fana sous le ciel gris de Paris. Des bronchites successives, puis une pleurésie la conduisirent à l'hôpital d'où elle fut envoyée au sanatorium. Elle y arriva très malade. Le directeur n'aimait pas les cas désespérés, il fut très mécontent et recommanda à M^{me} Lulu de surveiller particulièrement M^{me} Medgé qui, probablement, ne supporterait pas le

climat un peu rude de la montagne.

Pendant six mois la jeune femme lutta ; aux jours chauds de l'été, elle parut vouloir guérir et au bras de M^{me} Lulu, on la vit se promener dans le jardin qui entourait le sanatorium. Elle passait, entourée de voiles couleur du temps, voiles qui encadraient son fin visage et s'enroulaient autour de son corps souple. Les heures et les jours où son service la laissait libre, M^{me} Lulu restait près de M^{me} Medgé et quand elle avait fini de raccommoder ses affaires, elle prenait un cahier rangé dans l'armoire, – M^{me} Medgé, malade payante, avait une chambre pour elle seule, – et écrivait ce que l'Indienne dictait. Secrets de la voyante, secrets qu'elle ne voulait pas emporter avec elle et qui pouvaient servir à une autre désirant gagner sa vie comme elle avait gagné la sienne.

Quand, lasse d'écrire, la surveillante demandait à se reposer, les yeux mi-clos, M^{me} Medgé continuait à raconter à celle qu'elle avait choisie pour amie, des histoires de son pays. Science des fakirs, tours de sorciers, naissance

des fleurs géantes que l'Europe ne connaît pas. Avec quel plaisir elle parlait de son enfance heureuse dans son pays, ce lointain pays qu'elle savait ne jamais revoir. Et dans cette chambre de sanatorium, perdue dans la montagne, elle évoquait les nuits chaudes où sur les terrasses des maisons, sous un ciel criblé d'étoiles, on dort mieux que n'importe où. Et le soleil de là-bas, ce soleil auquel celui de France ressemble si peu, comme il manquait à la malade ! Elle s'imaginait que si on avait pu la transporter aux Indes, le soleil de chez elle, son soleil, l'aurait guérie mieux que tous les soins. Mais hélas ! c'était une chose impossible, car les forces de la malade déclinaient chaque jour et le médecin savait que M^{me} Medgé ne verrait pas le prochain hiver. M^{me} Lulu le savait aussi et elle, qui depuis huit ans, n'avait voulu s'attacher à aucune des personnes connues au sanatorium, s'était mise à aimer l'Indienne et elle n'envisageait pas sans douleur la séparation.

Quand les nuits s'annonçaient mauvaises, M^{me} Lulu, son service fini, venait près de la malade, sur la chaise longue, dormant quand elle le

pouvait, mais étant près de M^{me} Medgé dès qu'une crise de suffocation la prenait.

Un soir, à l'heure où d'une chapelle proche l'Angélus sonnait, doucement, M^{me} Medgé s'endormit pour toujours en regardant la montagne blanche que le soleil couchant paraît des plus belles couleurs. M^{me} Lulu était près d'elle et le dernier sourire resté sur les lèvres à jamais closes avait été pour elle.

On enterra dans le petit cimetière qui entourait l'église la jeune Indienne qui n'avait en France ni parent ni ami.

Deux jours après son enterrement, un matin, M^{me} Lulu fut priée de descendre dans le bureau du directeur. Cet appel la surprit et l'inquiéta. Si consciencieuse qu'elle fût, elle avait toujours peur qu'une personne influente, ayant une protégée à caser, n'exigeât du directeur la place qu'elle occupait.

Anxieuse, M^{me} Lulu descendit, se demandant ce qu'on allait lui dire. Elle attendit un long moment, attente pénible. La place qu'elle avait au sanatorium lui plaisait, bien payée, elle pouvait

faire des économies et l'argent semblait être la seule chose qui l'intéressât. Les saisons passaient, les malades guérissaient et s'en allaient, chaque année emportait un peu de la jeunesse de M^{me} Lulu, tout cela paraissait lui être indifférent, elle avait un but, elle voulait l'atteindre.

M^{me} Medgé était venue, elle l'avait aimée, elle qui croyait ne plus pouvoir aimer personne, et la mort de cette amie la laissait désespérée et moins courageuse que d'habitude. L'avenir l'effrayait ; elle voulait encore rester au sanatorium trois années... trois années d'économies, de privations étaient nécessaires pour arriver à avoir la somme qu'elle voulait posséder en quittant Brilloy. Trois années, que cela vous semble long quand depuis tant de jours on lutte, on peine, sans le réconfort d'une affection.

À M^{me} Medgé, la surveillante avait parlé de son enfant, elle avait osé raconter à cette malade, devenue son amie, et qui allait mourir, l'abandon de Lulu, un soir de Noël.

Cette triste histoire intéressa M^{me} Medgé. Pour

la maman qui avait perdu son enfant elle fut bonne et chaque fois que la maladie lui laissait quelque répit, elle interrogeait la surveillante, l'obligeant à parler de ce petit qui vivait probablement avec les forains et que sa maman retrouverait un jour.

M^{me} Medgé était une voyante et prétendait connaître l'avenir, elle avait ouvert pour son amie la grande boîte venue des Indes et qui contenait ses objets de travail : livres aux extraordinaires images, rieurs séchées qui fleurissent dans l'eau, amphore, poignard, coupes de laque où l'eau prenait une couleur étrange, couleur que la voyante interprétait. M^{me} Lulu retrouverait son enfant, la chose était certaine, mais cette joie lui serait accordée par le feu, le feu, ce maître puissant, avec lequel toute lutte est impossible. M^{me} Lulu devait attendre patiemment l'heure de la réunion.

La porte du cabinet du directeur s'ouvrit et M^{me} Lulu fut priée d'entrer. Son chef lui apprit que M^{me} Medgé, quelques jours avant sa mort, avait remis au médecin ses dernières volontés.

Elle laissait à M^{me} Lulu, la surveillante qui l'avait si bien soignée, son coffre avec tout son contenu et ses affaires personnelles. Seule, M^{me} Lulu devait ouvrir le coffre, dont la clé avait été donnée au médecin.

L'administration permettait ce don et les affaires désinfectées et le coffre seraient portés aujourd'hui dans la chambre de la surveillante.

Le directeur félicita son employée, ce petit héritage était une juste récompense et il lui remit la clé ciselée qui paraissait être en or.

Moins malheureuse qu'elle n'y était entrée, M^{me} Lulu quitta le bureau et toute la journée, en faisant son service, elle pensa à celle qui avait été son amie. Le soir, quand elle entra dans sa chambre, elle vit le coffre, un coffre qu'elle connaissait bien et les affaires personnelles de la voyante, ses robes de soie claire et ses voiles couleur du temps.

Bien qu'elle fût très fatiguée par sa journée de service, M^{me} Lulu désira ouvrir le coffre pour regarder les choses de son amie, ces choses qu'elle lui avait à peine montrées et qui étaient,

prétendait-elle, une richesse pour celle qui, un jour, les posséderait.

Pieusement, comme si elle était au cimetière, M^{me} Lulu s'agenouilla près du coffre et, se servant de la clé finement ciselée, elle l'ouvrit.

Des voiles tissés d'or et d'argent, des voiles que M^{me} Lulu ne connaissait pas, apparurent, elle les admira, puis doucement les souleva. Les bijoux de M^{me} Medgé étaient là, bijoux que la voyante portait toujours, le beau livre, les coupes de laque, le poignard, les fleurs séchées, et au milieu de tous ces objets, le recueil des secrets de la voyante et une grande enveloppe cachetée sur laquelle M^{me} Medgé avait écrit : Pour Lulu et sa maman, avec toute ma reconnaissance.

La surveillante prit cette enveloppe cachetée par cinq grands cachets de cire rouge et, bien que cette enveloppe portât son nom, elle n'osa l'ouvrir. Que contenait-elle ? Et pourquoi M^{me} Medgé ne lui en avait-elle jamais parlé ? Secrets de son métier, révélations faites par des fakirs, chose que, peut-être, elle n'avait pas voulu dicter à cette surveillante qui rédigeait, pour lui faire

plaisir, le livre de ses souvenirs.

Enfin, M^{me} Lulu se décida à briser les cachets. Dans cette enveloppe il y avait des billets de banque, M^{me} Lulu les compta, et se rendit compte que cent mille francs lui étaient ainsi donnés.

Cent mille francs, cette somme venant grossir ses économies, lui permettaient de quitter le sanatorium dès qu'elle le voudrait. Était-ce possible que Dieu eût pitié d'elle et M^{me} Medgé avait-elle été choisie pour venir en aide à une pauvre maman qui craignait de manquer de courage.

Ah ! quelle prière jaillit du cœur de M^{me} Lulu, avec quelle émotion reconnaissante elle supplia le Maître de donner le bonheur à M^{me} Medgé qui avait pensé à Lulu et à sa maman.

M^{me} Medgé, voyante venue des Indes et qui n'avait vécu que cinq printemps à Paris, avait choisi pour héritière de sa petite fortune et de ses secrets celle qui avait été bonne pour elle, et cet héritage permettrait peut-être à M^{me} Lulu de retrouver l'enfant tant chéri qu'en un jour de détresse, elle avait été obligée d'abandonner.

Une partie de la nuit, M^{me} Lulu resta près de la boîte de Medgé, elle avait ouvert le beau livre et essayait de comprendre ce que la voyante appelait sa science et ses secrets. Science et secrets qui venaient d'un pays fabuleux, d'un pays qui reste pour les Européens plein de mystère et de rêve.

VII

Mimi, la gentille demoiselle d'honneur, a été malade une partie de l'hiver. Des bronchites répétées, de la fièvre, une vilaine toux qui secouait le petit corps, ont découragé la fillette et Lulu, bien souvent, l'a trouvée pleurant dans la roulotte où ses parents qui travaillaient étaient obligés de la laisser seule.

Le petit roi grondait d'abord, des larmes, est-ce permis ? puis il consolait, et Mimi, dès qu'il était là, ne se sentait plus triste et toussait moins.

L'hiver passé, Mimi a paru se remettre et Lulu, qui a mené sa petite amie au dispensaire, sait les soins qu'il lui faut, les médicaments qu'elle doit prendre et les fatigues défendues. Chaque jour, quand il fait beau, Lulu fait faire une courte promenade à Mimi, puis il l'installe sur la terrasse des Foulon où une chaise longue attend la petite malade, et Mabel, pour faire

plaisir à Lulu, lui tient compagnie.

Actuellement la fête est installée sur l'Esplanade des Invalides, cette grande place carrée que la Seine borde et qui a pour fond le monument des Invalides avec tous les glorieux souvenirs qu'il garde.

Aujourd'hui, comme il fait beau, Lulu s'est dépêché de déjeuner, il veut promener Mimi avant d'aller à l'école. Devant la caravane, Mimi qui a presque bonne mine attend son ami et dès qu'elle le voit court vers lui.

Tout de suite Mimi explique ce qu'elle veut faire et où elle prétend aller.

Minouche a une pneumonie, Minouche est très malade et s'ennuie. On lui a donné un petit chien pour le distraire, il n'y fait, paraît-il, aucune attention, c'est tout autre chose qu'il veut et on l'entend se plaindre de très loin. Or Mimi aime beaucoup Minouche. Cet hiver, quand elle avait sa bronchite, on lui a apporté Minouche, tout petit, sur son lit, et, bien souvent, elle lui a donné son biberon. Il était gentil, si gentil, que Mimi, aujourd'hui, veut aller voir Minouche et lui

apporter des bonbons de réglisse qui lui ont fait tant de bien.

Lulu ne s'y oppose pas, il connaît Minouche et regrette d'apprendre sa maladie.

Les deux enfants se dirigent vers la caravane où Mimi sait que Minouche est soigné. C'est derrière le grand cirque, bien au soleil. Il faut du soleil pour guérir les pneumonies. Mimi plaint beaucoup Minouche, sa maman ne l'aime pas et deux jours après sa naissance elle n'a plus voulu s'occuper de lui. Heureusement que Lilia, la dompteuse, l'a adopté, sans cela le pauvre Minouche n'aurait pas vécu.

Devant une grande caravane grise les petits s'arrêtent et Mimi s'élanche sur l'escalier. Elle ouvre la porte et, suivie de son camarade, pénètre dans la roulotte.

Sur la paille, Minouche est là, étendu tout de son long, et Lulu trouve que Minouche a beaucoup grandi depuis cet hiver et qu'il n'a plus l'air du tout d'un bébé-lion. Entre ses pattes dort un petit fox qui dresse sa tête intelligente et regarde les visiteurs.

Minouche, lui, n'a pas bougé. Dort-il ou la maladie l'a-t-elle abattu ? On ne sait, mais Minouche n'a pas l'air de se soucier de ce qui se passe autour de lui.

Pour ce lionceau, son compagnon de maladie, Mimi a une particulière tendresse, elle s'agenouille près de lui sans se soucier de l'odeur forte que ce corps dégage, elle se met à caresser Minouche en lui donnant les plus gentils noms qu'elle peut trouver. Mais Minouche reste insensible et paraît ne pas entendre la voix douce et ne pas sentir les caresses que les petites mains lui prodiguent.

– Minouche, mon Minouche, tu ne me reconnais pas ? Je suis Mimi, la petite fille que tu venais voir quand elle était malade. C'est toi maintenant qui es malade, je voudrais te soigner, te donner de bonnes choses, savoir ce qui te ferait plaisir. Tiens, j'ai apporté des bonbons, ils m'ont guérie cet hiver, ils te guériront aussi. Mange, Minouche, sois raisonnable, goûte-les.

Le lionceau garde les yeux fermés et Mimi s'impatiente. Imprudemment ses petites mains

s'approchent de la gueule fermée et tentent de l'ouvrir pour y introduire des réglisses.

Dérangé dans un sommeil que la fièvre lui impose, Minouche se dresse d'un seul bond, ses grosses pattes renversent Mimi et se posent sur le corps étendu par terre, puis il relève la tête et regarde Lulu fièrement, lionceau qui sait déjà ce que c'est qu'une proie.

Mimi n'a pas encore peur, elle croit que Minouche joue et cherche à se dégager, mais Lulu a compris le danger. Aux pattes du petit lion il y a des griffes, des griffes puissantes qui font mal, et cet animal connaît déjà le goût de la viande et du sang. Mimi, Lulu en est certain, court un danger.

La petite voix rieuse au début de l'attaque n'est plus la même, déjà la petite fille s'inquiète et supplie :

– Voyons, Minouche, finis, ce n'est pas amusant, laisse-moi me lever, je suis très mal, cette paille sent mauvais. Minouche, je t'en prie, enlève tes pattes, elles sont lourdes, si lourdes et tu les appuies de toutes tes forces. Tu es méchant,

Minouche, méchant, je ne t'aime plus, Lulu, délivre-moi, et se mettant à pleurer, elle ajoute : j'ai peur.

Lulu s'approche et veut prendre le bras de Mimi, mais le lionceau ne le permet pas, une de ses pattes, toutes griffes dehors, se dresse et cherche à attraper la main qui s'avance. Minouche a une proie qu'il gardera, sa gueule s'ouvre et fait entendre un grognement et le pauvre Lulu, désespéré, aperçoit les dents pointues du fauve, ces dents qui sauraient si bien déchirer la chair délicate de Mimi. Que faire ? Aller chercher du secours, c'est impossible, il ne peut abandonner Mimi. Lutter avec le fauve ? Il y pense, mais que deviendra la petite fille dans cette lutte et comment la préservera-t-il des dents et des griffes du lionceau ?

Debout devant Minouche et sa proie, Lulu réfléchit, son visage trahit son angoisse, il est aussi pâle que Mimi qui, sous les pattes du lion, tend les mains vers son ami, sachant bien que c'est de lui que viendra le secours. Et il est grand temps qu'il vienne car les pattes du lionceau

s'enfoncent de plus en plus sur son ventre, sur sa petite poitrine et comprimant les organes, l'empêchent de respirer. Mimi étouffe, et il lui semble qu'elle ne sortira plus de cette caravane et qu'elle ne reverra jamais le soleil, son papa, sa maman.

Lulu a fini de réfléchir, il a fait ce que M. l'Abbé au catéchisme recommande aux garçons ; quand on est embarrassé, faire un appel à Jésus avec tout son cœur. Maintenant, Lulu va agir, car il se rend compte que Mimi n'a même plus la force de pleurer et qu'elle est en train de défaillir.

Bien souvent Lulu a vu le dompteur Marcel et la belle dompteuse Martha et il a remarqué que pendant le travail des fauves ils ne quittent pas les bêtes des yeux. Lulu va en faire autant. Ses prunelles bleues, couleur d'un ciel d'été s'immobilisent et ses regards s'efforcent de rencontrer ceux du lionceau. Mais Minouche dressé sur sa proie, devinant le danger que ces yeux d'enfant peuvent lui faire courir, s'amuse à tourner la tête comme s'il regardait les spectateurs avant d'engager la bataille. Lulu ne

perd pas patience, il faut que ses yeux arrivent à rencontrer ceux du lionceau, Marcel et Martha ne font pas autrement.

Enfin, les yeux noirs, petits et cruels, des yeux brillants, pleins de fièvre et de mauvais désirs, rencontrent les yeux bleus qui veulent vaincre le fauve et sauver la chère petite fille. Minute impressionnante où les deux ennemis mesurent leur force. Le lionceau sait qu'il va être attaqué et qu'on veut lui reprendre sa proie qu'il prétend garder et déguster à son heure. Bien cachée dans la paille, cette jeune viande sera bonne pendant plusieurs jours et le lionceau aura ainsi des repas de choix.

Tranquillement, sans perdre le lionceau de vue, Lulu enlève sa veste, s'il faut arriver à la lutte, ce sera plus commode pour lutter, mais avant d'entreprendre la bataille, Lulu va essayer d'aveugler le lionceau. S'il pouvait arriver à jeter sa veste sur la tête cruelle et à nouer les manches autour du cou du jeune fauve, il est presque certain qu'il reprendrait Mimi sans que la méchante bête lui ait fait du mal.

Minute pathétique, Lulu tient sa veste et, se rapprochant du lion, guette le moment favorable pour l'en coiffer. Mais Minouche sent le danger proche et encore une fois cette gueule, garnie de presque toutes ses dents, s'ouvre, et fait entendre un rugissement qui doit être un appel, car les autres lions de la ménagerie y répondent.

Bien que ce rugissement dans cette caravane où les enfants sont seuls soit effrayant, Lulu n'a pas peur, son cœur bat, ah ! comme il bat, mais ses mains ne tremblent pas et ses muscles sont contractés et prêts à lutter.

Un mouvement rapide, si rapide que le lionceau n'a pas vu le danger et, sans savoir ce qui lui arrive, Minouche est aveuglé ; une de ses pattes se dresse pour essayer d'arracher ce qu'on vient de lui mettre sur la tête.

Plus rapide que lui Lulu a tourné, et, saisissant les deux manches de sa veste il les noue solidement autour du cou de Minouche. Cette fois le lionceau devient furieux, son autre patte quitte le corps de Mimi et il va s'efforcer d'arracher le capuchon qui enserre sa tête. Le voici occupé à se

délivrer, c'est tout ce que Lulu espérait. Il se précipite vers Mimi et lui crie :

– Viens vite, tu es libre.

Mais Mimi ne bouge pas, Mimi est sans connaissance. Tant pis, bien qu'il soit fatigué, l'effort a été rude, Lulu l'emportera.

Pendant que le lionceau fait dans la caravane des bonds désordonnés, Lulu se penche vers le petit corps et, le prenant dans ses bras, réussit à le sortir de la voiture. La porte fermée, à l'abri de Minouche, Lulu a, lui aussi, une courte défaillance.

On a beau être le petit roi des forains, on est un enfant comme les autres, et quand le danger est passé on a des jambes qui ne vous portent plus et les bras refusent tout fardeau.

Assis sur l'escalier, gardant Mimi sur ses genoux, Lulu se repose, il attend que ses nerfs s'apaisent et que sa petite amie reprenne connaissance.

Le grand air fait revenir Mimi d'un voyage qu'elle faisait on ne sait où, elle ouvre ses yeux,

d'abord peureusement, quand elle les a fermés le vilain lionceau était au-dessus de son visage et ses grosses pattes pesaient lourdement sur son corps. C'est Lulu qui est là, il a remplacé le méchant Minouche qui ne sait plus jouer. Elle oublie sa grande frayeur et dit :

– Mon Lulu.

– Ah ! Mimi, répond Lulu, comme tu as été imprudente ! J'ai eu peur, si peur. Tu pouvais être blessée par Minouche et si tu ne l'es pas c'est au Bon Dieu qu'il faut dire merci, car, sans lui, je crois bien que je n'aurais jamais su ce qu'il fallait faire.

– Qu'est-ce qu'il a eu Minouche ? Pourquoi s'est-il mis en colère ?

– Minouche est un lion, maintenant, cruel et méchant, comme tous les fauves. Il pensait probablement que tu aurais été pour lui un excellent déjeuner. Mimi, tu ne sauras jamais ce que j'ai eu peur.

Mimi a quitté les genoux de Lulu et est venue s'asseoir près de lui, son petit visage encore très

pâle a une expression sérieuse qui ne lui est pas habituelle. Elle comprend parfaitement que sans le courage de Lulu elle serait peut-être déchiquetée.

Lentement, silencieux, les deux petits prennent le chemin du retour, ni l'un ni l'autre ne voudraient parler de l'aventure ; aller voir un lionceau en liberté dans une caravane ce n'est pas dans les choses permises. Ils auraient dû s'informer, demander une autorisation, mais ils ne devaient pas y aller sans prévenir la propriétaire de Minouche qui les aurait probablement prévenus que Minouche, malade, était devenu méchant.

La veste de Lulu est restée dans la caravane, il faut en demander une autre à Mabel et peut-être doit-on prévenir la dompteuse. Avec ce capuchon serré autour du cou, Minouche ne peut être à son aise et il est malade. Un lionceau, fils de la lionne Minerve, c'est une valeur dont les deux enfants connaissent le prix.

Ils sont obligés de raconter l'histoire à Mabel, elle est si bonne qu'elle arrangera tout pour le

mieux.

Dès qu'ils arrivent sur la terrasse où M^{me} Foulon les attend, Mimi se confesse. La visite imprudente qu'elle a voulu faire, les bonbons offerts au vilain Minouche qui, d'un coup de patte, l'a renversée. Elle explique que Lulu l'a sauvée des griffes du lionceau devenu aussi méchant que les grands fauves enfermés dans les cages.

Frémissante, Mabel écoute la petite fille, elle tremble en pensant à ce qui pouvait arriver, mais elle est fière. Où donc est Lulu ? Elle voudrait l'embrasser et le gronder aussi, on n'écoute pas une petite fille qui veut aller voir un lionceau malade. Mais, ayant peur d'être en retard à l'école, Lulu a mis un chandail et s'en est allé bien vite, car Lulu est modeste et il ne voulait pas être là pendant que Mimi racontait à Mabel comment il l'avait arrachée des griffes de Minouche. M. l'Abbé recommande toujours à ses garçons d'oublier la bonne action dès qu'elle a été faite.

Le soir de ce même jour, le dîner chez les

Foulon a été moins gai que d'habitude, il fait chaud, l'orage est menaçant et le père Édouard ne peut dissimuler le malaise qu'il éprouve, un malaise dont il souffre depuis cet après-midi. Il ne mange pas, bien que Mabel ait fait les plats qu'il aime le mieux. Son cœur, qui a soixante-quinze ans est, ce soir, bien fatigué, et il a une oppression pénible.

Il s'attarde sur la terrasse, l'air lui semble irrespirable et les musiques de la foire, ces musiques dont il a l'habitude, lui paraissent plus criardes, plus bruyantes que les autres jours. Il voudrait du calme, du silence, il est las.

Lulu n'a jamais vu le père Douard malade, il s'étonne et se rend compte que pour qu'il abandonne son métier à ses employés il doit être bien fatigué, car le père Édouard n'a confiance en personne et répète qu'un patron doit être le premier et le dernier au travail.

Lulu voudrait faire quelque chose pour son père Douard, il ne sait quoi, et il est malheureux de le voir souffrir ainsi sans pouvoir le soulager.

Avec effort, le vieux se met debout.

– Allons, dit-il, il faut aller là-bas.

Il a présumé de ses forces, et lourdement, retombe sur la chaise. Lulu se précipite.

– Père Douard ne bouge pas. Repose-toi, c'est moi qui, ce soir, irai au métier et je saurai bien vérifier la caisse et surveiller tout comme tu le fais. N'aie pas peur, ça marchera et je t'apporterai une belle recette, mais sois raisonnable et laisse-toi soigner par Mabel.

Le père Douard, dont le malaise augmente, est bien forcé d'accepter.

– Va, dit-il, et tout à l'heure, quand ce sera passé, j'irai te remplacer.

Avec tendresse, Lulu embrasse le vieux forain et, vite, s'en va vers le métier. La nuit est chaude, l'orage s'enfuit, le public est nombreux, la recette sera bonne. L'attraction des avions est toujours la plus belle et un cordon de lumières entoure le grand manège et scintille dans la nuit.

En arrivant Lulu constate que chacun est à son poste, on attendait le patron, un patron qui ne garde pas les paresseux. Les avions sont déjà

bondés de voyageurs et d'autres guettent avec impatience leur tour.

Très fier d'être patron pour un soir, Lulu se met près de la caissière et surveille les départs, les arrivées, et rappelle d'une voix claire et ferme qu'il faut attacher les petits.

Entre deux voyages, le petit roi explique aux employés qu'il remplace le père Douard un peu fatigué et, comme il veut faire quelque chose, il aide les voyageurs à monter et à descendre des avions.

Le jeune patron est écouté et tout va aussi bien que possible. Devant ce succès, Lulu prend une résolution ; dès qu'il aura passé son certificat, bien que Mabel s'y oppose, il viendra le soir aider le père Douard car, depuis quelque temps, le père Douard paraît très fatigué. C'est au tour de Lulu, maintenant, de se fatiguer, il est grand, il est fort, il a onze ans passés et il n'écouterà plus Mabel qui prétend toujours qu'il doit se coucher de bonne heure.

C'est décidé, Lulu remplacera le père Douard, il a assez travaillé, il a droit au repos. Et Lulu

sera bien content de faire quelque chose pour lui, car Lulu aime avec tout son cœur le forain qui l'a tant gâté. Lulu sait qu'il a été choyé plus que tout les autres enfants et que pas un des ses petits amis n'a eu comme lui deux personnes qui ne pensaient qu'à son bonheur.

Ah ! Lulu ne fera jamais assez pour père Douard et Mabel, et son cœur d'enfant est si plein de tendresse qu'il voudrait pouvoir donner à ceux qui l'ont tant aimé des preuves de cette tendresse qu'il n'a manifestée, jusqu'à présent, que par des baisers et des caresses. C'est tout ce qu'un petit garçon peut donner, mais maintenant que Lulu est grand, il doit faire autre chose.

Travailler pour père Douard et Mabel, entourer leur vieillesse comme ils ont entouré son enfance, c'est un désir qui est en Lulu mais qui, bientôt, deviendra une réalité. Déjà ce soir, il est là, au métier, permettant à père Douard de se reposer sur la terrasse.

La soirée passe vite quand on a tant de belles idées dans la tête et bien que Lulu n'ait pas l'habitude de veiller, il n'a nullement sommeil,

mais, pourtant, quand l'heure est venue d'éteindre les lumières et d'emporter la recette, il est très content d'aller retrouver la roulotte et son lit.

Fier, son sac sous le bras, après avoir dit bonsoir aux employés, il se met à courir aussi vite qu'il le peut, tant il est pressé de retrouver père Douard, Mabel et la maison. Dormiront-ils ? Non, il est sûr que les vieux l'attendent.

Lulu ne se trompe pas, la voiture est éclairée, il espère bien que père Douard est couché et que, tout à fait remis, il lit son journal, tranquillement, certain que Lulu aura fait tout ce qu'il devait pour que le métier ne souffre pas de son absence.

Deux par deux, Lulu grimpe les marches et, joyeux, il ouvre la porte de la caravane.

Dans la salle à manger, il n'y a personne et le lit de Lulu, ce lit que Mabel prépare tous les soirs, n'est pas dressé. Que se passe-t-il donc ?

Lulu pose la recette sur la table et, doucement, ouvre la porte qui donne dans la chambre. Les deux vieux dorment peut-être et ont oublié

d'éteindre la lumière.

Seul le père Douard est couché, il est assis dans son lit, maintenu par des oreillers et des coussins, et son visage, dont les yeux sont clos, est d'une pâleur étrange. Lulu n'a jamais vu une figure pareille.

Mabel aperçoit l'enfant, elle se lève et l'embrassant, explique à voix basse :

– Il t'attend, mais il n'a pas voulu qu'on aille te chercher, le métier avant tout, a-t-il dit. Le médecin est venu, ajoute-t-elle tristement, il n'y a rien à faire, c'est son cœur, tu comprends, il est usé, il ne peut plus servir, c'est comme un moteur qui a trop travaillé.

Ne comprenant pas encore, Lulu demande :

– Alors, Mabel, que va-t-il arriver ?

Devinant l'angoisse de l'enfant, dissimulant sa propre douleur, elle répond :

– C'est le départ, comme il dit, le grand départ, faut pas t'inquiéter mon petit, il se savait le cœur malade et la semaine dernière, paraît qu'il a été voir ton abbé, celui du catéchisme, et

qu'il est en règle avec le Bon Dieu.

Lulu ne peut retenir un sanglot.

– Mabel, ce n'est pas vrai, dis-moi que ce n'est pas vrai, il ne va pas mourir le père Douard et nous laisser là tous les deux.

Mourir, Lulu sait ce que c'est, bien de ses petits camarades ont perdu leurs parents qu'on a emportés dans de grandes boîtes à l'église et au cimetière. Mourir, c'est toujours l'absence de ceux qu'on aime. Pour toujours ? Non, puisque M. l'Abbé assure qu'on se retrouvera dans le paradis. Oh ! si le Bon Dieu voulait faire un miracle, il réparerait le moteur qui a trop travaillé.

Le père Douard semble sortir de la torpeur dans laquelle il était.

– Lulu, appelle-t-il.

L'enfant se précipite et saisit la main qui le cherche.

– Mon petit.

Avec quelle tendresse le vieux prononce ces deux mots, Lulu est bouleversé et ne peut retenir

ses larmes.

– Mets-toi devant moi, reprend le père Douard, tout près, je ne vois plus bien clair. Ah ! que je t’ai aimé, mon enfant, comme je t’ai aimé, tu as été mon fils, mon fils à moi, Mabel t’apprendra tout ce que tu dois savoir. Lulu je te confie ma vieille, tu seras bon pour elle jusqu’à ce qu’elle s’en aille à son tour et toi, en souvenir de ton père Douard, tu seras toujours un honnête homme, tu promets, tu jures, Lulu, un honnête homme. Ne pleure pas, réponds-moi, un honnête homme.

Le petit garçon fait un effort immense, ses membres se raidissent, il réussit à arrêter ses larmes et d’une voix claire, mais douloureuse, il dit :

– Je te jure, père Douard, que je serai toujours un honnête homme.

Les yeux du mourant se ferment et son visage devient encore plus pâle.

– C’est bien, ne parlons plus, mets-toi près de moi, à côté de Mabel, et tous les deux ensemble,

jusqu'à la fin, ce ne sera pas bien long, vous allez dire tout haut votre prière du soir. Prie Lulu, mon Lulu, mon petit roi, Mabel te répondra.

L'enfant s'agenouille. M^{me} Foulon se met près de lui et deux voix qui sont pleines de larmes récitent la prière demandée.

Le père Édouard croise ses mains et ses lèvres essayent de répéter les mots saints, mais peu à peu ses lèvres ne peuvent plus faire l'effort qu'il leur demande et elles s'immobilisent pour toujours. Lulu et Mabel continuent à prier sans se douter que le père Douard est parti pour le grand voyage dont il ne reviendra pas.

VIII

En décembre, pour Noël, la fête est toujours à Montmartre et M^{me} Foulon et Lulu y ont fait installer le métier, les beaux avions dont le père Foulon était si fier.

Depuis le soir de juin où le père Douard s'en est allé, Lulu, malgré son grand chagrin, a voulu essayer de le remplacer. Levé tôt, couché tard, s'efforçant de bien se rappeler tout ce que le père Douard faisait, il a essayé d'être un patron. Mais un petit patron de onze ans n'est pas respecté par des hommes qui ont plus du double de son âge et, peu à peu, les employés ont négligé leur travail. Le montage et le démontage furent faits sans soin, ils perdirent des pièces importantes qu'il fallut remplacer et les avions, cognés, emballés dans les camions n'importe comment, s'abîmèrent et perdirent très vite cette fraîcheur de couleur que le père Édouard aimait tant.

Lulu se rendait bien compte que cela ne marchait pas comme autrefois, mais que faire ? Malgré son courage, il ne pouvait transporter les grosses pièces, ni les avions, et quand il donnait des ordres aux commis de sa petite voix qu'il essayait de faire sévère, les commis n'en tenaient aucun compte. Maintenant, pendant la semaine de démontage et de montage ils allaient fréquemment chez le marchand de vin, ce que le père Douard leur défendait ; ils en revenaient grossiers et ne supportaient aucune observation.

Lulu avait bien essayé de leur parler gentiment, mais l'alcool rend les hommes méchants et les employés s'étaient moqués de ce gosse qui voulait être patron et lui avaient rappelé que, sans eux, les avions ne tourneraient jamais. La chose n'était pas discutable, Lulu ne pouvait se passer des commis et il fallait bien accepter leurs exigences, leur mauvaise conduite, leur paresse, leur grossièreté. Parfois, Lulu était bien découragé, mais il cachait à Mabel, souffrante depuis la mort du père Douard, ses désillusions et son inquiétude.

M^{me} Foulon ne se doutait de rien et comme les recettes étaient encore bonnes pour la saison, l'hiver on travaille moins que l'été, elle ne se tourmentait pas et croyait que tout marchait bien. Dès qu'elle serait guérie de ses rhumatismes, elle irait remplacer Lulu qui, de temps en temps, le soir, viendrait se coucher. Un gamin de onze ans ne peut veiller tous les jours et elle craignait la fatigue pour cet enfant en pleine croissance.

À cette fête de Montmartre, plus importante que celle de l'an passé, de nouveaux forains avaient sollicité des places et, les ayant obtenues, ils s'étaient installés. Matériel neuf, attractions nouvelles, bateaux allant sur l'eau, de l'eau vraie, comme disait Mimi, et que les voyageurs dirigeaient eux-mêmes.

À côté de ces superbes bateaux, une longue caravane verte, sortant directement de chez le fabricant, était le salon de réception et la demeure de M^{me} Medgé, voyante extra-lucide, arrivant des Indes pour révéler le passé, le présent, et prédire l'avenir à ceux qui viendraient la consulter.

Par la grandeur et l'éclat de la couleur,

peinture verte et or, cette caravane retenait l'attention et quand les passants, arrêtés devant la longue voiture, voyaient s'ouvrir la porte, ils se rendaient compte que la roulotte de cette M^{me} Medgé n'était pas une roulotte ordinaire. Un chatolement d'étoffes précieuses, des meubles dorés, étaient entrevus et donnaient le désir de pénétrer dans cette voiture, demeure d'une voyante qui ne ressemblait à aucune autre.

M^{me} Medgé était une jeune Indienne, d'une trentaine d'années, son visage avait la couleur dorée des gens de son pays, mais au lieu d'avoir des yeux sombres comme ceux de sa race, elle avait des prunelles bleues, claires comme celles d'un enfant. Vêtue de ces voiles souples et aériens qui habillent si bien les Indiennes, M^{me} Medgé sortait rarement de sa roulotte et, quand elle allait faire ses courses, elle était revêtue d'un manteau sombre qui cachait sa robe de couleur claire.

Par curiosité quelques forains avaient voulu pénétrer dans la roulotte, histoire de faire connaissance, mais M^{me} Medgé avait une manière

de les recevoir si inattendue qu'ils ne revenaient pas. Elle les écoutait poliment et leur expliquait qu'étant fatiguée par les consultations, elle aimait le silence. Dépités, les curieux s'en allaient.

Au bout de huit jours, les forains ne s'occupèrent plus de M^{me} Medgé, mais ils remarquèrent qu'elle avait de nombreux clients. Un matin que Lulu traversait la fête, il s'était arrêté devant cette caravane verte, qu'il ne connaissait pas. Il avait regardé attentivement la carrosserie, les roues et la peinture de la voiture, une couleur qui lui plaisait, puis, avec attention, il lut la pancarte. Elle annonçait que, venant des Indes, M^{me} Medgé apportait tous les secrets de ce pays merveilleux. Au haut de cette pancarte, il y avait la photographie de la voyante dont le visage était encadré par ses voiles.

Le petit roi des forains savait déjà ce qu'il faut faire pour attirer l'attention du public, il jugea que la caravane, la pancarte et le portrait, ce tout, était admirablement combiné.

Lulu eut le désir, lui aussi, de visiter la caravane, mais il savait que M^{me} Medgé ne

recevait pas les curieux.

Le samedi soir, jour de l'ouverture de la fête, une pluie diluvienne s'abat sur Paris et, naturellement, aucun forain ne songe à ouvrir sa baraque ou à faire marcher le métier. Bien que ce soit une perte d'argent M^{me} Foulon en est presque contente, ce soir, Lulu pourra se coucher de bonne heure.

Comme on n'est pas pressé, Mabel et Lulu s'attardent à dîner et, naturellement, ils parlent du père Douard, ce père Douard qui demeure pour eux si présent.

Et Lulu rappelle ce soir de la fête des Invalides où le père Douard s'est dit malade quelques heures avant de mourir.

– Je me rappelle, Mabel, tout ce qu'il a dit ce soir-là et je crois que je n'oublierai jamais : « Jure, Lulu, que tu seras toujours un honnête homme. » J'avais tant de chagrin que mes larmes m'étouffaient, mais pourtant j'ai pu jurer comme il le voulait et je suis sûr qu'il en a été bien content. Il a dit aussi : « Je te confie ma vieille. » Mabel, est-ce que tu penses que j'ai mérité sa

confiance ? Quand je serai grand, cela sera encore mieux, je te protégerai tout à fait, tandis que maintenant c'est encore toi qui, parfois, me protèges.

– Mon Lulu, je voudrais que tu ne deviennes jamais grand.

– Voyez-vous cela, Mabel veut que je reste un petit garçon, un petit garçon que les commis n'écoutent pas. Non, Mabel, il faut que je grandisse vite, et alors tu verras si on m'écouterait car je veux qu'on m'obéisse, comme on obéissait au père Édouard. Tout ira mieux quand je serai grand.

– Quand tu seras grand, mon Lulu, Mabel aura été rejoindre le père Douard.

Lulu tressaille, il n'avait jamais pensé que Mabel aussi s'en irait.

– Tais-toi, ne dis pas des choses pareilles, c'est défendu. Et Lulu, as-tu pensé à ton Lulu, que deviendrait-il tout seul avec les méchants commis.

– Mon petit, ah ! je voudrais bien rester

longtemps avec toi, mais cela ne dépend pas de nous.

– Mais du Bon Dieu, je sais, M. l'Abbé dit qu'il arrange tout pour le mieux, alors tu verras qu'il arrangera tout.

M^{me} Foulon reprend :

– Mon Lulu, puisque nous parlons de ce que le père Douard t'a recommandé avant de s'en aller, je vais te demander si tu te rappelles qu'il a dit : Mabel t'apprendra tout ce que tu dois savoir. Tu ne m'as jamais demandé ce que je devais t'apprendre.

– Mais, Mabel, tu m'apprends des choses tous les jours, alors je n'avais pas besoin de t'en parler.

– Je t'apprends des choses du métier, oui, c'est vrai, mais ce n'est pas de ces choses dont le père Douard voulait parler.

– De quoi donc, Mabel ? demande Lulu étonné.

Avec courage M^{me} Foulon reprend :

– C'est de toi qu'il s'agissait, mon petit. Tu

sais bien que si le père Douard t'aimait comme son fils, tu n'étais pas son fils.

Indiffèrent, Lulu répond :

– Oui, je le sais, mais je t'avoue que je n'y pense jamais. Père Douard pour moi, c'était comme un papa et toi tu es comme une maman. Je me sens si bien votre enfant, que mes parents, les vrais, je n'y songe jamais. Ils sont morts quand j'étais tout petit, n'est-ce pas ?

– Oui, je le crois.

– Tu n'en es pas sûre.

– Non.

Lulu est très étonné.

– Mais... demande-t-il, tu les as connus ?

– Non.

– Et le père Douard les connaissait-il ?

– Non.

– Alors, pourquoi... comment suis-je venu chez vous ?

– C'est toute une histoire.

Crainitif, mais curieux, Lulu demande :

– Tu ne veux pas me la raconter ?

– Si, puisque le père Douard t’a dit que je t’apprendrais tout, il faut bien que je te l’apprenne. On ne peut pas désobéir à ceux qui ne sont plus là : leur obéir, vois-tu, c’est les aimer encore. Si le père Douard ne l’avait pas demandé, je ne t’aurais peut-être rien dit, mais un jour, sûrement, tu aurais voulu savoir, et puis c’est ton droit de savoir. Mon petit, je me recueille, je ferme les yeux, et je vais vivre ce matin de Noël où, dans la nacelle d’une de nos balançoires, on t’a trouvé tout petit, criant fort, et déjà si gentil que tu as commencé par faire la conquête du père Douard avant de faire celle de Mabel. Va dans la chambre, ouvre l’armoire, prends un grand carton blanc, tu l’as trouvé ? Pose-le sur la table, c’est bien. Voici la barboteuse en laine que tu portais ce jour de Noël, le bavoir et le bout de papier que ta pauvre maman avait mis sur ta petite poitrine. C’est tout ce que père Douard et moi nous savions de toi, Lulu, mon Lulu, mon petit roi, mais en souvenir de celle qui a été obligée de te

confier à nous, nous n'avons pas voulu que tu m'appelles Maman. C'était un nom qui ne m'appartenait pas, il était à une autre, tu comprends, mon chéri.

Lulu a pris le papier jauni par le temps et il regarde avec une attention extrême les lignes tracées par une main fiévreuse qui tremblait. Que se dégage-t-il de ces lignes, de ce papier, mais Lulu qui n'a jamais pensé à cette maman inconnue, Mabel était tout pour lui, se demande comment est cette maman ? D'abord vit-elle ? Elle était malade, très malade, on n'abandonne son petit garçon que lorsqu'on va mourir.

Elle a écrit la dame, Lulu ne lui donne pas encore d'autre nom : « Je n'ai plus d'argent, pas de famille, pas d'amis, ayez pitié de mon Lulu. »

Alors si les Foulon n'avaient pas eu pitié de l'enfant mis dans la nacelle, que serait-il devenu ? Lulu ignore l'Assistance publique et ses pupilles, mais il devine que si le père Douard et Mabel ne l'avaient pas recueilli, il aurait été un enfant sans famille, un de ces petits qui tendent la main aux portes des églises, aux coins des rues et

qui ne connaissent que la mendicité.

Quelle reconnaissance il doit avoir pour eux, son cœur lui semble trop étroit pour contenir les sentiments qu'il éprouve.

Lulu se lève. Ses deux bras déjà forts enserrent le cou de M^{me} Foulon et ses lèvres se posent pieusement sur le visage ridé.

– Oh, Mabel, Mabel, tu as été trop bonne pour moi et le père Douard qui est parti sans que je puisse lui dire merci.

M^{me} Foulon est émue, elle devine ce qui se passe dans le cœur de son Lulu, ce cœur qu'elle connaît si bien. Les yeux pleins de larmes, elle rend le baiser qu'on lui a donné et répond :

– Mon petit, ne dis jamais merci, tu ne sais pas ce que tu as été pour nous, notre joie, mon Lulu, notre joie. Quand, les premiers temps, tu dormais dans ton petit lit, chacun de nous, sans le dire à l'autre, s'échappait du métier pour te contempler endormi. Tu étais beau, un ange que l'Enfant de la crèche nous avait donné pour égayer notre vieillesse. Sans toi on serait peut-être devenus des

égoïstes, de ces gens qui ne pensent qu'à leurs repas et à leurs recettes. Quand tu es arrivé chez nous, on avait des balançoires, une attraction pour forains de notre âge. Le père Douard avait pour toi beaucoup d'ambition et voulait te laisser un beau métier, alors il a acheté les avions. On a juste fini de les payer le mois qui a précédé sa mort et, quand il a réglé la dernière traite, il m'a dit :

– Maintenant, je peux m'en aller, je suis tranquille pour mon Lulu.

Le Bon Dieu a dû l'entendre car un mois après il est parti. Mon Lulu, faut comprendre que c'est de la joie que tu nous a donnée, rien que de la joie. On a assez parlé, il faut te coucher de bonne heure, demain, c'est dimanche, et s'il fait beau on travaillera l'après-midi et le soir, à Montmartre, tu sais, les clients sont nombreux. Vite on va tout ranger et dans un quart d'heure on dormira.

Lulu obéit, il remet dans le carton la barboteuse, le bavoir, le papier, son seul acte de naissance, et puis il range le tout sur la planche du haut de l'armoire.

Table débarrassée, prière faite, un quart d'heure après la grave conversation, comme Mabel l'a voulu, Lulu est dans son lit. Mais Lulu ne dort pas et il se rend compte qu'il ne pourra dormir. Maintenant, il a pris l'habitude de se coucher tard, et puis, ce que Mabel lui a appris ce soir, est une chose inattendue et bouleversante. Le papier, ce papier qu'il a lu vite, maintenant lui apparaît. Il le voit, oui, il le voit et lentement il le relit : Je suis malade, très malade, je n'ai plus d'argent, pas de famille, pas d'amis. Ayez pitié de mon Lulu, mon petit roi, mon enfant, ayez pitié. Sa maman.

Sa maman ! Voici que ces mots s'imposent à celui qui ne les a jamais dits. Sa maman ! C'est vrai, il en a une, tout comme les autres enfants, mais cette maman inconnue, où est-elle, peut-être au cimetière ?

Non, Lulu ne veut pas le croire, il s'imagine, c'est beaucoup plus beau, que cette maman vit quelque part sur la terre et qu'elle reviendra un jour et ce sera une belle histoire comme on en lit dans les livres que M^{me} Colas vous prête quand

on a bien travaillé.

Maman. Le petit roi des forains murmure tout bas, pour lui seul, ce nom. Maman, ah ! que ces deux syllabes sont jolies, un jour, peut-être, il pourra les dire à quelque jeune dame, car la maman de Lulu est jeune, cela est chose certaine, et belle comme les fées qu'on voit sur les images données aux tout-petits.

Dans la caravane, il n'y a plus de bruit, plus d'agitation, la vieille et l'enfant dorment. La pluie a cessé mais le vent l'a remplacée, un vent qui siffle, qui tourbillonne et secoue d'abord les toiles recouvrant les métiers, puis, définitivement les arrache. Les vieux forains connaissent les dangers de ces tempêtes, la plupart se sont relevés pour aller attacher les bâches, consolider un poteau, voir si la baraque ou le métier résiste.

Plongé dans un profond sommeil, Lulu n'entend pas le vent qui fait rage et M^{me} Foulon, dont l'oreille est un peu dure, dort paisiblement. Tout à coup, dominant les bruits de la tempête, on entend la corne sinistre des pompiers qui, à toute allure, dirigent leur voiture vers l'endroit où

ils ont été appelés. Cette corne ne trouble pas plus le sommeil de Lulu que le vent hurleur ne l'a fait, il continue à dormir, comme s'il n'y avait aucune agitation autour de lui.

Mais un homme traverse la fête en courant, s'arrête devant la caravane des Foulon et gravit rapidement l'escalier, puis il tape avec force contre la porte.

– Lulu, Lulu, ouvre-moi, ça presse.

Il faut renouveler cet appel trois fois pour qu'une voix d'enfant endormi réponde :

– Qu'est-ce qu'il y a, qui est là ?

– C'est Jean, le grand Jean, il y a le feu là-bas, ton métier flambe, comprends-tu, vas-tu te décider à ouvrir ?

Ton métier flambe ! Ces mots jettent Lulu en bas de son lit, il court à la porte et l'ouvre toute grande. Le vent et Jean entrent à la fois.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Que ton métier flambe, mon pauvre gars. Les pompiers sont là, ils essaient de limiter le désastre, sans eux, la fête brûlerait, un court

circuit probablement.

Lulu enfle son paletot, met ses chaussures et sans en demander davantage dit à Jean :

– Viens avec moi.

Prévenir Mabel, il n’y pense pas. À quoi bon, avec ses rhumatismes elle ne pourrait venir, elle saura toujours assez tôt, et puis Lulu s’imagine que Jean exagère. Les flammes, ça effraie, on croit que tout brûle, mais puisque les pompiers sont là, ils sauront bien limiter le désastre.

Le grand Jean et Lulu s’en vont en courant à travers la fête et tout de suite le pauvre petit roi aperçoit les hautes flammes qui montent vers le ciel, tordues par le vent qui s’amuse avec elles.

Est-ce possible que ce soit le beau métier du père Douard qui flambe ainsi ! Lulu ne peut croire à un pareil malheur. Autour du feu, les pompiers courent avec leurs gros tuyaux et leurs lances qui envoient d’énormes jets d’eau sur le brasier.

Tous les forains sont là, les passants, les voisins des immeubles attirés par l’incendie. Lulu

bouscule à droite, bouscule à gauche, il veut être au premier rang et voir si, vraiment, on ne peut pas sauver quelque chose. Hélas ! le vent conduit les flammes ; les uns après les autres, les avions prennent feu et tout sera détruit, tout jusqu'à la caisse où le père Douard se tenait toujours.

Dans le tiroir de la caisse, il y a la trousse personnelle avec laquelle M. Foulon réparait les pannes. Lulu a conservé cette trousse, c'est lui qui prête les instruments aux commis en exigeant toujours qu'ils les rapportent. Cette trousse du père Douard, le feu va-t-il aussi la détruire ?

Les flammes tournent autour de la caisse, mais ne l'ont pas encore consumée, le vent les chasse et laisse libre la porte de la caisse. Lulu va aller chercher la trousse du père Douard, car il ne veut pas que le feu l'anéantisse.

Il saute par-dessus les tuyaux et s'élance vers l'incendie. Aucun des spectateurs ne prévoyait ce geste et, occupés à diriger leurs lances, les pompiers ne comprennent pas les cris de la foule. Lulu court le long des flammes, on dirait qu'il ne les voit pas, la porte de la caisse, le tiroir, voilà ce

qu'il veut atteindre. C'est folie, mais le petit garçon ne se rend pas compte de son imprudence, la trousse de travail du père Douard est pour lui une relique qu'il faut arracher aux flammes.

Au moment où il va essayer d'ouvrir la porte de la caisse entourée de flammes, une main de fer saisit son bras et avec une force irrésistible l'entraîne loin de ce feu et de l'horrible danger qu'il ne voyait pas. Aveuglé par l'eau, la fumée, et la lumière de l'incendie, Lulu ne résiste pas. Est-il encore conscient, se rend-il compte, dans la nuit où il est tout à coup plongé, que la personne qui lui tient le bras si fortement est une femme ?

Non, il ne sait plus ce qu'il fait, son cerveau d'enfant réalise une seule chose, c'est que le métier du père Douard est brûlé et que, maintenant, il va falloir dire à Mabel l'affreux malheur.

Mais que se passe-t-il donc ? Lulu ne peut plus marcher, ses jambes, tout à coup, se dérobent sous lui, il a très chaud, non il a froid, il ne sait plus ce qu'il fait, la tête lui tourne et, demandant protection à l'ombre qui est près de lui, il dit

d'une voix plaintive :

– Je crois que je vais tomber, il faut que je me repose.

Un banc est justement là, la femme y porte l'enfant qu'elle a sauvé des flammes et, s'asseyant près de lui, elle ouvre le grand châle qui l'entoure et le met sur les épaules de Lulu.

Malgré cette faiblesse, Lulu se rend compte qu'un être est près de lui et que le bras entourant ses épaules est un bras sur lequel il est bon d'appuyer une tête douloureuse. Il se rapproche de l'inconnue, il se met près d'elle, tout près et, engourdi par la douleur, épuisé par le grand effort qu'il a dû faire pour tenter d'aller reprendre aux méchantes flammes la trousse du père Douard, il s'endort comme un tout petit qui vient d'avoir un gros chagrin et, reprenant le rêve que l'arrivée de Jean a interrompu, il murmure, pendant que ses yeux se ferment : Maman.

*

Le lendemain matin, dans la roulotte des Foulon, les visites affluent. Chacun tient à parler du malheur arrivé dans la nuit, malheur temporaire, car le père Douard, un malin, devait être bien assuré.

Les assurances paieront, les Foulon auront un métier neuf, tout s'arrangera.

Mais cela n'empêche pas que pour une femme âgée et un petit garçon, c'est une affaire que de choisir un métier et de le faire monter. Et puis il y a maintenant des démarches obligatoires, les lettres à écrire et M^{me} Foulon n'est pas très au courant de toutes ces choses. Aussi elle attend avec impatience M. Rita, le propriétaire du cirque Rita, un ami du père Douard, qui lui dira ce qu'il faut faire.

En apprenant la destruction du métier, M^{me} Foulon a dit :

– C'est un malheur, mais j'ai idée que le père Douard avait dû prévoir cet accident. Va prévenir M. Rita et moi je vais chercher les papiers.

Vers midi seulement, M. Rita arrive, il

s'excuse, mais n'a pu venir avant. L'incendie de cette nuit entraîne des perturbations dans le courant, il a fallu réparer pour pouvoir ouvrir aujourd'hui.

M^{me} Foulon comprend, mais si elle a dérangé M. Rita, c'est qu'elle a besoin d'un conseil. Un bon fauteuil lui est offert et Lulu pose sur la table, à côté de lui, une bouteille de cassis et un verre.

M. Rita sourit à la bouteille, le cassis est fait par M^{me} Foulon et tous les amis du père Douard le connaissent.

– Eh bien, dit-il, je vous écoute. Mais, avant, je voudrais bien tirer les oreilles de votre gamin. A-t-on idée d'être aussi bête, tu avais donc perdu la tête, Lulu ?

Lulu n'a pas raconté à Mabel l'histoire de la trousse du père Douard qu'il voulait arracher aux flammes. À quoi bon, et puis tout cela est très vague en son cerveau. Il se rappelle bien qu'il s'est élancé pour aller à la caisse et que, comme il tâchait d'ouvrir la porte, une main a saisi son bras et l'a emmené loin de l'incendie. Et puis cette

main l'a conduit il ne sait où. Ce matin il s'est retrouvé dans son lit et il a pu se demander s'il n'avait pas fait un mauvais rêve. Hélas ! il est sorti et s'est rendu compte que du beau métier il ne restait rien que des morceaux de fer tordus et noircis. Alors il est rentré apprendre à Mabel l'affreux malheur.

– Réponds donc, Lulu, qu'est-ce que tu voulais faire ? Tu ne sais plus, t'étais devenu fou, mon pauvre gosse. N'empêche que si M^{me} Medgé n'avait pas été là tu aurais peut-être bien aujourd'hui la figure brûlée et, tu sais, les brûlures ça fait mal.

M^{me} Foulon ne comprend pas, que s'est-il donc passé cette nuit ? Et ses yeux inquiets interrogent M. Rita et l'enfant.

– Qu'a-t-il fait ? demande-t-elle.

– Il s'est élancé, tout à coup, au milieu des flammes comme si dans le métier qui brûlait il y avait quelqu'un à sauver.

Et Lulu, en baissant la tête, répond :

– Je ne voulais pas que la trousse du père

Douard flambe. Il me l'avait donnée, tu sais bien, Mabel.

M^{me} Foulon comprend le désir du petit garçon, mais elle réalise aussi que Lulu pouvait être brûlé. D'une voix tremblante elle demande :

– Alors, c'est M^{me} Medgé, dites-vous, qui...

– Oui, elle a couru après ce sale gosse et au moment où il allait entrer dans la caisse entourée de flammes, elle l'a saisi et emporté. Après on ne s'est plus occupé de lui, on avait autre chose à faire. N'empêche que Lulu fera bien d'aller remercier M^{me} Medgé.

– Maintenant, les affaires sérieuses. Foulon était assuré, montrez-moi la police.

Mabel tend l'enveloppe qui contient les papiers.

– Voici, cherchez là-dedans, je n'y connais pas grand-chose. C'est le père Édouard qui s'occupait de tout.

M. Rita sort les papiers et se met à lire, puis après les avoir lus il les pose sur la table. Mabel le regarde faire et attend patiemment, Lulu a été

s'asseoir près du fourneau et il a l'air de surveiller le ragoût de veau qui cuit dans une casserole, mais Lulu ne pense ni à M. Rita, ni au ragoût, mais à celle qui, la nuit dernière, l'a sauvé. M^{me} Medgé, l'Indienne, s'est élancée pour empêcher un petit garçon qu'elle ne connaît pas de faire la pire des imprudences.

Lulu pouvait avoir la figure grillée, comme dit M. Rita, il aurait pu, aussi, ne pas sortir des flammes. C'est gentil, c'est même très gentil ce que la voyante a fait là. Il faudra lui dire merci, merci avec tout son cœur, et comme sa bourse d'enfant est bien garnie, avant d'aller chez elle, il achètera un beau bouquet de vingt francs. On n'arrive pas les mains vides chez une dame qui vous a sauvé la vie.

Avec plaisir, Lulu pense à la visite qu'il fera. Enfin, il va connaître l'intérieur de la belle roulotte et la voyante mystérieuse qui passe dans la fête entourée de ses voiles. Plusieurs fois, il a croisé l'Indienne et il s'est bien aperçu que M^{me} Medgé le regardait attentivement.

M^{me} Medgé est une nouvelle venue, jamais

encore on ne l'avait vue dans aucune fête, elle a dû arriver, il n'y a pas bien longtemps, de son pays mystérieux.

Lulu étant très fort en géographie, se rappelle parfaitement que l'Inde est un pays qui se trouve en Asie, au Nord ou au Sud, il ne sait pas au juste, mais il se souvient d'une gravure représentant le Gange, un fleuve où des milliers de gens viennent en pèlerinage.

M. Rita continue à lire des papiers, tout en buvant du cassis. Lulu pense que la consultation sera longue et comme le ragoût de veau mijote très gentiment dans la casserole, il va aller faire un petit tour. Sans faire de bruit, Lulu ouvre la porte et s'en va.

Aller du côté du métier, non, c'est trop triste, et il veut éviter que les forains l'arrêtent pour lui parler du malheur.

Lulu traverse l'avenue et s'en va vers une rue remplie de petites voitures sur lesquelles les légumes et les fruits s'entassent. Il va acheter pour Mabel de belles oranges.

Au moment où il s'approche d'un séduisant étalage, il rencontre Mimi, avec Thérèse, sa sœur jumelle, les deux fillettes en voyant leur ami, s'élançant vers lui. Thérèse, une grande et forte fille, n'est jamais malade et ne ressemble guère à Mimi.

– Eh bien, Lulu, crient-elles, en voilà une histoire. Paraît, ajoute Thérèse, que tu as voulu brûler avec ton métier et que c'est l'Indienne qui t'a sauvé.

Lulu n'a pas une grande amitié pour Thérèse qui, bien souvent, bouscule Mimi.

Lulu hausse les épaules et, désagréable, répond :

– D'abord je n'ai pas voulu brûler, il y avait des choses dans le tiroir-caisse que je voulais reprendre, je n'ai pas réussi, voilà.

– Ça n'empêche pas que si M^{me} Medgé...

– Laisse-moi tranquille avec M^{me} Medgé.

La main de Mimi saisit celle de Lulu et de sa voix douce la petite fille dit :

– Lulu, on a de la peine, tu sais, beaucoup de

peine à cause de ton métier, mais papa a dit que ça s'arrangerait très bien. Alors, si tu avais été brûlé, comme on serait malheureux. Lulu, fallait pas vouloir aller chercher ces choses dans le tiroir de la caisse, ça n'a pas autant de valeur que Lulu.

Résister à Mimi, c'est impossible. Les paroles de Thérèse ont contrarié le petit roi, les paroles de Mimi le consolent, il répond :

– Tu as raison, Mimi, j'aurais dû réfléchir, mais je croyais avoir le temps.

– Enfin, conclut Mimi avec un doux sourire, heureusement que M^{me} Medgé se trouvait là.

Cette fois Lulu consent à répéter :

– Oui, heureusement qu'elle était là.

Les deux petites filles doivent faire le marché, leurs parents sont occupés au métier. Grande et forte pour son âge, Thérèse marchande avec aplomb.

Le filet s'emplit, Lulu le porte, car Thérèse a déclaré que, le marché fini, elle s'en allait voir Henriette, sa grande amie, et que Mimi devait se charger de rapporter les provisions à la caravane.

Avant de s'en aller, elle donne des ordres. Mimi devra éplucher les pommes de terre, les mettre à tremper et ne pas oublier la salade.

Mimi écoute les recommandations, elle fera tout ce que Thérèse lui dit, elle en a l'habitude. Lulu écoute, il a déjà plusieurs fois entendu Thérèse parler ainsi, mais, aujourd'hui, cela lui déplait.

– Dis donc, Mimi, demande-t-il, dès que Thérèse les a quittés, est-ce qu'elle te donne toujours des ordres comme elle vient de le faire aujourd'hui ?

– Ce ne sont pas des ordres, Lulu, Thérèse me rappelle ce que maman a dit, je pourrais l'oublier.

Et en marchant près de sa petite amie, Lulu, qui porte le filet, répète :

– Ce ne sont pas des ordres, je veux bien, mais elle a une façon de te parler qui m'agace.

– Faut pas t'agacer pour si peu, mon Lulu, moi ça m'est égal pourvu qu'elle ne crie pas.

– Et quand elle crie, hein, elle est méchante ?

– Des fois.

- Elle te bat, j’en suis sûr.
- Des fois.
- Pourquoi que tu ne le dis pas à ton papa ?
- C’est défendu de rapporter.

Depuis hier, Lulu a beaucoup pensé à celle qui a écrit sur le papier trouvé sur lui, aussi il dit d’un air grave :

– Mais ta maman, Mimi, une maman, ça doit tout deviner ? Et secouant sa jolie tête la petite fille répond avec résignation :

- Maman n’a pas le temps.

Deux métiers, deux enfants, le ménage, la lessive, les lettres à écrire à Zozo qui est soldat au Maroc et toutes les trois semaines le montage et le démontage, est-ce qu’une maman foraine, accablée par le travail, a le temps de s’occuper des disputes de deux petites sœurs ?

Lulu sait toutes ces choses aussi bien que Mimi, mais aujourd’hui l’égoïsme de Thérèse, son audace, l’ont révolté.

Silencieux, les deux enfants descendent la rue

populeuse, en bas, avant de traverser la chaussée, Mimi se retourne et montrant la basilique blanche, elle dit :

– Nous aurions dû aller faire une prière pour que tout s’arrange pour toi. C’est dommage qu’on n’y ait pas pensé plus tôt. Maintenant, ajoute-t-elle avec un soupir, il y a les pommes de terre.

L’épluchage des pommes de terre, c’est ce qui ennuie le plus Mimi, Lulu le sait et, s’il avait le temps, il aurait été l’aider, mais il faut aller retrouver Mabel et M. Rita qui doivent avoir fini de consulter les papiers.

La caravane des parents de Mimi n’est pas loin de celle des Foulon, Lulu pose le filet sur la table, sort les fameuses pommes de terre, embrasse Mimi et lui promet qu’il viendra la chercher cet après-midi.

Dehors, le petit roi se presse, il veut savoir ce que M. Rita a décidé.

La promenade, la conversation avec sa chère Mimi lui ont fait du bien. Il était un peu découragé. Il n’a pas beaucoup dormi cette nuit et

quand on n'a pas dormi, les choses semblent ne devoir jamais s'arranger.

Il ouvre la porte de la caravane, M. Rita est parti, et Mabel est en train de mettre le couvert, mais Mabel a un drôle de visage, ses yeux sont aussi rouges que le jour où on a enterré le père Douard.

– Te voilà, Lulu, où as-tu été comme cela ?

– T'acheter des oranges, j'en ai trouvé de belles, tiens regarde. Et content de son achat, le petit garçon pose le sac sur la table.

– Merci, mon Lulu, nous allons déjeuner maintenant.

– Oui, déjeunons, bien qu'on ne soit pas pressé, ça va être long, Mabel, un dimanche sans métier.

– Oui, ça va être long, mais il faudra en prendre l'habitude et tâcher de s'occuper autrement, on verra.

En se mettant à table, Lulu demande :

– Quand est-ce, Mabel, qu'on aura l'autre métier ?

M^{me} Foulon est en train de servir Lulu, elle hésite, puis répond :

– On verra.

Et c'est le silence, Mabel essaie de manger, Lulu aussi, mais il est évident que ni l'un ni l'autre n'ont faim. Après cinq minutes d'efforts, avec impatience, Lulu repousse son assiette :

– Je ne peux pas, Mabel, non je ne peux pas. Ma gorge refuse d'avaler ce que ma bouche lui envoie. Toi, tu es comme moi, et tu essaies de manger, mais j'ai idée que ça ne passe pas non plus. Qu'est-ce que tu as, Mabel, tes yeux sont rouges et tu es malheureuse ? Qu'est-ce qu'il t'a donc dit, M. Rita ?

Pauvre Mabel, elle voulait être forte et courageuse et n'apprendre à Lulu, qu'après le déjeuner, le résultat de l'examen des papiers, mais le petit garçon a deviné qu'elle avait quelque chose et elle ne pourra pas lui cacher plus longtemps.

– Ah ! répond-elle en sanglotant, si tu savais !

– Je veux savoir, Mabel, n'oublie pas que le

père Douard t'a confiée à moi, ta peine, ça me regarde. Qu'est-ce qu'il t'a appris, M. Rita ?

– L'assurance n'est pas en règle... j'ai oublié de payer les primes, c'est comme si nous n'étions pas assurés. Tu comprends, c'est ma faute, c'est cela qui me fait tant de peine. On a travaillé toute la vie et il ne nous reste rien.

Lulu ne comprend pas très bien, assurance, prime, ce sont pour lui des mots nouveaux, mais les larmes de Mabel lui disent que la chose est grave. « Il ne nous reste rien. »

– Mabel, explique-moi, nous ne pouvons pas acheter un autre métier ?

– Non, nous ne pouvons pas. M. Rita dit que c'est inutile de faire un procès, ça coûterait cher et on le perdrait.

– Alors, Mabel, demande Lulu avec une voix qui, malgré lui, tremble, les avions du père Douard, nous ne les remplacerons jamais ?

– Mon Lulu, je ne peux pas, non je ne peux pas. Le métier c'était toute notre fortune et il valait cher. L'assurance l'avait estimé à huit cent

mille francs. Nous aurions touché cette grosse somme si j'avais payé les dernières primes. Cela, vois-tu, je ne m'en consolerais jamais. Si nous n'avons plus rien, Lulu, c'est ma faute et je suis vieille, je ne peux recommencer à travailler.

M^{me} Foulon fait pitié, des larmes coulent sur son visage et ses mains jointes se crispent de douleur, Lulu est bouleversé. Il se lève, et s'écrie :

– Non, tu ne recommenceras pas à travailler, je te le défends, je suis là et c'est moi qui travaillerai pour toi. Je suis fort, je sais bien des choses, je joue du tambour, du piston, je fais de la souplesse, la grande roue, et je serai bon, j'en suis sûr, pour la parade. Ne te tourmente pas, Mabel, je travaillerai.

Tristement, M^{me} Foulon demande :

– Et où iras-tu faire toutes ces choses ?

Lulu est embarrassé, il n'avait pas réfléchi qu'un petit garçon de onze ans ne trouve pas du travail facilement.

– Je ne sais pas, je chercherai.

– Tu iras chez les autres, toi mon Lulu, toi le petit roi des forains. Qu'est-ce qu'il me dira le père Édouard quand je le retrouverai là-haut ?

Un affreux sanglot secoue tout le corps de la pauvre femme et c'est si douloureux de l'entendre que Lulu a peur de pleurer. N'avoir plus rien, comme dit Mabel, c'est triste, mais ce qui est plus terrible, c'est de voir la douleur de M^{me} Foulon et Lulu voudrait, avant tout, la consoler ; après on verra.

Il s'approche d'elle et ses jeunes bras robustes entourent les épaules contractées. Il approche sa joue ronde et fraîche du visage fané, il va dire ce que son petit cœur aimant va trouver.

– Mabel chérie, tu dis toujours que la pire des choses pour toi serait une maladie de ton Lulu. Eh bien ! si M^{me} Medgé n'avait pas été là, je serais probablement à l'hôpital, car on ne peut garder les brûlés chez soi. Tu te rappelles que la maman de Florette on a dû l'emmener pour lui faire des pansements. Alors si tu pleures parce qu'on n'a plus d'argent, c'est que tu ne m'aimes pas.

– Mon Lulu, mais c’est pour toi, comprends-tu que j’ai tant de chagrin. Moi je suis vieille, ma vie est presque finie, il ne me faut pas grand-chose, mais toi, toi, que feras-tu ?

– Je te l’ai dit, je travaillerai pour Mabel, comme le père Douard faisait et je serai fier.

– Chez les autres ?

– Oui, chez les autres, cela me fera du bien, M. l’Abbé m’a dit, bien souvent, que j’étais trop jeune pour être patron. Le Bon Dieu n’a pas voulu que cela continue, faut croire qu’il a raison.

– Mon Lulu.

– Oui, ton Lulu, et si tu veux qu’il se porte bien et qu’il ait du courage, il ne faut pas que tu pleures, le père Douard ne le voudrait pas. Je travaillerai, on mettra des sous de côté, et dès qu’on le pourra, on achètera un petit métier, tout petit, et puis, on le revendra et, plus tard, on s’en paiera un grand. Tu verras, si tu ne pleures pas tout s’arrangera mieux que tu ne le penses. On s’aime bien tous les deux et notre affection, vois-tu, ça ne peut pas brûler.

– Mon petit, oui, tu as raison, je pouvais te perdre, le métier à côté de toi, ce n'est rien. On se débrouillera, je pourrai encore faire le « volant » et tu m'aideras, à nous deux on s'en tirera.

Le « volant », c'est avoir un étalage posé sur des tréteaux et qu'on met où le placier vous le permet. Celui ou celle qui tient un « volant » est exposé à toutes les intempéries et, l'hiver, ce métier-là ne pourra être tenu par M^{me} Foulon, ses rhumatismes ne lui permettront pas.

Lulu se rend compte que ce sera chose impossible, mais à quoi bon le dire, c'est lui qui est l'homme, le père Douard lui a confié Mabel et avant qu'elle fasse le « volant », il aura trouvé un moyen de gagner de l'argent.

Mabel est consolée, et elle promet que Lulu ne verra plus ses larmes.

Maintenant, que va-t-on faire ? Une visite de remerciement à M^{me} Medgé s'impose, mais M^{me} Foulon ne veut pas sortir aujourd'hui avec ses yeux rouges. Lulu ira seul chez l'Indienne et, demain, si Mabel a des jambes plus solides, elle ira jusqu'à la belle roulotte faire la connaissance

de cette M^{me} Medgé et lui dire un grand merci.

Lulu accepte et, dès que tout sera en ordre, Mabel fera une petite sieste.

Après avoir fait la vaisselle, Lulu installe M^{me} Foulon sur le fauteuil, met près d'elle ses lunettes, son journal et il s'en va, après avoir embrassé la pauvre femme dont les yeux sont encore meurtris par les larmes.

Dehors, Lulu se rappelle la promesse faite à Mimi, mais il ne va pas du côté de la caravane où elle doit l'attendre, il préfère être seul pour penser à des choses graves, si graves. Et puis, il trouve inutile de dire tout de suite, cet après-midi même, à Mimi, qu'il est devenu, lui, Lulu, le petit roi des forains, un enfant pauvre parmi les plus pauvres, obligé d'aller travailler chez les autres. Non, c'est une triste histoire, Mimi la saura bien assez tôt. Lulu se rend compte, aujourd'hui, qu'il a toujours été un peu orgueilleux, M. l'Abbé le lui disait bien.

Lulu a quitté le boulevard où la fête est installée, il n'a pas le courage de voir les métiers marcher et le vilain amas de ferraille, tout ce qui

reste du sien. Il va vers la basilique blanche qui domine Paris pour aller faire la prière que Mimi a regretté de ne pas avoir faite ce matin. Il ne se doute guère, le petit roi des forains, qu'il y a dix ans, presque à la même époque, M^{me} Foulon montait vers cette basilique pour aller parler à M. le Curé d'un bébé trouvé dans une balançoire. Mais ce n'est pas M. le Curé qui a reçu Mabel, c'est l'Enfant divin et cet Enfant lui a dit, mieux que n'importe quel homme, ce qu'elle devait faire.

En entrant dans la grande église sombre, Lulu aperçoit, à gauche, des lumières et, petit papillon attiré par ce qui brille, il se dirige vers ces lumières.

Dans sa crèche Jésus est là, près de lui la Vierge et les animaux de l'étable. Lulu s'agenouille et raconte sa peine, sa grande peine, puis il demande à Celui qui sur la terre comme au ciel est le Maître, de permettre que Lulu gagne sa vie et celle de Mabel.

Après un signe de croix, tracé pieusement, Lulu quitte la crèche et la basilique ; lentement, il

traverse les jardins qui l'entourent, regardant les enfants et leurs jeux.

Il traverse le vieux petit village de Montmartre, il redescend la rue, où toutes les boutiques sont fermées, c'est aujourd'hui dimanche, une seule est ouverte et offre aux rares passants la splendeur de son étalage.

Derrière les vitres, les fleurs sont là, roses en bouton, lilas frileux, lilas d'hiver, mimosas somptueux et violettes de toutes teintes, blanches, violettes, mauves. Lulu connaît bien cette boutique, ce matin il voulait venir y chercher un beau bouquet pour M^{me} Medgé. La bourse de Lulu est toujours bien garnie et ce matin, vingt francs, ne lui semblait pas exagéré mais il est devenu un petit pauvre, Mabel a dit qu'il ne restait rien.

Tout ce que contient la bourse de Lulu, son argent, gagné par de bonnes places à l'école, sera pour Mabel. Lulu remplace père Douard, c'est lui qui doit donner l'argent pour le ménage.

Mais il a une visite de reconnaissance à faire. Peut-il entrer dans la belle roulotte les mains

vides ? Sans M^{me} Medgé, M. Rita l'a bien dit, il serait brûlé, peut-être mort, on perd la tête quand les flammes vous atteignent.

Derrière les vitres, les fleurs sont là, roses en bouton, s'il admire les roses et les lilas, il sait bien que ce ne sont plus les fleurs qu'il peut acheter. Il regarde les violettes, un petit bouquet, ça ne doit pas coûter bien cher, il va en faire l'acquisition.

Il entre dans la boutique, demande le prix. Dix francs. Il paye et s'en va avec son bouquet entouré de papier brillant.

Quand il arrive sur le boulevard, la fête bat son plein et comme la température est agréable, autour des boutiques et des attractions la foule se presse. Quelle belle recette on aurait faite aujourd'hui !

Ah ! comme Lulu aura du mal à garder son courage et à oublier le beau métier. Il évite de passer devant les fers tordus et les bois calcinés, c'est trop triste, il fait un grand détour et arrive devant la roulotte de M^{me} Medgé. Va-t-il entrer ? C'est l'heure du travail, M^{me} Medgé a peut-être

déjà des clients.

Il se met derrière un arbre et il va observer la roulotte, si personne ne monte le petit escalier, il entrera.

À peine est-il installé à son poste d'observation que la porte de la caravane s'ouvre et qu'une dame en sort. M^{me} Medgé est libre, c'est le moment que Lulu va choisir car, tout à l'heure, une autre cliente peut venir.

Intimidé, une visite à une dame qui vous a sauvé la vie n'est pas une visite ordinaire, Lulu monte le petit escalier. Lulu frappe et, tout de suite, M^{me} Medgé vient lui ouvrir.

Elle est vêtue comme sa photographie la représente, un voile brillant entoure son visage doré. Il est évident qu'elle n'attendait pas la visite de l'enfant et que cette visite la surprend, elle se recule et dit dans un murmure :

– Entrez, entrez donc.

Lulu obéit, il referme la porte et se tient sur le seuil de la caravane avec le bouquet de violettes. Il est troublé, comme il ne l'a jamais été, et il

n'ose même pas regarder l'intérieur de cette roulotte qu'il désirait connaître.

– Madame, réussit-il à dire, je viens pour... pour vous remercier. On m'a dit, enfin, je sais... que vous m'avez empêché d'entrer dans la caisse qui flambait comme tout le reste. J'ai compris... que je faisais une grosse imprudence, alors sans vous, comme dit M. Rita, j'aurais peut-être la figure brûlée... Mabel, c'est M^{me} Foulon, vous est aussi bien reconnaissante. Alors, madame, c'est merci pour elle et pour moi, merci de m'avoir, comme on dit, sauvé la vie.

Ah ! comme c'est difficile d'exprimer ce qu'on ressent, Lulu a cru qu'il n'arriverait jamais à dire ce qu'il devait dire, et vraiment l'attitude de celle qui l'écoute n'est pas encourageante.

La mystérieuse Indienne a des yeux brillants qui ont l'air de chercher à lire jusqu'au plus profond de votre être. Les voyantes, ça doit vouloir toujours connaître vos vrais pensées, alors c'est pour cela qu'elles ne vous regardent pas comme les autres.

Lulu est bien tranquille, si M^{me} Medgé est

curieuse à ce point, elle verra que dans le cœur de Lulu, il y a pour elle une immense reconnaissance qu'il ne sait pas bien exprimer, mais qu'il ressent profondément, et si M^{me} Medgé était moins silencieuse, il prolongerait bien sa visite. Mais que dire à une femme qui vous regarde les mains jointes, comme si elle était à l'église, devant le Tabernacle ?

Et Lulu, bien qu'il soit un peu orgueilleux, sait parfaitement qu'il est pareil à tous les enfants. Il ne comprend pas, pas du tout, pourquoi M^{me} Medgé le regarde si attentivement.

Lulu se décide à parler encore, il tend le bouquet enveloppé dans le papier brillant.

– Voici, madame, des violettes, j'aurais voulu vous apporter des roses et des lilas, mais à cause de l'accident de cette nuit, je n'ai pas pu.

L'Indienne a accepté les violettes et tend les mains pour les recevoir et Lulu remarque les bracelets de la voyante, des bracelets de toutes les couleurs. Enfin, M^{me} Medgé se décide à répondre :

– Merci, mon petit ami, vous vous appelez Lulu, n'est-ce pas ?

– Oui, madame, et, tenant à éblouir l'Indienne, il ajoute : c'est moi le petit roi des forains.

La voyante sourit et Lulu pense, il est très susceptible aujourd'hui, que M^{me} Medgé se moque peut-être de ce roi devenu pauvre. Elle connaît, probablement, leur malheur puisqu'elle sait le passé, le présent et l'avenir. Vivement, il reprend :

– Ce sont les enfant de l'école qui m'ont nommé l'été dernier, à la fête du Trône ; nous avions encore le père Douard et le manège, on était très heureux.

– Et maintenant, demande M^{me} Medgé d'une voix douce, vous n'êtes plus heureux ?

Cette question étonne Lulu, si M^{me} Medgé est une bonne voyante, elle sait, alors pourquoi l'interroger ? Est-ce qu'elle s'imagine qu'il va lui raconter ses malheurs ? On a beau être devenu pauvre, on est fier, on ne va pas aller se plaindre à tout le monde.

Lulu se redresse, prêt à riposter de belle façon. Mais les mots qu'il allait dire s'arrêtent dans sa gorge, il ne pourra jamais ne pas être gentil avec M^{me} Medgé. Sans elle, comme dit M. Rita, Lulu aurait la figure grillée.

À la question faite d'une voix si douce : « Et maintenant vous n'êtes plus heureux », Lulu se décide à répondre :

– Mais si, je suis heureux, puisque j'ai Mabel et si elle guérit, tout ira bien.

– Elle est malade ?

– Non, des rhumatismes et puis...

Lulu a failli dire que Mabel avait du chagrin. Elle est terrible cette M^{me} Medgé, ses yeux vous arrachent tout ce qu'on veut lui cacher.

– Et puis ? reprend M^{me} Medgé de cette voix si tendre. Heureusement, Lulu résiste :

– Oh ! rien, dit-il, des choses dont il ne faut pas parler.

Si, pour Lulu, l'entrée dans la roulotte a été difficile, la sortie l'est au moins autant. Il resterait bien, mais M^{me} Medgé ne lui propose toujours

pas de s'asseoir et elle paraît aussi embarrassée que le petit roi.

– Alors, reprend Lulu, maintenant, je vais vous quitter.

– Vous êtes pressé ?

– Non, mais c'est dimanche, on travaille, faut pas que je vous encombre.

– Mais vous ne m'encombrez pas.

– Et vos clients, ils attendent peut-être que je m'en aille.

– Ils attendront.

– Oh, reprend Lulu, scandalisé il ne faut jamais mécontenter les clients.

– Une fois n'est pas coutume.

– Peut-être bien que vous avez raison, madame la voyante, vous savez tout, mais moi il faut que j'aille retrouver Mabel qui doit s'ennuyer.

– Vous aimez beaucoup cette dame que vous appelez Mabel ?

– Si je l'aime ! Ah, madame, mais Mabel m'a

élevé, c'est la femme du père Douard, c'est ma marraine, c'est comme si elle était ma...

Lulu hésite, il n'ose pas dire ma maman. Depuis qu'il connaît l'existence du papier trouvé sur lui, il pense beaucoup à celle qui l'a écrit et il ne veut pas donner son nom, à qui que ce soit, même à cette Mabel si tendrement aimée. Il ajoute, il faut bien terminer sa phrase :

– C'est comme si elle était ma grand-mère.

M^{me} Medgé pourrait s'étonner, être curieuse, et demander à ce petit garçon quel degré de parenté il y a au juste entre M^{me} Foulon et lui, mais une voyante extra-lucide sait tout et n'interroge jamais. Et comme Lulu a posé sa main sur le bouton de la porte, elle lui dit :

– Allez retrouver M^{me} Mabel et dites-lui qu'elle a un bien gentil petit garçon.

Lulu rougit, il n'attendait pas ce compliment.

– Merci, madame, dit-il, tout confus, et au revoir.

– Oui, au revoir, nous nous reverrons, car maintenant je ferai toutes les fêtes de Paris. À

bientôt, monsieur Lulu.

Deux mains se joignent, acte de politesse banale, mais quand la petite main de Lulu est blottie dans celle de M^{me} Medgé, elle s'y attarde comme un petit oiseau qui aurait retrouvé son nid.

Qu'a-t-elle donc, cette voyante, de si particulier ? Avec elle on n'est pas comme avec les autres, on se laisserait aller à dire toutes ses peines et ce serait si bon d'être à son tour consolé. Avec de gentilles paroles et de bons baisers Lulu a réussi à arrêter les larmes de Mabel, mais, lui, personne ne l'a pris dans ses bras et ne lui a dit : je suis là, sois courageux, je t'aiderai. Il souhaite, sans s'en rendre compte, cette étreinte et il lui semble que M^{me} Medgc, qu'il ne connaissait pas hier, serait toute prête à ouvrir ses bras chargés de bracelets et à le serrer contre son cœur, ce cœur qui doit être aussi tendre que sa voix.

Mais Lulu, petit roi des forains, petit roi de onze ans, est fier, il a honte de ce sentiment qu'il appelle faiblesse et, ouvrant la porte, il quitte la

belle roulotte en disant une dernière fois :

– Au revoir, madame.

Seule, M^{me} Medgé enlève le papier qui entoure les violettes, et portant les fleurs jusqu'à son visage elle en respire le doux parfum en murmurant :

– Lulu, mon Lulu, mon petit roi.

IX

Pendant toute la fête de Montmartre, M^{me} Foulon et Lulu ont été occupés par des choses tristes. Il a fallu faire enlever les restes carbonisés du beau manège, renvoyer les commis, leur payer une indemnité, car on les laissait sans travail en plein hiver et envisager ce que M^{me} Foulon et Lulu allaient faire. Devaient-ils remiser dans quelque terrain vague pour deux mois ou s'installer à la prochaine fête et faire du « volant » ?

Pressé d'agir et de se mettre à gagner de l'argent, car il n'en restait plus guère dans la caisse de Mabel, Lulu insista pour que, tout de suite, on se mit à la tâche. Il fallait au plus vite économiser pour acheter au printemps prochain un petit métier.

Qu'allait-on vendre ? Qu'est-ce qui plairait à ce public d'hiver peu soucieux de s'arrêter aux

étalages en plein vent.

Mabel se rappela qu'au temps de sa jeunesse elle faisait des poupées pour la loterie de son père et elle voulut essayer son habileté d'antan.

Engourdis par les rhumatismes, ses vieux doigts eurent bien du mal à ajuster les étoffes brillantes, cela n'alla pas tout seul et, parfois, la vieille désespérait. Lulu l'aida autant qu'il le put, il bourra de son le corps des poupées, il colla les étoffes et, enfin, il donna l'idée de créer une poupée fétiche qu'on vendrait pour porter bonheur à ceux qui l'achèteraient.

Entre temps, Lulu avait essayé de travailler chez les autres, comme disait Mabel, mais si les forains l'accueillaient gentiment et l'essayaient, bien vite on lui faisait comprendre qu'un joueur de piston de onze ans n'a pas le souffle assez puissant pour dominer les musiques.

Il aurait pu faire des exercices de souplesse, mais Mabel s'y opposa. Un petit maillot en plein hiver ne protège pas suffisamment du froid et, si robuste que fût Lulu, Mabel craignait pour lui les bronchites, maladies qu'on attrape si facilement

dans le métier forain.

Le « volant » c'était vraiment la seule chose que Lulu pouvait faire et dans ce métier si dur il avait mis tout son espoir. Il voulait réussir, il ne voulait pas que Mabel connût les privations, et, déjà, dans la roulotte, les économies les plus sévères succédaient au bien être que Lulu avait toujours connu. Mabel, si frileuse, et dont les rhumatismes avaient besoin de chaleur, prétendait, maintenant, qu'elle avait toujours trop chaud et, bien souvent, laissait éteindre le petit fourneau qui répandait dans la roulotte une chaleur si agréable.

Lulu avait bien compris que Mabel ne voulait pas acheter de charbon trop souvent, le charbon est cher, et Lulu s'étonnait qu'il fallût donner tant d'argent pour ces morceaux de terre noire. Tous les soirs, maintenant, Lulu et Mabel se couchaient de bonne heure, il était bien inutile de dépenser de l'électricité que le compteur marquait et les repas, s'ils étaient toujours abondants, se composaient de légumes secs et de soupes épaisses. Aussi courageux l'un que

l'autre, Mabel et Lulu prétendaient ne plus aimer la viande, la viande est vraiment un aliment pour les riches et Mabel et Lulu, s'ils n'étaient pas encore pauvres, de vrais pauvres, pouvaient le devenir.

C'est à la fête d'Italie que Lulu inaugura son « volant » ; une planche mise sur deux roues qu'il avait peinte lui-même d'une jolie couleur verte.

Un dimanche de février, à deux heures de l'après-midi, Lulu amène son étalage qu'il trouve splendide et s'installe sur le boulevard, à côté d'un manège pour enfants.

Il fait froid, le vent souffle, par moment très fort, mais le froid et le vent n'inquiètent pas Lulu, les poupées fétiches ne craignent que la pluie.

Les clients seront rares, l'hiver, les amateurs de fête foraine sont moins nombreux que l'été, le cinéma est un rude concurrent. Lulu, un « vieux » forain, n'espère pas une belle recette, mais il compte que les jolies poupées de Mabel tenteront les promeneurs.

– Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches,

c'est de la joie pour vous, pour vos parents, pour vos amis.

Deux personnes, un vieux monsieur, une vieille dame, s'arrêtent. Lulu tend une poupée, la plus belle de toutes. Elle est vêtue d'une robe de satin rouge pailletée, et un ruban vert permet de la suspendre. Le monsieur va l'acheter, déjà il ouvre son manteau pour chercher son porte-monnaie, mais sa femme l'entraîne en lui disant que la poupée est trop petite et n'amusera pas Suzanne.

Lulu dirait bien des sottises à la vieille dame, lui enlever ainsi son premier acheteur, est-ce permis ? Mais Lulu sait qu'il ne faut montrer aux clients que des sourires. Déçu, avec un gros soupir, il dit gentiment :

- À une autre fois, Monsieur, Madame.
- Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches.

Hélas, le vent est glacial, méchant, il décoiffe les femmes et personne ne s'arrête devant l'étalage du petit forain. Il y a déjà une heure que Lulu est là, une heure qu'il cherche à attirer

l'attention des passants et personne, sauf le vieux monsieur et la vieille dame, n'a regardé les poupées.

Lulu ne cesse de répéter : Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches, mais il commence à avoir mal à la gorge et le vent tourne autour de lui, glace ses pieds, et rougit ses mains.

Trois heures, les grands manèges commencent à marcher, leurs musiques vont attirer le public, Mabel avait raison, Lulu est sorti beaucoup trop tôt. Le commencement de la journée est toujours mauvais, c'est vers le soir qu'on fait la recette.

– Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches.

Pauvre Lulu, les promeneurs ne se retournent même pas. En hiver la nuit vient vite, à quatre heures il lui faudra rentrer.

Aucun acheteur, c'est terrible, les gens passent devant l'étalage et ne le regardent même pas. Dans une heure il fera nuit et personne ne verra plus les belles poupées.

– Qui veut du bonheur ! Ce bonheur qu'il offre est plein de tristesse.

Pour oublier l'indifférence du public, Lulu regarde les manèges, malgré le froid ils ont des clients. Ah ! comme il voudrait encore avoir un manège. Il se rappelle celui du père Douard, le plus beau de toutes les fêtes, dès qu'il marchait il était assailli et les gens devaient, comme pour les autobus, prendre des numéros. Lulu aimait à donner au public ces numéros. C'était le bon temps, le bonheur, et Lulu ne s'en doutait pas. Non, il trouvait tout naturel d'être gâté, choyé par Mabel et père Douard qu'il aimait comme un vrai papa et une vraie maman. Et voilà qu'à Montmartre, le soir où le manège a brûlé, ce soir de tempête, Lulu a appris que Mabel et père Douard ne lui étaient rien et qu'il avait été trouvé par eux dans une balançoire.

– Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches.

Les événements tragiques se sont succédés, Lulu a rarement pensé à la révélation que Mabel lui a faite, il y avait tant de choses à décider, mais aujourd'hui où il est tout seul devant son étalage que personne ne regarde, il songe à ce que M^{me} Foulon lui a appris le soir de la catastrophe.

Abandonné, il a été abandonné par sa maman malade qui n'avait plus d'argent. Pourquoi, cet après-midi, comprend-il la signification douloureuse de ce mot : abandonné ?

Derrière son étalage, engourdi par le froid, il répète encore : Qui veut du bonheur, achetez mes fétiches ! mais il lui semble qu'il est encore une fois abandonné et que personne ne viendra l'aider à gagner sa vie.

Rentrer à la roulotte, avouer son échec, c'est trop pénible, le petit roi des forains n'aura jamais le courage de le faire. Non, il restera sur ce boulevard même quand la nuit sera venue, les réverbères éclaireront son étalage et les passants auront peut-être pitié de ce marchand qui, malgré le froid et le vent glacial, offre ses poupées fétiches. Un client, un seul, et son courage, ce courage dont il était si sûr, reviendrait.

– Qui veut du bonheur, achetez mes poupées, achetez mes fétiches.

La nuit approche, les passants deviennent des ombres, et voici qu'enfin une de ces ombres s'arrête devant l'étalage. C'est une femme, un

grand manteau sombre l'enveloppe et sa tête est entourée d'un voile.

Le cœur du petit marchand bat avec rapidité et sa voix retrouve toute sa force.

– Qui veut du bonheur, achetez mes poupées fétiches.

– Monsieur Lulu, je voulais être votre première acheteuse, mais j'ai eu des clients de très bonne heure, je n'ai pu m'échapper.

Lulu a reconnu la voix, c'est M^{me} Medgé la voyante, il est surpris et ému. Une acheteuse, une vraie, quand on l'attend depuis deux heures, ça remue quelque chose en vous qu'on ne s'explique pas. Il balbutie :

– Madame Medgé, ah ! madame Medgé !

– Bien qu'il fasse déjà sombre, vous me reconnaissez ; c'est très gentil. Vous allez bien et M^{me} Mabel aussi ?

– Oui, madame, mais Mabel a toujours des rhumatismes.

– C'est la faute de l'hiver, le printemps les emportera. Maintenant, donnez-moi quelques-

unes de vos poupées, mes clientes adorent les fétiches. Choisissez-m'en vingt, les plus belles.

Vingt ! Lulu n'ose pas le croire, il demande craintif :

– Les grandes ou les petites ?

– Les grandes, monsieur Lulu.

– Celles de vingt francs ?

– Mais oui.

Quelle vente ! Lulu n'aurait jamais osé en espérer une si belle et, pendant qu'il choisit les poupées, M^{me} Medgé ajoute : qu'il lui en faudra souvent, car ses clientes aiment tout ce qui porte bonheur.

– Je serai une acheteuse fidèle, monsieur Lulu, êtes-vous content de votre première journée ?

Le petit forain ne veut pas avouer la vérité et il n'aime guère le mensonge.

– Il faisait bien froid aujourd'hui, les autres jours seront meilleurs.

– Je l'espère. Et puis, il faudra, je crois, renouveler de temps en temps votre étalage,

actuellement les clients achètent surtout des choses utiles, pensez à cela.

– Je sais bien, répond Lulu, qui ne veut pas avoir l’air d’ignorer cette vérité, mais ces poupées sont fabriquées par Mabel, alors notre bénéfice est intéressant.

– Sans doute, mais vous pourriez y joindre un autre article, il vous rapporterait moins et il attirerait les passants. Très sérieux, Lulu répond :

– Nous y songerons.

M^{me} Medgé prend le gros paquet des poupées et tend au petit roi un billet de cinq cents francs. Il faudrait rendre cent francs ! Lulu ne les a pas.

Le billet dans les mains, Lulu est très embarrassé, il ne veut pas avouer à la voyante qu’il n’a fait aucune vente et trouver de la monnaie, ce n’est pas, sur la fête, chose facile.

M^{me} Medgé s’aperçoit de l’ennui du petit garçon, elle devine, elle qui devine tout, que Lulu n’a rien vendu.

– Monsieur Lulu, je pense qu’il me faudrait aussi dix petits fétiches, j’ai des clientes qui

n'aiment pas les gros paquets et de cette façon j'aurai tout un assortiment de poupées.

Lulu hésite, il a peur que M^{me} Medgé n'ait deviné son échec, c'est peut-être par pitié qu'elle achète les fétiches. Et Lulu est fier, ou du moins il l'était. Hier, il n'eût pas accepté la générosité de M^{me} Medgé, mais, aujourd'hui, il n'ose la refuser. Rapporter à Mabel un beau billet de cinq cent francs, cela lui ferait tant plaisir qu'elle aura son bon sourire. Allons, quand on est pauvre, on ne doit pas être orgueilleux.

Lulu choisit les dix autres poupées réclamées, mais ses mains, engourdies par le froid, sont maladroites et tremblent comme si quelque peine bouleversait le petit garçon. C'est stupide, incompréhensible, mais Lulu a le cœur gros, si gros, qu'il a envie de pleurer. Est-ce possible, quand on a fait une si belle vente, mais voilà, le petit roi s'imagine que cette vente magnifique est une aumône déguisée.

M^{me} Medgé possède la plus belle roulotte, elle a de nombreux clients, on la dit riche. Elle sait, comme tous les forains, la situation de M^{me}

Foulon et de Lulu et cet achat est destiné à les aider. Voilà la vérité, Lulu la devine et en souffre. Ah ! comme M. l'Abbé a raison de dire que l'orgueil est une vilaine maladie qui vous fait beaucoup de mal !

Une cliente en attire une autre, une petite fille et sa maman s'arrêtent devant l'étalage. Lulu reprend espoir, et, d'une voix où traînent quelques larmes, il dit :

– Achetez mes fétiches, achetez du bonheur, dix francs les petits, vingt francs les grands.

La fillette a saisi une poupée tout de rose habillée, une grande de vingt francs. Pressée de s'en aller, la maman paie sans discuter et, tout fier, Lulu regarde M^{me} Medgé qui attend son paquet.

L'Indienne sourit, et son sourire est si tendre qu'il lui fait chaud au cœur comme si M^{me} Medgé était une amie, une parente. C'est incompréhensible, mais Lulu éprouve pour cette dame qui lui a sauvé la vie une étrange sympathie, il se sent attiré vers elle, il a peur de l'aimer. Et il ne veut aimer que Mabel, sa Mabel

qui a été si bonne pour lui, lui, l'enfant sans papa ni maman, l'enfant abandonné dans une balançoire.

M^{me} Medgé prend le paquet, Lulu, c'est plus fort que lui, tend sa main rouge et glacée en disant :

– Merci, madame, merci beaucoup.

M^{me} Medgé s'est emparée de la main et la tenant dans les siennes elle dit de sa voix si douce à entendre :

– Mon petit Lulu, comme vous avez froid, je vous tricoterai des gants, de jolis gants souples qui ne vous gêneront pas pour la vente. À bientôt, j'ai un rendez-vous, il ne faut pas que la cliente attende. Vous allez rentrer ?

– Pas tout de suite, je voudrais savoir si la soirée sera meilleure.

– Je ne le crois pas, il fait trop froid.

– Tant pis, j'essaierai, je veux réussir.

– Vous réussirez, j'en suis sûre, mais ce soir, par ce vent glacial, vous n'aurez pas de client. Il vaudrait mieux aller retrouver M^{me} Mabel.

Lulu s'entête.

– Non, je veux essayer la vente du soir.

– Ce n'est pas raisonnable, vous prendrez froid.

– Je suis fort.

– Et un peu... entêté !

– J'ai des défauts comme tout le monde.

– Naturellement, mais vous avez aussi, je l'espère, un bon petit cœur.

Lulu ne répond pas, on ne peut se reconnaître des qualités.

– Et si je m'adressais à ce bon petit cœur, reprend M^{me} Medgé, si je lui rappelais que son propriétaire n'a pas le droit d'être malade parce que M^{me} Mabel aurait trop de chagrin, m'écouterait-il ?

Lulu baisse la tête, tout honteux, car il sait qu'il va céder. Furieux, il répond :

– Je vais m'en aller à cause de Mabel et puis aussi pour vous faire plaisir, madame Medgé.

L'Indienne ne demande pas autre chose, elle

devine que le petit garçon est très mécontent et qu'il vaut mieux le laisser seul.

– Au revoir, monsieur Lulu, bonne chance, à bientôt.

M^{me} Medgé s'en va et Lulu poussant son éventaire monté sur roues, se dirige vers la roulotte de M^{me} Foulon. Dès qu'il aperçoit la longue voiture rouge, il pense avec plaisir à celle qui l'attend dans la petite maison chaude. Oubliant sa mauvaise humeur, il met dans une grande toilette toutes les poupées invendues, grimpe l'escalier, traverse en courant la terrasse et ouvre la petite porte en criant :

– Mabel, voici la recette.

– Cinq cent vingt francs, mon Lulu, par ce vilain temps, c'est superbe.

Oubliant les mauvaises heures, Lulu s'installe devant la table et s'apprête à dévorer les tartines beurrées qui l'attendent et à boire le café bien chaud que Mabel lui sert. Avec la chaleur le courage lui revient, un premier jour de vente ne prouve rien et Lulu sait parfaitement que les

volants ne font jamais de grosses journées. Il faut renouveler souvent l'étalage, chercher des choses utiles qui retiennent l'attention des passants. M^{me} Medgé a raison, il n'oubliera pas ses conseils dits d'une voix tendre, si tendre que cette voix est comme une musique dont l'oreille se souvient.

X

Chaque jour, de bonne heure, afin d'éviter à Mabel toute fatigue, Lulu fait les provisions, ensuite il s'occupe de la voiture car il y a toujours de petites réparations qu'il peut faire. Peinture d'un côté, clou de l'autre, il s'efforce d'imiter le père Douard qui surveillait attentivement la caravane.

À la fête de Pasteur le beau temps est venu et il en profite pour tout vérifier. Un matin où il est en train de faire un raccord de peinture, il voit arriver Mimi, une Mimi bouleversée avec des yeux pleins de larmes.

– Ah, Lulu, Lulu, si tu savais !

Interrompant son travail, le petit roi demande :

– Qu'est-ce qu'il y a, voyons, Mimi, ne pleure pas et raconte.

Une marche de l'escalier qui conduit à la

terrasse est un banc excellent. Lulu fait asseoir sa petite amie et se met près d'elle. Sa main, maculée de taches de peinture, prend celle de Mimi qui tient un gros mouchoir et il oblige la fillette à essuyer ses yeux.

– Maintenant ne pleure plus, et tâche de me raconter pourquoi tu as tant de peine.

– Je vais partir, tu comprends, loin, très loin. Les dames blanches du dispensaire ont dit à maman que j'étais malade, alors il faut m'envoyer à la campagne, sans papa, sans maman, sans toi, mon Lulu.

Lulu ne s'attendait guère à cette annonce de départ, il croyait tout simplement que les deux sœurs s'étaient disputées.

– Les dames blanches, dit-il, d'abord de quoi se mêlent-elles ? ça ne les regarde pas, ta santé.

– Paraît que si.

– Qu'on t'a dit, mais moi je sais bien que ça ne regarde que ta maman et ton papa.

– Mais ce sont eux qui veulent m'envoyer à la campagne.

– Parce que les dames blanches leur ont raconté que tu étais malade.

Mimi lève sa jolie tête blonde et ses yeux gris qu'un grand cerne entoure, regardant son ami.

– Je suis malade, dit-elle, je sens bien que là, dans ma poitrine, il y a quelque chose qui me fait mal. Autrefois, je toussais seulement l'hiver, maintenant je n'arrête plus et toute la nuit j'empêche Thérèse de dormir ; alors elle me donne tant de coups de pied que j'ai mal aux jambes. Ah ! ce n'est pas agréable, Lulu, d'être malade.

– Tu guériras.

– Les dames blanches le disent, mais il faut que je parte, on ne peut pas me soigner ici.

– Des histoires, tu n'as qu'à prendre du « fortifiant ».

– Paraît que ça ne suffit pas, j'en ai pris des sirops de toutes les couleurs et de l'huile de foie de morue, mais tu vois bien que ça n'a servi à rien.

– Alors, Mimi, tu vas partir ?

– Pas tout de suite, dans huit jours, maman l’a dit. Mais avant je veux faire une visite, car cette visite me renseignera ; et c’est toi, Lulu, qui vas me conduire.

Une visite ; le petit roi se souvient de celle que Mimi a voulu faire à Minouche, visite qui pouvait si mal se terminer ; prudent, il se renseigne :

– Où veux-tu aller, Mimi ?

– Chez l’Indienne. Il paraît qu’elle vous dit des choses extraordinaires. Elle sait tout, c’est une vraie voyante qui a appris aux Indes ; alors elle saura mieux que les dames blanches si, à la campagne, je guérirai. J’ai cassé ma tirelire, j’ai dix francs, ça doit être le prix de la consultation. Tu vas me conduire, Lulu ?

– Te conduire ? Je veux bien, mais je ne sais pas si M^{me} Medgé reçoit le matin.

– Elle nous recevra, elle doit t’aimer beaucoup, Lulu, puisqu’elle t’a empêché d’être brûlé.

Elle doit t’aimer beaucoup ! Ces mots dits par Mimi surprennent Lulu, c’est vrai, M^{me} Medgé

doit l'aimer car elle est pour le petit garçon si bonne. C'est elle qui a donné les conseils de renouveler l'étalage du « volant », c'est elle qui a donné les adresses où on trouve de jolies choses utiles, pas chères, et qui se vendent. Presque tous les jours M^{me} Medgé voit son petit ami, elle passe devant l'étalage, arrange ce qui n'est pas bien, et sait mieux que personne mettre en valeur les nouveautés. Et Lulu a remarqué qu'elle était toute contente quand il avait fait une bonne recette.

La chose est certaine, Mimi ne se trompe pas, M^{me} Medgé doit aimer Lulu.

Et Lulu l'aime-t-il ? Le petit garçon ne s'est jamais posé cette question. Mais il est évident que les jours de mauvais temps où il est impossible de faire du « volant », Lulu est tout triste, et quand il sort pour les courses du ménage, il s'arrange toujours pour passer du côté où se trouve la roulotte de M^{me} Medgé. Bien des fois il a eu envie de monter l'escalier et de poser son doigt sur la sonnette, mais il ne l'a jamais osé, d'abord parce que M^{me} Medgé a tout le temps des clients et puis la voyante ne l'a jamais

invité à venir chez elle. Entre eux, bien sûr, il y a de l'amitié, mais on dirait que tous les deux ont peur de la montrer.

Après avoir réfléchi, Lulu se lève et dit :

– Je vais te conduire, Mimi, je me nettoie les mains, je fais un brin de toilette, ce ne sera pas bien long.

Les deux petits entrent dans la roulotte et mettent M^{me} Foulon au courant de leur projet, elle approuve. Elle a pour M^{me} Medgé, qu'elle n'a pas encore été voir à cause de ses rhumatismes, une sympathie reconnaissante qu'elle lui témoignera aux prochains jours.

Chandail neuf, béret mis sur ses cheveux blonds rebelles, Lulu est superbe. Il prend la main de Mimi et tous les deux s'en vont vers la roulotte verte.

Lulu est très content d'amener à M^{me} Medgé une cliente.

Sans hésitation, les deux petits montent l'escalier et Lulu est tout fier de montrer à Mimi la sonnette dorée qui avertit la propriétaire de la

roulotte.

Il sonne, l'attente paraît longue. M^{me} Medgé ne serait-elle pas là ?

Déjà, Mimi s'inquiète, mais Lulu espère encore et il a raison, M^{me} Medgé ouvre la porte. Tout de suite Lulu s'explique.

– Bonjour, madame, je vous amène Mimi, ma petite amie, pour une consultation.

Sérieuse, Mimi s'avance. Elle veut qu'on lui parle comme à une grande personne ; à la fête il faut toujours payer d'avance, aussi elle ouvre sa petite main et montre la pièce de dix francs.

– Ça sera assez, madame, pour la consultation ?

M^{me} Medgé sourit, Lulu est tout heureux, tant il aime son sourire.

– Entrez, mes petits, et racontez-moi, mademoiselle Mimi, pourquoi vous venez me consulter.

Lulu et Mimi entrent dans le salon, ce salon que Lulu connaît déjà et où il espère bien ne pas rester. C'est le cabinet de consultation qu'il a

envie de voir, un cabinet magnifique, disent tous ceux que M^{me} Medgé y a reçus.

Mimi est très pressée de s'expliquer, offrant toujours sa pièce de dix francs que M^{me} Medgé ne prend pas :

– Madame, sur le tableau qui est à votre porte, j'ai lu que vous connaissiez le passé, le présent et l'avenir. Le passé ne m'intéresse pas, je le connais aussi bien que vous, le présent n'est guère amusant, mais c'est l'avenir que je voudrais savoir. Je suis malade, alors on veut m'envoyer loin, je ne verrai plus Lulu ; dites-moi si je dois partir et si je guérirai ?

M^{me} Medgé ne sourit plus, mais elle regarde la petite fille avec une attention extrême.

– Venez dans mon cabinet de consultation, dit-elle.

Mimi se retourne vers son ami.

– Et Lulu aussi ?

– Naturellement.

Cette fois la chose est certaine, Lulu va voir le fameux cabinet.

M^{me} Medgé soulève une portière de velours rouge et elle ouvre une porte, peinte en vert, sur laquelle se détachent de grandes fleurs d'or, comme Lulu n'en a jamais vu, des fleurs géantes, extraordinaires, qui doivent vivre au pays d'où M^{me} Medgé vient.

Le cabinet de consultation est magnifique, les murs sont recouverts de soie brodée aux multiples couleurs, les fauteuils ont des coussins d'étoffe brillante et, dans un coin de la caravane, une grande table en laque noire où sont les instruments de travail de M^{me} Medgé : trois coupes sombres, une amphore de cuivre rouge, un grand livre et des fleurs séchées. Au plafond, des objets étranges sont suspendus. Une cage en bois sculpté où une perruche bleue, ravissante, est si tranquille qu'on la dirait empaillée, de grandes fleurs d'or, pareilles à celles qui sont peintes sur la porte, une mappemonde en cristal, un temple en miniature, une vache aux cornes dorées, un croissant de lune très brillant et, enfin, un poignard. Que de choses à admirer, jamais vues !

M^{me} Medgé installe Mimi sur un beau fauteuil,

et elle s'assied devant la table de laque. Lulu reste debout, contre le mur de la caravane afin de ne pas gêner la voyante et sa cliente.

M^{me} Medgé s'est emparée de la petite main de Mimi que la fillette a certainement oublié de laver ce matin et la retourne pour en voir l'intérieur.

– Voici une petite main, dit-elle, indiquant que mademoiselle Mimi doit avoir souvent de la fièvre. Les lignes que vous avez là, ma petite amie, sont des lignes indiquant ce que sera votre vie. Mauvaise enfance, beaucoup d'ennuis, qui vous obligent à voir le médecin, mais tous ces ennuis-là s'arrangeront plus tard. Dans quelques années vous serez une belle jeune fille, bien portante, j'en suis sûre.

– Mais, demande Mimi, pour être cette jeune fille bien portante, est-ce qu'il faut que je m'en aille loin, très loin ?

M^{me} Medgé abandonne la petite main et dit un peu tristement :

– Nous allons interroger les coupes. Vous

voyez ces trois coupes, elles vous semblent toutes pareilles et, pourtant l'eau que je vais y mettre deviendra différente.

M^{me} Medgé prend l'amphore en cuivre et verse lentement de l'eau dans une coupe.

– Regardez, dit-elle, l'eau qui a coulé si claire se trouble, elle vous indique que votre état de santé est mauvais en ce moment, mais elle ne nous dit pas ce qu'il faut faire. La seconde coupe nous renseignera mieux. Regardez toujours l'eau, voyez comme elle s'agite, ces mouvements, ces petites vagues vous parlent de départ. Il faut vous en aller, mademoiselle Mimi, vous en aller tout de suite, l'eau ne ment pas et elle vous le dit clairement. La troisième coupe vous annoncera votre avenir.

M^{me} Medgé prend l'amphore de cuivre rouge et verse l'eau dans la troisième coupe et, miracle qui stupéfie Lulu, l'eau devient irisée, on dirait que des pierres précieuses sont au fond de la coupe et qu'un rayon de soleil les fait briller.

– Regardez, dit M^{me} Medgé, regardez l'eau comme elle est belle, c'est ce que sera votre vie,

ma petite amie, lorsque vous serez guérie, mais pour guérir, il faut partir.

Étonnée, Mimi regarde les trois coupes, elle a vu M^{me} Medgé verser l'eau, une eau toute simple, prise sûrement au robinet où tous les forains la prennent, et voilà que cette eau subit des transformations dont elle ne revient pas. Dans la première coupe l'eau reste trouble, un ruisseau sale, dans la seconde elle a des ondulations comme la mer que Mimi a vue, cet été, à Dieppe et, dans la troisième, l'eau étincelle comme si elle était pleine de vers luisants. Ah ! M^{me} Medgé est une extraordinaire voyante, ceux qui parlent d'elle en disant qu'on n'en a jamais vu une pareille ont bien raison.

Mimi n'oubliera plus ce qu'elle lui a dit, et pour être une belle jeune fille, elle écoutera M^{me} Medgé. Elle s'en ira, elle quittera son Lulu, c'est ce qui est le plus dur.

– Madame, reprend-elle, je vous remercie et, puisqu'il le faut, j'écouterai les dames blanches, seulement, je voudrais bien savoir encore si je devrai rester longtemps là-bas ; un mois ou un

an ? J'aime mieux le savoir, maman n'a pas voulu me le dire.

Ouvrant le grand livre qui est sur la table, à côté des coupes, M^{me} Medgé le feuillette. C'est un livre illustré, et Lulu qui regarde et écoute avec une attention extrême s'aperçoit que sur chaque page de ce livre, il y a de belles images.

– Voici, dit M^{me} Medgé, la réponse : « Si vous entreprenez quelque chose, ne vous arrêtez jamais au milieu du chemin, allez jusqu'au bout de la tâche, si dure soit-elle, et je vous promets que la récompense sera belle. » Mademoiselle Mimi, il faudra rester à la campagne jusqu'à ce que vous soyez complètement guérie. Un an peut-être, mais pendant cette année, vos amis ne vous oublieront pas. Ils pourront vous écrire, et vous leur répondrez. Une année, trois cent soixante-cinq jours, c'est bien vite passé, et rien ne doit vous sembler trop dur quand on veut être plus tard une jeune fille bien portante.

Mimi a compris, c'est inévitable, elle doit s'en aller pour un an au moins, les dames blanches l'avaient bien dit.

– Je vous remercie, madame, beaucoup, et posant la pièce de dix francs sur la table de laque, elle se renseigne :

– Est-ce que c'est assez pour la consultation ?

– C'est beaucoup, dit M^{me} Medgé, et je ne fais jamais payer les petites filles foraines, alors, mademoiselle Mimi, vous pourriez garder cette belle pièce pour votre voyage.

Mimi hésite, elle a bien envie de reprendre son argent, mais elle n'ose le faire sans consulter Lulu, et Lulu intervient.

– Non, madame Medgé, quand vous achetez chez nous on ne vous fait pas de différence, vous ne le voudriez pas ; alors pour nous, c'est la même chose, dis-le Mimi.

Et, obéissante, la petite fille affirme :

– Non, nous le voulons pas.

Les deux enfants n'ont plus qu'à s'en aller. Mais Lulu ne bouge pas, il tourne son béret qu'il tient à la main, il voudrait demander quelque chose, mais il n'ose, cette voyante l'intimide. Son costume est étrange, un voile entoure son visage

et le fait mystérieux, ses yeux, bleus comme ceux de Lulu, sont lumineux et pleins de tendres choses. Est-ce tout cela qui trouble Lulu ?

Mimi s'est levée, elle n'a plus rien à apprendre, elle dit à Lulu :

– On s'en va ?

– Oui, répond le petit garçon qui se décide à quitter sa chaise, on s'en va, mais j'aurais bien voulu, moi aussi, consulter M^{me} Medgé. Le volant ça ne va pas tous les jours, je voudrais savoir, si, un jour, la vente sera meilleure et quand nous pourrons acheter un nouveau métier ? Je n'ai pas d'argent sur moi, mais M^{me} Medgé peut être sûre que, ce soir, je viendrai lui apporter le prix de la consultation.

M^{me} Medgé prend le petit roi par le bras et le force à s'asseoir dans le beau fauteuil que Mimi vient de quitter. Souriante, elle dit :

– Monsieur Lulu, nous nous entendrons toujours pour le prix de la consultation. Je vais d'abord regarder les lignes de votre main, je vous dirai tout de suite que vous avez fait de la

peinture ce matin et que cette peinture était rouge.

En riant, Lulu répond :

– Ça n'est pas bien difficile à voir, mais c'est le reste que je voudrais bien savoir.

– Le reste, je vais vous le dire.

M^{me} Medgé regarde la petite main qu'elle tient serrée dans la sienne, puis d'une voix grave, elle parle.

– Votre vie sera longue, vous aurez, pendant quelque temps, de la peine, puis tout s'arrangera et vous serez heureux de nouveau. Vous avez une belle santé, vous aimez le travail, et vous avez bon cœur, il faut toujours garder ce même cœur, monsieur Lulu.

– Mais, mais... demande Lulu aussi troublé que lorsqu'il est dans le confessionnal, est-ce que ça change un cœur.

– Quelquefois, monsieur Lulu, en grandissant un petit garçon devient plus fort et s'imagine qu'il sait tout, alors il n'écoute plus les gens qui l'aiment, il n'en fait qu'à sa tête et cela ne réussit

pas toujours.

– Oh, même quand je serai grand, je ne ferai jamais de peine à Mabel, vous qui savez tout, madame, vous devez voir dans ma main ou dans vos coupes, ce que Mabel fait pour moi.

M^{me} Medgé incline la tête et dit :

– Est-ce que le passé vous intéresse ?

Lulu ne répond pas. Son passé, ah ! oui, il l'intéresse ! Mais devant Mimi à laquelle il n'a jamais rien dit, il ne voudrait pas que M^{me} Medgé racontât qu'il a été abandonné par sa maman.

Sur sa chaise dorée, Mimi donne des signes d'impatience, Thérèse lui a ordonné d'être rentrée pour onze heures, il y a la corvée de pommes de terre et si Mimi n'est pas exacte, Thérèse lui donnera une bonne gifle.

– Lulu, dit-elle, il faut que je m'en aille, sans cela Thérèse criera.

Et pour ne pas déranger la voyante et son client, la petite fille sur la pointe des pieds quitte le cabinet de consultation.

Quand le bruit de la porte indique son départ,

bravement, Lulu tend de nouveau sa main pleine de peinture et, d'une voix résolue, il demande :

– Parlez moi du passé, de mon passé.

Cette fois, c'est M^{me} Medgé qui se trouble, repoussant la main elle dit d'une voix changée.

– Nous allons consulter les écritures.

Et ouvrant le grand livre qui est sur la table, à côté des fleurs séchées, elle regarde attentivement une page remplie d'images dorées, très belles. Lentement, comme si elle priait à l'église, M^{me} Medgé parle.

– Voici un petit enfant dans une nacelle qui vogue sur l'eau, il s'en va, vers l'inconnu. C'est sa maman qui l'a mis dans cette nacelle, parce qu'elle voulait le sauver de la misère et de la maladie, de grands dangers que les petits enfants ne devraient pas connaître. La nacelle court vite, elle s'arrête enfin comme si elle était arrivée dans un port. Ce port est une touffe de roseaux et de lianes, c'est un abri, il protège l'enfant du froid, du vent, de la pluie, de toutes ces méchantes choses qui rôdent l'hiver faisant tant de mal aux

petits.

Vint à passer près de ce port, où les roseaux et les lianes gardaient le berceau fragile, un homme et une femme à qui Dieu avait donné des cœurs bons et compatissants. Ils virent la nacelle où dormait le tout petit. L'homme se pencha vers l'enfant perdu, le prit dans ses bras et l'emporta. L'enfant resta chez ceux qui l'avaient sauvé des dangers et il fut heureux, très heureux... Cette histoire, trouvée dans ce livre qui vient des Indes, doit rappeler la vôtre. Vous avez été, si le livre ne se trompe pas, un petit garçon que sa maman a abandonné et cette maman, le jour où elle a dû se séparer de son enfant, a eu tant de chagrin, qu'elle a failli mourir.

Les derniers mots, M^{me} Medgé les a murmurés, mais Lulu a entendu et dominant le trouble qui est en lui, il demande d'une voix qui n'est pas plus forte que celle de la voyante :

– Maman a failli mourir, c'est bien ce que vous venez de dire, alors, madame Medgé, maman vit ?

La voyante incline la tête.

– Où est-elle ?

Fermant presque les yeux, M^{me} Medgé balbutie :

– Le livre ne le dit pas.

– Ah, mais je veux le savoir, s'écrie Lulu. Interrogez l'eau comme vous avez fait pour Mimi, les trois coupes, tout de suite.

M^{me} Medgé ne se presse pas d'obéir à son autoritaire client ; la tête baissée, elle consulte encore le livre qui vient des Indes, elle tourne les pages et sur une des plus belles images dorées, deux larmes tombent.

Pourquoi pleure-t-elle, M^{me} Medgé, que voit-elle dans le passé de Lulu qui puisse l'attrister ainsi ? Lulu n'a jamais été malheureux. Depuis la mort du père Douard et l'incendie du métier il y a eu des jours durs, mais en rentrant dans la roulotte il retrouvait Mabel et son affection. M. l'Abbé le lui avait bien dit et il a raison, quand on est aimé, comme il est aimé par Mabel, on n'est jamais malheureux.

Lulu se tait et regarde M^{me} Medgé, il n'ose

plus l'interroger. Une voyante n'est pas une femme comme les autres, découvrir dans un livre le passé des gens, et le leur raconter, demande une science extraordinaire. Elle impose à celle qui la possède une fatigue peut-être extrême et aussi une certaine émotion.

Enfin, M^{me} Medgé ferme le livre, se redresse, et dit d'une voix un peu enrouée :

– Nous allons interroger les coupes.

Avec impatience et angoisse, Lulu attend que la voyante parle encore de cette maman qui a failli mourir. L'avenir qu'il voulait tant connaître, il n'y pense plus. M^{me} Medgé a prononcé un nom qui s'impose, un nom qu'il n'a jamais donné à personne et qui lui semble si beau.

M^{me} Medgé a pris l'amphore de cuivre et lentement verse l'eau dans la coupe de laque noire.

Avec quel intérêt Lulu regarde et il s'aperçoit que l'eau devenue pour Mimi si trouble reste claire. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Votre santé est excellente, affirme M^{me}

Medgé, mais vous ne devez pas faire d'imprudences ni vous exposer au froid.

– Ah, je suis solide, reprend le petit garçon déçu, mais ma santé ne m'intéresse pas. Ce que je voudrais savoir, madame la voyante, c'est... c'est... des choses sur ma maman. Est-ce que je la retrouverai ?

M^{me} Medgé verse de l'eau dans la seconde coupe de laque noire mais sa main est si tremblante que l'eau de cette seconde coupe en est tout agitée.

– Oui, reprend enfin la voyante dans un souffle, oui, vous retrouverez votre maman.

– Bientôt, demande Lulu dans un cri de joie.

M^{me} Medgé répond en baissant la tête :

– Je ne sais pas, non, je ne sais pas, l'eau garde certains secrets.

– Mais, reprend Lulu qui s'entête, il y a la troisième coupe que vous n'avez pas encore consultée et, pour Mimi, c'est la troisième qui a été la plus belle.

M^{me} Medgé obéit à ce jeune client qui donne

des ordres. Reprenant pour la troisième fois l'amphore, elle verse l'eau dans la dernière coupe.

Et, comme pour Mimi, l'eau devient toute scintillante, mais, au milieu, il y a une étoile brillante et de forme parfaite.

– Une étoile, murmure Lulu, qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est la nuit de Noël que votre maman vous a abandonné, une nuit où il y avait, tout comme le jour de la naissance de l'Enfant Divin, une étoile plus brillante que les autres, et c'est au Dieu de la crèche qu'elle vous a recommandé. Le soir où vous retrouverez votre maman, et ce soir est peut-être proche, il y aura beaucoup d'étoiles au ciel. Et si par hasard il n'y en avait pas, il faudrait aller jusqu'à l'église, et allumer un cierge près de l'Enfant-Jésus, pour le remercier de vous avoir réuni à celle qui, depuis qu'elle vous a perdu, n'a vécu qu'avec l'espoir de vous retrouver. Voilà tout ce que dit cette étoile.

C'est fini, Lulu ne demandera plus rien, M^{me} Medgé, tout comme pour Mimi, a regardé sa

main, puis elle a lu dans le livre aux belles images et, enfin, les coupes ont dit des choses qui l'ont réjoui et troublé, si troublé qu'il aura bien du mal à cacher à Mabel cette émotion dont il ne veut pas lui parler. Le retour de sa maman, proche a dit la voyante, c'est un secret qu'il emporte, un lourd et beau secret. Et il faudra s'arranger pour que ce secret ne fasse jamais de peine à Mabel, car son cœur d'enfant, très délicat, lui fait deviner que Mabel pourrait être un peu jalouse de la grande tendresse qu'il ressent pour cette inconnue qui va venir, sa maman !

La consultation est finie, il se lève, il est maintenant pressé de s'en aller, il veut pouvoir penser tout à son aise à ce que la voyante lui a dit et à ce soir où il y aura au ciel beaucoup d'étoiles.

– Madame Medgé, comme je suis content ! Merci pour le passé et surtout pour l'avenir, jamais je n'aurais pensé que vous me diriez des choses aussi belles.

La joie du petit garçon est si grande que M^{me} Medgé en est, elle aussi, toute heureuse, et, en reconduisant le jeune roi, elle le lui dit :

– Alors, vous êtes content, monsieur Lulu ?

– Si je suis content ! Ah, madame Medgé, vous ne pouvez pas comprendre.

En prenant la petite main que Lulu lui tend, M^{me} Medgé répond :

– Je comprends.

Tout en descendant l’escalier, en riant, Lulu crie :

– C’est vrai, j’oubliais que vous êtes une voyante et une vraie. Merci, madame Medgé, merci.

XI

À la fête des Invalides, une fête qui rapporte, M^{me} Foulon a voulu, ses rhumatismes la laissant en paix, aider Lulu, et grâce à l'habileté de la vieille foraine et à la nouveauté des étalages, les recettes ont été beaucoup plus belles.

Chaque soir, après avoir déduit les dépenses du jour, Lulu a eu la joie de mettre dans la tirelire, destinée à l'achat du nouveau métier, de grosses pièces et, parfois, un billet. Tout va bien et, si la période de beau temps dure, la fête des Invalides leur laissera un joli bénéfice.

Naturellement Lulu fait des projets, et se voit déjà patron d'un joli manège ou de quelque loterie avec des lots si magnifiques que les clients se disputeront les numéros. Et le soir, quand il se couche, malgré sa fatigue il ne s'endort pas, tant il est heureux de penser à l'avenir. Il attend celle que M^{me} Medgé a annoncée, elle ne peut tarder ;

et, chaque jour avant de faire sa prière, il regarde le ciel pour voir s'il y a des étoiles.

Et voici qu'une nuit où Lulu ne dort pas encore, tant il pense aux choses qui vont arriver, il entend dans la roulotte, dont la porte est pourtant bien fermée, un étrange bruit, c'est comme un sifflement qui s'arrête et qui recommence. Les nuits sont chaudes, les volets sont clos, mais les fenêtres restent ouvertes, Lulu pense naturellement que ce sifflement vient du dehors.

Tout d'abord, il ne s'en inquiète guère et veut s'endormir, mais le sommeil ne vient pas et le sifflement continue. C'est agaçant, Lulu se lève.

Il allume et regarde dans la pièce où il couche, la salle à manger, il n'y a aucune bête, mais il se rend compte que le sifflement vient de la chambre de Mabel. Il pousse vivement la porte, tourne le bouton de l'électricité, et aperçoit M^{me} Foulon qui dort, mais ce sommeil est si étrange que Lulu a peur. Il n'ose avancer et regarde tout tremblant ce vieux visage qu'il aime et qu'il ne reconnaît pas. Les joues de Mabel sont violacées,

et par ses lèvres entrouvertes sort ce sifflement que Lulu n'a jamais entendu.

Mabel est malade, très malade, Lulu ne sait que faire. Mais habitué à se débrouiller, il s'approche de Mabel et l'interroge :

Hélas ! la voix de l'enfant ne réveille pas Mabel, elle continue à dormir de ce sommeil que Lulu trouve effrayant. Que faire, il faut aller chercher un médecin.

À cette heure, Lulu se rend compte que la chose ne sera pas facile. Qu'importe, il trouvera bien un passant, un forain, un agent qui le renseignera. Laisser Mabel seule, c'est douloureux, mais il ne peut faire autrement.

S'habillant avec la plus grand hâte, Lulu ouvre la porte, bien décidé à trouver un médecin et à le ramener.

La nuit est fraîche et parfumée, c'est une nuit de printemps douce et sereine, une nuit où les étoiles se sont emparées du ciel, comme si, là-haut, quelque fête se préparait. Et Mabel est malade, et Lulu est seul.

L'esplanade des Invalides fermée par la grande masse sombre du Palais est déserte, toutes les baraques sont fermées et, dans les caravanes, aucune lumière. Frapper à la porte de l'une d'elles, réveiller un ami de M. Foulon, Lulu y pense, mais il faudra expliquer et attendre que cet ami s'habille, tout cela sera long, et Mabel est seule. Non, il faut mieux tâcher de trouver un agent.

En passant devant la roulotte verte de M^{me} Medgé, Lulu aperçoit derrière les persiennes closes une petite lumière, la voyante ne dort pas encore. Il pourrait l'appeler, lui demander du secours, elle viendrait mais Lulu n'ose.

Deux bicyclettes, des casquettes plates, enfin !

– Monsieur l'agent, monsieur l'agent, arrêtez-vous, je vous en prie.

Les petits bras sont dressés, la voix est suppliante, les hommes mettent pied à terre.

D'un ton bourru, sévère, il faut toujours se méfier avec ces gamins de Paris, l'un d'eux demande :

- Que veux-tu, que fais-tu ici à cette heure ?
- Monsieur l’agent, je cherche un médecin pour Mabel qui est bien malade !
- Qui est Mabel ?
- Ma marraine.
- Où est-elle ?
- Dans la caravane rouge, derrière le grand cirque, sous les arbres.
- C’est une foraine ?
- Oui, monsieur l’agent.
- Alors tu veux une ambulance et qu’on l’emmène à l’hôpital ?

Ces mots font frémir Lulu.

- Non, monsieur l’agent, non, je veux un médecin, on peut le payer, on a de l’argent dans la tirelire.
- Alors va au Commissariat de police, on te donnera l’adresse du médecin de garde.
- Où c’est le Commissariat de police, monsieur l’agent ?

– Viens avec nous, on va te conduire.

S'en aller avec les deux agents, cela ne plaît pas à Lulu, le Commissariat est peut-être loin et on va marcher lentement.

– Monsieur l'agent, si je m'asseyais sur votre guidon on irait plus vite et ma marraine est seule.

Prendre quelqu'un sur le guidon d'une bicyclette de la Préfecture, ce n'est pas une chose permise par le règlement, mais avant que l'agent ait eu le temps de refuser, Lulu est installé et commande :

– En route, monsieur l'agent, ça presse, Mabel est, je crois, bien malade.

Le gamin est si gentil que pour une fois l'agent consent à ne pas obéir au règlement, et puis à deux heures du matin les rues sont vides.

Au Commissariat la chose est vite réglée, un coup de téléphone au médecin de garde. Celui-ci promet que d'ici une demi-heure il sera à la roulotte qui se trouve sur l'esplanade derrière le grand cirque.

Avec un cœur moins lourd, un médecin ça doit

guérir les malades, Lulu repart. En courant, il traverse de nouveau la fête, passe encore une fois devant la caravane de M^{me} Medgé, toujours éclairée, et rentre dans la roulotte où, dès qu'il a ouvert la porte, il entend le sifflement. Mabel n'a pas bougé, son visage est le même.

Fatigué, Lulu s'assied dans la salle à manger pour attendre ce médecin dont il souhaite l'arrivée. Une demi-heure, a-t-il dit, il ne peut tarder.

Lulu a le cœur lourd, s'il n'était pas un grand garçon de onze ans il pleurerait.

Pour passer le temps et puis parce qu'il fait très chaud dans la voiture, Lulu ouvre les persiennes d'une des petites fenêtres et il aperçoit au-dessus du cirque le ciel criblé d'étoiles. Quelle fête y a-t-il donc chez le bon Dieu pour que son royaume soit ainsi illuminé ? M^{me} Medgé a dit que ce serait une nuit où il y aurait au ciel beaucoup d'étoiles que la maman de Lulu viendrait. Ah ! si elle pouvait venir, Lulu est seul, si seul avec cette malade qui continue à dormir d'un sommeil étrange.

On heurte à la porte, enfin ! Lulu se précipite.

– Monsieur le docteur, ah ! que je suis content de vous voir !

Et le médecin qui, lui, n'a pas l'air content d'être dérangé à une heure si tardive, demande d'un ton bref :

– Où est la malade ?

– Par ici, monsieur le docteur.

Lulu ouvre la porte qui sépare la chambre de Mabel de la salle à manger, le médecin s'avance près du lit et, après avoir regardé la malade attentivement pendant quelques secondes, il interroge Lulu.

– Qui va soigner cette femme ?

Bravement, le petit garçon répond :

– Moi, monsieur le docteur.

Le médecin hausse les épaules.

– Vous habitez seul avec elle ?

– Oui, monsieur le docteur, depuis que le père Douard est mort, c'est moi que le remplace.

– Peut-être bien, mais vous êtes incapable de la soigner.

– Pourquoi ?

– Quel âge avez-vous ?

– Je vais avoir douze ans.

– C'est bien ce que je pensais, ne discutons pas, je passe au Commissariat, je donnerai le certificat pour l'ambulance qui conduira cette dame à l'hôpital.

– Je ne veux pas.

– Un petit garçon ne discute pas avec un médecin.

– Mabel ne voudrait pas, c'est ma marraine, j'ai le droit de la défendre. Elle n'ira pas à l'hôpital, je la soignerai et on m'aidera, on a des amis, monsieur le docteur.

Cette ténacité surprend et amuse le médecin. Moins sévère, il reprend :

– Je n'en doute pas, mon petit bonhomme, mais les amis, si gentils qu'ils soient, ne suffiront pas, il faudrait ici une infirmière, toi, crois-moi,

tu ne peux rien faire.

– Pourquoi ?

– Parce que tu ne sais pas.

Lulu est embarrassé, tout son petit cœur se révolte en pensant que Mabel va être emportée dans une de ces grandes maisons de la souffrance où on n'est plus qu'un numéro soigné par une étrangère. Quand il était malade, rougeole, bronchite, coqueluche, Mabel l'a toujours gardé avec elle, et combien de fois la nuit, quand il se réveillait, s'est-il aperçu qu'elle dormait dans un fauteuil, à côté de son petit lit pour être ainsi plus près de lui.

Non, il ne laissera pas emporter Mabel inconsciente. Si elle se rendait compte de son état, si elle demandait à aller à l'hôpital où, Lulu le sait bien, il y a de grands médecins, la chose serait tout autre, mais Mabel dort et semble ne rien entendre. Non, Lulu ne la laissera pas partir de sa maison pour, peut-être, ne jamais revenir. Si elle doit s'en aller comme le père Douard, si le bon Dieu la prend avec lui, c'est dans la caravane rouge qu'il viendra la chercher.

– Monsieur le docteur, reprend le petit garçon d’une voix décidée, si vous voulez attendre cinq minutes, je vais chercher une dame, très bonne et très savante et qui voudra bien, j’en suis sûr, soigner ma marraine, et d’un ton important Lulu ajoute : C’est M^{me} Medgé, la voyante.

Avant que le médecin ait le temps de répondre, Lulu a ouvert la porte, traversé le balcon, descendu l’escalier, et avec la rapidité d’un cerf, traverse l’Esplanade déserte pour aller jusqu’à la roulotte verte de la voyante où, il n’y a pas encore bien longtemps, il a vu de la lumière derrière les volets clos.

Maintenant la roulotte est sombre comme toutes celles qui l’entourent, Lulu n’hésite pas, le médecin est près de Mabel et peut s’impatier.

Résolu, il appuie son doigt sur le bouton de sonnette et écoute avec angoisse. Son cœur bat à grands coups, sa gorge est contractée, il lutte pour Mabel, le bon Dieu l’aidera.

Le coup de sonnette a été long et prolongé, M^{me} Medgé qui vient seulement de se coucher l’entend et, bien qu’un mauvais plaisant puisse

s'amuser à sonner, elle passe un peignoir et vient vers la porte.

– Qui est là ? demande-t-elle. Et une petite voix répond :

– C'est Lulu.

Lulu !

Avec quelle précipitation, M^{me} Medgé ouvre.

– Qu'y a-t-il ?

– C'est Mabel qui est très malade, j'ai été chercher le docteur, il veut l'emmener à l'hôpital parce qu'il dit que je ne saurais pas la soigner. Alors j'ai pensé, madame Medgé, que vous voudriez bien m'apprendre, m'aider, mais vous comprenez, je ne veux pas que Mabel, qui a été pour moi si bonne, s'en aille à l'hôpital.

Voilà, Lulu a tout dit, mais ce tout était si lourd que la dernière phrase est accompagnée d'un sanglot.

– Mon petit, ne vous tourmentez pas, je viens et je soignerai Mabel, j'ai été longtemps infirmière.

Lulu ne répond pas, il pleure ; depuis deux heures il a été trop malheureux. Il tend sa main à M^{me} Medgé qui se contente de fermer sa porte et s'en va, telle qu'elle est, avec le petit garçon.

La femme et l'enfant marchent à côté l'un de l'autre, aussi vite qu'ils le peuvent, une malade les attend. Lulu peu à peu, se calme et bientôt il pourra parler et dire ce grand merci qui est dans son cœur.

La nuit est douce et parfumée, le ciel plein d'étoiles, il est difficile de s'imaginer que la souffrance rôde sur la terre.

XII

Dernier dimanche de la fête des Invalides, demain ce sera le déménagement. Le temps a favorisé les forains, depuis qu'ils sont installés sur l'Esplanade, pas un jour de pluie, aussi les recettes ont été bonnes.

Ce dernier dimanche Lulu n'est pas seul, Thérèse, la sœur de Mimi, est venue l'aider et les deux petits forains, tout comme les grands, sont contents. Ce soir Lulu apportera un sac très lourd à Mabel, enfin convalescente. Soignée avec énergie et dévouement par M^{me} Medgé, Mabel ne se ressentira pas de cette congestion qui aurait pu l'emporter, aussi Lulu est heureux comme il ne l'a pas été depuis la mort du père Douard.

Ce dernier soir de la fête des Invalides, il a été convenu avec Mabel qu'on fêterait sa guérison, un souper-dîner réunira vers onze heures, dans la roulotte, la malade, son infirmière, Lulu et

Thérèse.

Quelques minutes avant l'heure fixée, les deux enfants qui n'en peuvent plus, ils ont vendu toute la journée et chacun à son tour à fait le boniment, rangent soigneusement la camelote, plient les étalages volants et, avec leur matériel, bien las, mais contents, se dirigent vers la roulotte de M^{me} Foulon. Lulu pense qu'il arrivera avant M^{me} Medgé et qu'il pourra mettre le couvert et tout préparer pour que Mabel ne se fatigue pas.

Malgré leur fatigue et leur fardeau, les deux petits montent allègrement l'escalier et entrent dans la roulotte où ils trouvent Mabel et M^{me} Medgé déjà arrivée. Le couvert est mis, au milieu de la table un superbe bouquet de roses rouges et, de chaque côté de ce bouquet, des petits fours glacés que Monsieur Lulu aime particulièrement.

Assise dans un fauteuil, très élégante dans un peignoir mauve, Mabel a bon visage et, à côté d'elle, M^{me} Medgé, enveloppée d'un voile couleur d'aurore, a ce sourire que Lulu aime tant.

Les nouvelles de la journée, les clients gentils et les désagréables, tout ce que les enfants ont vu

et entendu est raconté à Mabel et à M^{me} Medgé. Puis, et avec un plaisir non déguisé, les petits attaquent le souper-dîner que Mabel et M^{me} Medgé ont préparé.

L'infirmière et sa malade sont devenues de grandes amies, et, parfois, Lulu s'étonne que Mabel ait accepté aussi facilement les soins d'une étrangère, d'une femme qu'elle ne connaissait pas, puisque ses rhumatismes l'empêchant de marcher, elle n'avait pas encore été voir M^{me} Medgé pour la remercier de son dévouement lors de l'incendie du métier.

Au début du repas les enfants avaient si faim qu'ils se sont tus mais, rassasiés, leurs langues se délient et, parfois, tous les deux ensemble, ils parlent. Ils en rient eux-mêmes et chacun prend son tour pour raconter à Mabel et à M^{me} Medgé les grands projets qu'ils ont pour la fête prochaine, cette fête qui se tiendra à Vincennes, tout près du bois.

La bouteille de mousseux apportée par M^{me} Medgé est débouchée et un vin rosé, d'une couleur que Lulu n'a encore jamais vue, coule

dans les verres. Il pique ce vin, mais il est bon à boire et les petits fours glacés sont délicieux. Lulu et Thérèse ont des joues roses et des yeux qui brillent de plaisir. On boit à la santé de Mabel qui rappelle d'une voix tremblante d'émotion qu'elle doit sa guérison à M^{me} Medgé qui l'a si bien soignée, Lulu ne devra jamais l'oublier.

Malgré le vin mousseux qui met dans la tête de Lulu tant de gaieté, il promet qu'il n'oubliera jamais.

Les petits fours mangés, il faut penser au repos et Thérèse, dont les yeux se ferment malgré elle, annonce qu'elle va s'en aller. Lulu la reconduira et M^{me} Medgé attendra son retour pour regagner, elle aussi, sa roulotte.

Les parents de Thérèse habitent tout près du grand cirque, Lulu n'est absent qu'un court instant, mais cet instant a suffi à M^{me} Medgé pour remettre tout en ordre et lorsque Lulu revient il retrouve la table débarrassée, Mabel encore dans son fauteuil, et M^{me} Medgé assise près d'elle, mais M^{me} Medgé a enlevé le voile couleur d'aurore qui l'entourait. L'une près de l'autre les

deux femmes semblent attendre Lulu. Il leur sourit et déclare avec sincérité que, tout comme Thérèse, il a bien sommeil.

Mabel ne se lève pas, M^{me} Medgé reste sur la chaise qu'elle occupe et un silence très court étonne Lulu, puis M^{me} Foulon avec une voix toute différente de celle qu'elle a d'habitude, parle.

– Mon Lulu, je veux, ce soir, te dire quelque chose, qui va te rendre très heureux. Assieds-toi près de moi, près de nous et écoute, après tu dormiras et tu feras de beaux rêves.

Lulu obéit, il approche un tabouret et ses grands yeux clairs, qui n'ont plus sommeil, regardent Mabel.

– Mon petit, reprend M^{me} Foulon, te souviens-tu qu'un soir, à Montmartre, le soir où notre métier a brûlé, je t'ai dit que tu avais une maman qui, à cause de bien des malheurs, maladie, misère, avait été obligée de t'abandonner avec l'espoir que nous te recueillerions. Elle t'avait recommandé à l'Enfant de la crèche et c'est Lui qui a voulu que nous te gardions et nous t'avons aimé comme si tu étais notre propre enfant. Mais

en souvenir de cette maman, je n'ai jamais voulu que tu me donnes le nom qui lui appartenait, pour toi j'ai été Mabel, rien que Mabel. Depuis que je t'ai appris cette histoire tu as beaucoup pensé à ta maman, j'en suis sûre.

La tête de Lulu s'incline, c'est une réponse affirmative.

– Mon Lulu, ta maman t'a retrouvé et, depuis, elle n'a cessé de veiller sur toi, sur nous. C'est elle qui t'a sauvé la vie lors de l'incendie de notre métier, c'est elle qui t'a conseillé depuis que tu fais du volant, c'est elle, enfin, qui m'a soignée, dis-lui bien vite merci.

Lulu s'est dressé, étourdi, ce que Mabel vient de lui apprendre est trop beau. Il regarde M^{me} Medgé, cette femme qu'il croyait être une Indienne, mais il s'aperçoit aujourd'hui, que M^{me} Medgé, sans maquillage, a une peau pareille à la sienne et ses yeux sont de la même couleur que les siens.

M^{me} Medgé, sa maman ! Est-ce possible qu'une chose pareille arrive ! C'est trop de bonheur, tout tourne autour de Lulu, il trébuche et

va tomber, mais ce sont les bras de sa maman qui le recueillent.

Après, il ne sait plus trop ce qui se passe, il sent que son cœur est plein de joie, et il pense qu'il resterait autant de temps qu'on le voudrait la tête sur l'épaule maternelle à écouter ces mots qu'il a déjà entendus mais qui lui semblent ce soir, beaucoup plus beaux : Lulu, mon petit roi, mon enfant, mon chéri.

Mais Lulu n'est pas un ingrat, il songe à Mabel, à celle qui l'a recueilli et, se redressant, il s'approche de M^{me} Foulon et son petit cœur reconnaissant trouve ce qu'il faut dire :

– Merci, grand-mère, et deux bons baisers suivent cette appellation que Mabel mérite si bien.

Des larmes coulent sur les trois visages, on est heureux, mais c'est un bonheur presque trop beau pour la terre. Dans la petite maison roulante, la mère, la grand-mère et l'enfant se croient au Paradis. Ils n'ont plus conscience de ce qui se passe autour d'eux.

La première ivresse dissipée, Lulu interroge, il veut tout savoir du passé de sa maman, de ces années où il n'était pas avec elle et où elle a été si malade.

Et, gardant dans les siennes la main de son enfant, M^{me} Medgé raconte sa triste histoire.

Orpheline à seize ans, mariée à dix-sept avec un camarade d'enfance, qui peu de temps après son mariage, meurt de tuberculose. La naissance de Lulu, alors qu'elle a perdu sa place de vendeuse. Les économies qui s'en vont, la maladie qui s'installe, et la révélation qu'elle est atteinte, elle aussi, du même mal qui a emporté son mari. La nuit de Noël où, minée par la fièvre, elle est obligée de prendre une décision. L'hôpital, le sanatorium, la rencontre avec M^{me} Medgé qui l'initie à sa science, et lui laisse en mourant ses secrets et de l'argent. L'achat de la roulotte verte et les rencontres avec Lulu, son enfant, dont elle voulait se faire aimer avant de s'imposer.

C'est tout, mais c'est une belle histoire que Lulu, bien qu'il soit un grand garçon, voudra

souvent entendre.

Et, maintenant, les projets. On ne va plus se quitter, la roulotte verte sera toujours près de la roulotte rouge, on fera les mêmes fêtes et quand Lulu aura un nouveau métier, c'est M^{me} Medgé, non, c'est maman, qui le choisira.

Mais maman connaît la vie, elle a bataillé avec elle, maman a des désirs. Elle veut que son cher petit garçon suive des cours d'électricité, de mécanique, qu'il aille travailler dans différents ateliers. Plus tard, il aura à lui un métier, un beau métier, et il sera capable de tout y faire. Le père Édouard avait des commis pour l'aider mais il pouvait remplacer n'importe lequel. Pour bien commander il faut savoir et être grand. Pendant quelques années Lulu apprendra et M^{me} Medgé fera des économies pour pouvoir acheter, quand le moment sera venu, le plus beau des métiers.

À son tour M^{me} Foulon veut parler, elle dit qu'elle va reprendre le volant, remplacer Lulu. Avec une tendre autorité M^{me} Medgé s'y oppose, c'est à la mère et au petit-fils à travailler pour la grand-mère, Mabel a bien gagné le repos.

Et l'heure passe, Lulu écarquille les yeux et fait tous ses efforts pour qu'ils ne se ferment pas, mais comme il a appuyé sa tête sur l'épaule maternelle et que l'une de ses mains tient celles de M^{me} Foulon, entre ces deux tendresses, le grand enfant s'endort comme un tout petit bercé par les paroles de cette maman, enfin retrouvée, et qui est venue une nuit où il y avait au ciel beaucoup d'étoiles.

Cet ouvrage est le 365^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.